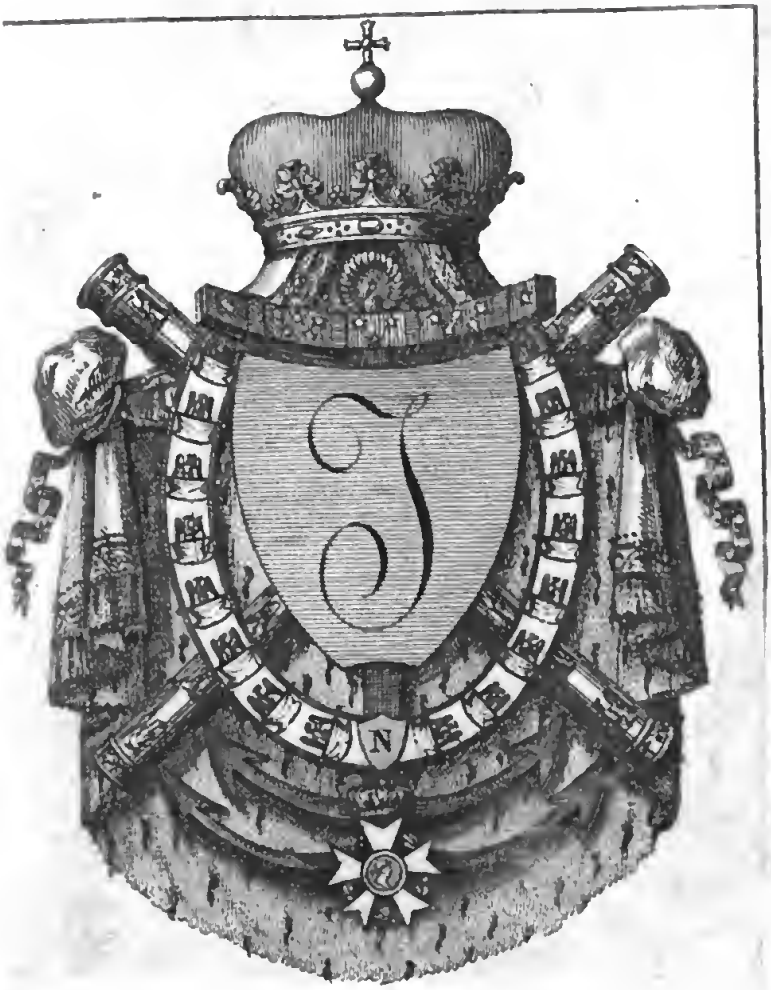
N

Palat VII 3

LA PRINCESSE
DE CHYPRE.

568753

LA PRINCESSE DE CHYPRE,

ROMAN HISTORIQUE;

Par URSULA SCHEULTERIE.

TOME TROISIEME.

PARIS,

FRECHET, Libraire-Commissionnaire, rue du Petit-Lion Saint-Sulpice, nº. 21.

1807.

LA PRINCESSE
DE CHYPRE.

Noureddin consent volontiers à cet arrangement ; il remonte avec rapidité l'escalier qu'il a descendu avec tant de lenteur, et suivant la légère Zoé, à qui la frayeur donne des aîles, il se trouve bientôt dans la partie de la grotte, dont nous avons parlé. Il n'a fait nulle objection à sa chère princesse ; cependant il lui semble qu'il n'y sera pas très en sûreté contre les survenans, car il n'a point apperçu de porte. Pendant que Zoé lui indique le lit de feuilles où il pourra se reposer, Roxa, qui, malgré son âge, a monté plus lestement que les jeunes-gens, met le doigt dans un gros anneau, tire à elle un quart de roche, qui cède à ses efforts, et fait voir au prince que cette fermeture sépare les deux parties de la grotte.

Zoé lui montre un crochet qui lui servira à retenir le quart de roche de son côté, et lui recommandant bien de ne l'ouvrir que quand Roxa sera venue lui dire qu'il peut le faire sans danger, elle se dispose à le quitter; Noureddin demande en grâce qu'elle lui accorde encore un instant d'entretien avant qu'il quitte sa retraite. Zoé ne promet pas absolument, mais dit qu'elle fera son possible pour venir lui parler; et poussant la roche, elle l'enferme et part comme un éclair.

Nous laisserons notre Sarrazin enfermé, dans l'obscurité, et écoutant encore les pas de sa bien aimée, qui résonnent sous la voûte souterraine, pour suivre celle-ci à la sortie de l'hermitage.

Il était tems qu'elle prît le parti de se séparer du Musulman; comme l'avait pensé la nourrice, elle n'avait point été la seule qui eut entendu le cri qu'avait jetté sa maîtresse; se trouvant seulement plus près, elle était accourue la première pour lui offrir ses secours; d'autres, ignorant l'endroit où ils devaient diriger leurs

pas, erraient çà et là dans le jardin ; le plus embarrassé était celui qui, ayant introduit l'étranger, craignait avec raison de se trouver compromis. Pour Isménie, qui se promenait en cet instant sous une allée d'orangers, elle fut troublée, elle fut effrayée au dernier point, en entendant le cri de la princesse, qu'elle distingua parfaitement venir du côté du tombeau, et que l'écho répéta par trois fois, avec un son sinistre dans la voûte souterraine. Le dirons-nous, Isménie avait une faiblesse qu'on pardonne même en ce siècle aux jolies femmes: elle avait peur des revenans, et n'osait approcher de l'hermitage, depuis que Laodicée y était enterrée ; elle se figura que la princesse venait d'avoir quelque apparition ; pensant qu'elle avait besoin de secours, qu'il était de son devoir d'aller lui en donner, et ne se sentant ni la force ni le courage, elle est dans une extrême anxiété ; cependant elle essaie d'appeller, mais n'est point entendue ; s'efforçant de vaincre sa faiblesse, elle se traîne jusqu'à la maison, seme l'allarme, et

rassemblant quatre à cinq personnes, par lesquelles elle se fit devancer, elle prit vaillamment le chemin de l'hermitage, et s'appuie sur une de ses femmes, non moins peureuse et moins tremblante qu'elle-même.

Zoé apperçut tout ce cortège, en sortant de la grotte; étonnée, déconcertée, elle n'eût peut-être pû donner un motif plausible à sa frayeur, si Roxa ne s'était empressée de répondre pour elle à la question d'Isménie; elle supposa qu'une couleuvre qui s'était trouvée sous ses pas, avait été la cause de son effroi; Isménie le crut sans examen, et se mit à rire la première de l'importance qu'elle avait donnée à un aussi petit événement; elle en plaisanta agréablement, et Zoé forcée d'appuyer l'innocent mensonge de Roxa, se trouva, malgré son amour pour la vérité, dans le cas de la dissimuler, et d'agir comme si elle eut été de concert avec le prince Sarrazin.

CHAPITRE XXI.

Nous avons laissé Noureddin enfermé dans la grotte obscure, attendant avec impatience qu'on vint le tirer de sa prison ; se flattant de revoir l'aimable Zoé, de jouir encore quelques instans du plaisir de l'entretenir, il supporte avec résignation l'incommodité du lieu où il se trouve; en cherchant le lit de mousse, qu'il avait remarqué en entrant, et que la profonde obscurité ne lui permet plus de distinguer, il se heurte vingt fois contre les pointes des roches de la grotte ; mais parvenu enfin à trouver ce qu'il cherche, il s'étend mollement sur ce lit, qui naguère a été foulé par les guerriers; et dans l'ennui qu'il éprouve, il prête une oreille attentive au moindre bruit ; il a distingué les pas, les voix des personnes qui cherchaient la princesse, et lorsque leur éloignement a rendu les roches silencieuses, que l'écho ne répète plus au loin le son des voix humaines, il

entend alors le murmure d'une cascade, qu'il juge devoir être peu éloignée; il se met en devoir de la chercher; il marche en tâtonnant dans les détours tortueux de la grotte, et s'étonne de la trouver beaucoup plus grande qu'il ne l'avait crue; en avançant, guidé par le murmure de l'eau, il s'apperçoit qu'un côté de la grotte, reçoit du jour du haut, à travers le lierre, les ronces et autres plantes parasytes, qui ombregent l'ouverture; il distingue une faible clarté qui lui fait juger que le soleil est alors couvert de sombres nuages; mais cet endroit est assez éclairé pour lui laisser voir la chûte de la cascade, qu'il avait entendue de loin; on respire en cet endroit une délicieuse fraîcheur qui doit le rendre très-agréable dans la chaleur du jour, et quoique la saison n'oblige plus à rechercher le frais, Noureddin s'y trouve si bien, il entend avec tant de plaisir le murmure de l'eau s'unir au chant des oiseaux perchés sur les buissons qui environnent la cascade, qu'il resterait beaucoup plus volontiers à

les écouter, qu'il ne retournerait sur son lit de mousse, s'il n'était attiré de ce côté par l'espoir de voir bientôt revenir l'aimable princesse; enfin des pas se font entendre; il écoute, il s'appuie sur le quart de roche qu'on a fermé sur lui, il ne croit pas reconnaître la légèreté de la marche de sa chere Zoé; ses pressentimens sont justes, Roxa se montre seule.

Elle lui dit qu'il peut maintenant se retirer, que tout est calme et tranquille dans le jardin. Partir, dit-il, partir sans revoir Zoé? non, je ne puis m'y résoudre. — La princesse, répond la bonne nourrice, ne peut venir en ce moment, Zulmis, la plus chère de ses dames, celle qu'elle affectionne le plus, vient de se trouver fort incommodée. — Eh bien! j'attendrai qu'elle soit mieux. — Cela sera peut-être fort long; la princesse craint que vous ne vous impatientiez; elle vous engage à vous retirer; elle aurait cependant été fort aise de vous parler. — Que dites-vous? Zoé! l'adorable Zoé veut me parler? elle partage le désir que j'éprouve de l'en-

tretenir encore, et vous doutez que je veuille rester! -ah! dussai-je attendre jusques à la nuit, et toute la nuit entière, j'attendrai, j'attendrai ici tant que j'aurai l'espoir de voir ma chère Zoé. — Eh bien, répond Roxa, puisque vous êtes décidé à rester, vous ne serez par fâché, je pense, de prendre quelques rafraîchissemens: et la bonne nourrice tire de dessous sa robe une petite corbeille dont elle s'est chargée, elle lui présente des fruits dont elle vante la saveur ; et pour les lui faire paraître meilleurs , elle ajoute qu'ils ont été servis sur la table de la princesse Zoé.

Cette seule raison suffirait pour les faire trouver délicieux à Noureddin ; mais il observe qu'il ne voit guère dans sa grotte pour manger; alors Roxa court détacher la lampe suspendue sur l'escalier de la chapelle, et la posant sur la petite table, elle invite le prince à faire honneur à ce qu'elle vient d'apporter. Il le fait d'autant plus volontiers, qu'il n'a rien pris depuis qu'il est parti de Nicosie. Roxa cause quelques instans avec lui, puis,

craignant qu'on ne remarque son absence, elle le quitte en lui recommandant de ne point s'impatienter.

Tout en parlant, Roxa avait indiqué à Noureddin l'usage du petit sablier, destiné à marquer les heures; elle l'avait invité à s'en servir pour se désennuyer, et celui-ci, qui trouvait en effet le tems fort long, ne fut pas fâché de trouver moyen d'en mesurer la durée pendant sa longue attente. Il s'amuse donc à voir passer le sable, et, après avoir fini son petit repas, il contemple à la lueur de sa lampe les objets dont il est entouré: quels objets! quels meubles pour un Musulman! Un Christ, une tête de mort, un sablier, plus loin une espèce de haire, et un gros livre figuré sur la roche, avec le titre de Manuel de la pénitence! Combien tout cela est gai! Combien cela convient à notre héros! Il n'est point de ces barbares Mahométans qui ont en horreur les signes du Christianisme: il est trop éclairé pour avoir le fanatisme de sa religion, mais en même tems il n'est pas assez ami de la pénitence, pour admirer

la décoration de ce séjour d'un Anachorète; et en réfléchissant à la différence que quelques mois ont mis dans sa manière de vivre, il ne peut s'empêcher de sourire, en songeant que lui, qui faisait trembler les Chrétiens à la tête des armées de son oncle, vit maintenant au milieu d'eux, respecte leur croyance, et a pour cabinet de réflexion, pour retraite offerte par l'amour, un lieu meublé d'une manière si nouvelle pour lui.

Le tems s'écoule au milieu des diverses pensées que ces réflexions lui suggèrent. Déjà deux fois il a retourné le sablier, une heure entière s'est passée depuis la sortie de Roxa, et Zoé ne paraît pas encore!... Notre héros commence à trouver le tems bien long; mais il entend des pas légers; ce sont des femmes; il distingue qu'elles sont deux; c'est Zoé et sa nourrice: son cœur le lui dit; il palpite déjà de plaisir; il est prêt à voler au-devant d'elles, et va pousser la roche. Mais, ô douleur! ce n'est pas la voix de Zoé, ce n'est pas celle de Roxa; ce sont des inconnues. O ciel!

il va être découvert! Déjà l'on entend les voix distinctement; on est entré dans la première grotte, on va venir dans la sienne: il se hâte de tirer le quartier de roche à lui, de pousser le crochet qui la retient, et dans la crainte que la lueur de la lampe ne le trahisse, il la cache dans un enfoncement.

Il était tems de prendre ses précautions; l'on est déjà bien près de lui; il entend la conversation des deux femmes qui s'avancent; il distingue que l'une n'entre qu'avec répugnance dans l'hermitage; qu'elle y est entraînée par sa compagne, qui la raille de ses vaines frayeurs. « Avez-vous peur, lui dit-elle, que l'ombre de Laodicée erre dans ce lieu autour de vous? L'autre répond qu'en effet elle éprouve une sorte de crainte de s'approcher de son tombeau. Bon, répond sa compagne, c'est une enfance, que votre terreur, vous ne l'avez que trop longtems écouté; venez, venez avec moi vous asseoir sur le lit de l'hermite, nous chanterons au doux murmure de la cascade; rien n'est,

selon moi, si plaisant, si original, que de faire résonner ces sombres voûtes des sons d'une tendre et voluptueuse romance. Sa compagne, qui n'est autre qu'Isménie, répond qu'avant la mort de sa maîtresse, elle aimait, comme elle, à faire retentir la grotte de ses chants; mais depuis, dit-elle, que le tombeau de la Reine est placé dans la chapelle, non-seulement elle craint de s'en approcher, mais même elle trouve que ce serait en quelque sorte outrager les mânes de la Reine, que de profaner l'enceinte de sa tombe par les accens de la gaîté. Quelle faiblesse! réplique celle qui avait parlé la première: croyez, ma chère, que la joie des vivans ne trouble point la paix des morts; allons, allons, plus de vaines défaites; venez avec moi; nous n'avons pleuré que trop longtems notre souveraine; sa fille nous oblige encore à nous nourrir de sa tristesse; profitons de l'instant où nous sommes loin de ses yeux, pour nous distraire; venons chanter l'amour et les plaisirs dans les sombres réduits de l'hermitage.» Et en-

traînant sa compagne, elle approche, elle arrive à l'endroit où notre héros est retiré, en faisant retentir la voûte des accens sonores d'une belle voix. Mais, quelle est sa surprise en trouvant cette partie de la grotte fermée; jamais, dit-elle, elle ne l'est ainsi. Elle veut tirer à elle le quart de roche; Noureddin le retient de son côté; mais craignant que les efforts réunis des deux femmes ne parviennent à l'ébranler, ou qu'elles finissent par s'appercevoir que quelqu'un la retient en dedans, il imagine, pour les effrayer, de faire entendre un gémissement sourd. Nos deux femmes croyent entendre une ombre plaintive : elles se sauvent. La plus brave des deux, celle qui se moquait des terreurs paniques de sa compagne, n'est pas plus disposée qu'elle à approfondir la cause du gémissement, et le parti de la fuite lui paraît le plus prudent contre le prétendu revenant.

Noureddin rit en lui-même de la ruse qu'il a employée ; mais le tems se passe, l'heure s'écoule, et la princesse ne paraît pas. Deux mortelles

heures se sont écoulées, le sablier le lui indique depuis que Roxa l'a laissé ; il commence à être inquiet, il craint qu'il ne soit survenu quelque accident, et qu'on ne l'oublie dans sa retraite. Cependant, comment en sortir ? comment partir sans avoir revu Zoé, sans avoir pris des mesures pour revenir la voir ? Il était dans une si grande confiance qu'elle reviendrait, qu'il n'était convenu de rien avec Roxa. Comme il regrette d'avoir laissé la nourrice bavarder sur des choses bien moins essentielles que celle-la ; elle l'a étourdi de questions, il n'a pas eu le tems de lui en faire ; il maudit presque en ce moment la babillarde Roxa ; mais il l'entend... il oublie tout ! Zoé est avec elle.

O vous qui avez connu la douce jouissance de voir arriver l'objet aimé, à l'instant où vous ne comptiez plus sur lui, peignez-vous les transports de Noureddin, en voyant entrer la princesse de Chypre !

Elle vient... Elle vient d'elle-même le trouver, et cette démarche lui prouve son amour ; il se jette à ses

pieds ; il veut baiser le bas de sa robe, il la remercie tendrement de la faveur qu'elle lui accorde.

Mais, un regard jetté sur la princesse, retient les tendres émotions qu'il éprouve en la voyant entrer : la figure de Zoé porte l'empreinte de la sévérité, on n'y lit plus cette sensibilité, cette agitation d'un cœur aimant, que le prince avait fait naître dans la chapelle ; les scrupules l'ont banni des traits de notre Héroïne, elle s'est reproché la faiblesse qu'elle a montrée à Noureddin ; elle scrute les mouvemens, les impressions qu'elle a reçues, et se sentant coupable envers son Dieu, pour avoir écouté l'infidèle, elle se serait interdite de le voir, de l'entendre de nouveau, si une lueur d'espérance de travailler à sa conversion, ne l'avait porté à venir essayer son empire sur lui.

Rassurée par cette résolution, Zoé arrive pleine de confiance ; si la tendresse n'est plus sur son visage, elle habite toujours dans son cœur, et, malgré elle, il palpite en appro-

chant du prince Sarrazin; celui-ci s'alarme déjà de la froideur de l'abord de la princesse. Que devient-il, quand elle lui adresse ces paroles, d'un ton aussi sévère que sa douce voix peut le permettre: je ne viens point ici, prince, pour écouter les protestations de votre amour; vous devez sentir qu'il ne me convient pas de l'entendre, tant que vous resterez engagé dans les erreurs de la loi de Mahomet. J'ai cru voir en vous une intelligence trop étendue, pour penser que vous ajoutiez foi aux absurdités de l'Alcoran; il est digne de vous de suivre une loi plus sage, plus conforme aux lumières de la saine raison, je viens vous engager à l'étudier; je viens vous en offrir les moyens, et si vous attachez quelque prix à mon estime... — Zoé! en pourriez-vous douter? — Eh bien! reprend-elle, d'une voix déjà plus adoucie, lisez donc attentivement les livres que je vous remets; et, prenant des mains de Roxa une bible et un livre d'évangile, elle les donne au Sarrazin, qui, tout stupéfait de

ce présent, reste, pour ainsi dire, sans parole : il ne sait que répondre. — Mais, qu'ai-je besoin de ces livres? — Vous en avez besoin pour apprendre à connaître la loi que je vous engage à adopter. Ce n'est point en aveugle que vous devez changer de religion, mais en homme éclairé par la vérité, et qui se rend à la force de la conviction. — Zoé, divine Zoé! repart Noureddin, en se remettant d'un premier instant de surprise, puisque vous voulez, puisque vous exigez que j'apprenne à connaître votre loi, qu'ai-je besoin de l'étudier dans ces livres; qui peut mieux que vous me l'enseigner! la vérité aura dans votre bouche un charme bien plus puissant sur mon cœur, que toute la science, que toute l'érudition de tous vos docteurs!... Daignez me permettre de venir ici chaque jour profiter de vos instructions. Veuillez m'expliquer vous-même votre loi et vos prophètes. — Noureddin, non cela ne se peut! Quoique je pense être assez instruite de ma religion, il ne me convient pas

de vous l'enseigner ; les livres que je vous donne, vous en apprendront beaucoup plus que je ne pourrai vous en dire. Penses-tu donc, fille céleste, qu'ils auront pour moi cette éloquence persuasive qui découle de tes lèvres !.... Oui, si tu veux que je sois instruit dans ta loi, c'est par toi, uniquement par toi que je veux l'être ! Que tu me parles de ton Dieu, de ta loi, de tes prophètes, il n'importe, charmante Zoé, mon cœur s'unira toujours avec le tien !....

Arrête, téméraire ! Arrête, dit la princesse, en détournant la tête, pour ne pas voir le regard brûlant d'amour que lui lance Noureddin, qui s'enflamme, tout en lui parlant de choses religieuses. Avant de parler de l'union de nos cœurs, attends que tu sois digne d'être uni à une Chrétienne. Attends que tes yeux soient désillés, qu'ils soient ouverts aux lumières de la foi !.. — De la foi ! la mienne sera toute dans mon amour !.. — Impie !... Reprend Zoé, avec indignation, garde-toi de t'ex-

primer ainsi ! Apprends qu'on ne doit parler qu'avec respect et vénération de tout ce qui tient aux mystères de ma sainte religion ; et dans ce moment, le feu céleste qui brille dans ses yeux, la sainte colère qui l'anime, imposent silence à l'amour, et semble l'éteindre dans son cœur. Semblable à la vierge des déserts, Zoé est dans cet instant uniquement occupée du salut de son amant, elle oublie presque qu'elle l'aime, ou plutôt ne s'en rappelle que pour le porter à la suivre dans la voie qu'elle veut lui prescrire.

Noureddin est attéré, il est confondu, en lisant dans les yeux de la princesse, toute l'indignation qu'a excité en elle son indiscrète répartie. Oh! pardonne! pardonne! fille du ciel, dit-il, en suppliant, je n'eus jamais l'intention de t'offenser! Mais, je te le répète, si tu veux que j'apprenne les devoirs du Christianisme, c'est à toi de me les inculquer : tu me trouveras docile à ta voix. — Noureddin! serait-il vrai? Et l'espoir le plus doux entre au cœur de la prin-

cesse, la joie l'anime déjà, et d'une voix aussi douce que tendre, elle continue : Je suis aussi forcée de te le répéter, il ne m'appartient pas de te guider dans la loi du Seigneur; je ne puis que te porter à chercher à la connaître; mais, si répondant à mes espérances, tu te décides à l'adopter, je te mettrai entre les mains de quelqu'un qui saura mieux que moi achever d'éclairer tes doutes, et te faire connaître toutes les beautés d'une religion d'amour et de charité. Et se tournant vers Roxa, qui avait écouté sa maîtresse sans mot dire, et qui était toute édifiée de la manière dont elle parlait au Musulman, quel dommage, lui dit-elle, que l'évêque d'Antioche ne soit plus ici ! avec quel plaisir il se serait chargé de la conversion du prince !

Madame, ajoute la bonne nourrice, au défaut du vénérable évêque, vous pourriez confier ce soin au père Anselme; je vous assure que c'est un bien saint homme, et qui entrerait bien dans vos vues.

Nous verrons, reprend la pieuse

Zoé, qui nous chargerons de cette grande entreprise; mais il faut d'abord que Noureddin soit déterminé à se faire instruire. Je ne lui demande maintenant que de lire attentivement, et de juger sans prévention laquelle mérite plus de confiance, de la loi de Mahomet, ou de celle des Chrétiens. Vous ne trouverez point, continua-t-elle, dans les livres que je vous remets, des chapitres tels que ceux de l'Alcoran, que votre faux prophète faisait descendre du ciel, pour satisfaire telle ou telle passion; bien différent de votre odieux et fanatique Mahomet, le divin législateur des Chrétiens ne chercha jamais à satisfaire les sens de ses sectateurs; au contraire, il travailla à les épurer, à leur inspirer l'amour du bien, et à leur prêcher la vertu, non-seulement par ses préceptes, mais encore par son exemple.

Noureddin écoutait Zoé avec autant d'étonnement que d'admiration; il ne pouvait concevoir que, si jeune encore, elle raisonnât si bien et si savamment sur la religion; il ignorait combien cette science l'avait occupée

depuis deux mois, et il trouvait en elle de si grandes lumières, qu'il était tenté de la mettre au nombre des femmes inspirées. Avec quel plaisir il se serait fait son prosélyte, si elle eût entrepris de former une nouvelle secte! mais comme il s'agissait seulement d'en adopter une, ennemie de celle dans laquelle il avait été élevé, notre héros se trouvait fort embarrassé; il ne s'était point attendu à trouver la princesse de Chypre si ferme dans ses principes, si décidée à ne rien relâcher sur l'article de la religion; lorsqu'il lui demandait de se charger elle-même de l'instruire dans la sienne, il se flattait encore de faire rouler les conférences sur des objets moins graves, et de tourner au profit de l'amour, les instans que Zoé destinerait à le catéchiser. Maintenant, qu'il s'apperçevait que sa charmante maîtresse était sur ses gardes, et qu'il ne serait pas facile de lui faire oublier ses vues, ou de lui en imposer sur les siennes, il ne savait trop ce qu'il pouvait encore espérer; il n'était pas jusqu'à la hardiesse et le mépris avec le-

quel Zoé avait parlé de Mahomet, qui ne l'étonnât et ne lui en imposât. De tout autre il n'eût pas souffert une semblable liberté; mais Zoé avait droit de tout dire, et il ne lui vint pas même dans l'idée d'essayer de défendre contre elle le chef des Croyans.

Il se contenta de répondre à ses imputations, que chaque religion était relative au climat et aux habitudes des divers peuples. Il fut ensuite question de prendre le jour pour que le prince fît connaître à Zoé ce qu'il pensait de sa loi : le premier insistait pour en faire assigner un très-prochain; mais la princesse de Chypre, qui desirait qu'il eût le tems de bien faire ses réflexions, ne voulut pas qu'il revînt à Idalie avant huit jours. Noureddin trouvait ce délai trop long pour son impatience. On lui objectait envain qu'il risquerait de compromettre Zoé, de faire soupçonner leur intelligence, en s'absentant trop fréquemment de la Cour pour venir dans le lieu qu'elle habitait; il assurait qu'il saurait s'arranger de manière à écarter tous les soupçons.

Il s'éleva encore quelque difficulté pour savoir où l'on donnerait rendez-vous au prince. Il parut dangereux et imprudent à Zoé, de le recevoir de nouveau dans l'hermitage; la nourrice prétendait au contraire que ce lieu était le plus favorable, et elle offrait de se charger d'y introduire Noureddin, de l'attendre à l'heure dont on conviendrait, dans une des allées du bois qui l'avoisinait, ou bien d'aller simplement lui ouvrir la petite porte, et de veiller à ce qu'il entrât sans surprise; mais Zoé se fait scrupule d'avoir des entrevues avec un Sarrasin, si près du tombeau de sa mère. La pureté de ses motifs ne la rassnre même pas sur le voisinage de cette enceinte qu'elle regarde comme sacrée! Elle préfère voir Noureddin dans le bois où il semble qu'en cas de surprise, leur entrevue n'aura l'air que d'une rencontre. Elle choisit pour l'endroit du rendez-vous, celui où l'on voit encore quelques débris d'un temple jadis consacré à Vénus; elle le choisit, parce qu'il est plus remarquable,

et qu'on le découvre d'un belvédère d'où notre héroïne l'a remarqué ; car elle ne le connaît point encore. L'imprudente ! elle choisit sans y songer un endroit consacré au culte de Cypris ! un lieu où tout respire l'amour, et elle s'éloigne de celui dont l'intérieur et tous les déhors commandent le respect le plus profond.

Noureddin se garde bien de la faire appercevoir du plaisir qu'il ressent de sa décision ; mais il s'applaudit tout bas de ce qu'elle se décide d'elle-même à sortir de son triste hermitage, et se flatte qu'au milieu du bois, à l'heure où les oiseaux font entendre leur chant d'amour, elle sera plus disposée à la tendresse, et le traitera avec moins de sévérité, s'il ne répond pas tout à-fait à ses désirs sur l'article de la religion. Cependant Zoé lui parle de façon à ne point lui laisser d'espérances sur cet objet, qui est le seul qui l'engage à le revoir encore.

— Songez bien, lui dit-elle, à faire vos réflexions ! examinez, pesez bien le parti que vous prendrez.... Si

vous n'êtes déterminé à vous faire Chrétien, vous n'avez pas besoin de revenir... — Zoé! — Noureddin, je vous le dis, si vous vous obstinez à rester dans votre erreur, si vous persévérez dans votre idolâtrie, tout est fini entre nous; vous m'aurez vue ponr la dernière fois! — Ah! Zoé!... et le tendre regard de Noureddin qui accompagne cette exclamation, annonçant qu'il réclame contre la menace qu'elle croit propre à achever de l'ébranler, porte la princesse à lui porter un coup plus fort. — Oui, reprend-elle avec fermeté, si vous me réduisez, par votre opiniâtreté, à voir en vous un ennemi de mon Dieu, de ma religion, je fuirai toute espèce de relation avec vous, je m'efforcerai de vous bannir de mon souvenir, et je vous éviterai constamment; je le promets, je le jure sur ce livre sacré! dit-elle, en mettant la main sur le livre d'Evangile, que le prince tient dans ses mains.

Noureddin frémit d'un tel serment. Il sait combien il a de force chez les Chrétiens, et la véhémence avec la-

quelle notre héroïne l'a prononcé, fait sur lui un si grand effet, qu'il serait prêt à jurer à son tour de se faire Chrétien. Zoé n'abuse point de l'avantage que lui donne cet instant ; elle ne cherche point à surprendre un serment qu'il n'a point la volonté d'exécuter ; elle ne veut que l'amener à le faire avec une entière connaissance de cause.

Mais l'heure avance. Déjà le jour commence à baisser ; il est tems que le Sarrasin songe à se retirer ; la princesse l'en avertit. Cependant, avant de le renvoyer, elle lui fait quelques questions sur la cour de Constantinople. Lorsqu'il a satisfait sa curiosité sur les objets qui l'intéressent, elle le congédie, et charge Roxa de veiller à sa retraite. Pendant que celle-ci s'acquitte de ce soin, elle retourne dans la chapelle, prier de nouveau sur le tombeau de sa mère, et implorer les grâces du ciel pour la conversion de son amant.

Noureddin, à la sortie du jardin, rejoint son fidèle écuyer, qu'il trouve très-inquiet de sa longue absence ;

et pressant le pas de son cheval, il se rend assez promptement à Nicosie, pour paraître encore quelques instans chez le roi, et prévenir ainsi tout soupçon de son excursion à Idalie.

CHAPITRE XXII.

Avant que les huit jours de réflexion accordés au prince Sarrazin fussent entièrement expirés, la princesse Zoé fut forcée de quitter sa solitude.

Le vœu des courtisans l'appellait depuis long-tems à la Cour de son père ; le bruit de sa beauté, de ses talens, avait inspiré à tous les seigneurs, et même à tous les habitans de Nicosie, un vif désir de voir cette princesse, qu'on citait comme un chef-d'œuvre de la nature et d'éducation. On la plaignait, on murmurait hautement de voir rester si long-tems dans la retraite, une princesse qui devait faire le plus bel ornement de la Cour.

Isaac, instruit des plaintes de ses

courtisans, résolut de les faire cesser ; il fit expédier à sa fille un ordre de venir le joindre, sans délai.

Cet ordre arriva à Idalie, la surveille du jour où Noureddin devait y revenir. On prétend que l'aimable Zoé ne fut pas aussi contrariée de devoir quitter la solitude, qu'elle l'aurait été avant que le prince Sarrazin fut arrivé en Chypre. Quoiqu'elle se fut armée d'une grande rigueur et qu'elle l'eût menacé de le fuir constamment, s'il ne se décidait à se faire Chrétien, elle n'était point du tout fâchée que les circonstances la missent dans le cas de le rencontrer dans la capitale.

Pour les dames de la princesse, elles marquèrent une grande joie d'être rappellées à la cour ; Zulmis et Zoé furent les seules qui versèrent des larmes, en quittant le lieu où reposait les cendres de Laodicée ; l'un et l'autre semblaient prévoir qu'au regret de s'éloigner du tombeau de la reine, se joindraient bientôt de nouvelles infortunes.

Déjà, l'on se met en marche vers

la capitale; déjà l'on a perdu de vue Idalie, on traverse une petite ville qui en est peu distante. Isménie dont l'approche de la Cour ranime la gaîté, s'efforce d'amuser la princesse et de la disposer à jouir des scènes brillantes qui vont s'offrir à ses regards.

Zoé, que la vue de la campagne distrait, et qui jouit délicieusement de la joie que manifestent à son passage les habitans qui s'empressent au tour de sa voiture, se plaît à répandre des bienfaits sur tous ceux dont l'extérieur annonce les besoins, et redouble ainsi les acclamations qu'excite sa présence. Par-tout elle laisse des traces de sa libéralité, et retarde sa marche par l'attention qu'elle donne à tous les malheureux qui osent s'approcher d'elle.

On n'est plus qu'à deux stades de la capitale; on approche du terme du voyage, lorsqu'on voit s'avancer des cavaliers de la garde d'Isaac; ils approchent respectueusement de la voiture de la princesse, et l'engagent, au nom de son père, à se détour-

ner un peu du chemin direct, pour venir se reposer dans sa maison de plaisance, dont on n'est plus qu'à une très-petite distance. La princesse demande aussitôt si le roi est en ce lieu. On ne répond pas positivement à sa question ; on se contente de lui réitérer l'engagement d'y venir, en l'assurant que c'est l'intention du souverain. Zoé se persuade qu'il veut lui causer une surprise agréable, en venant au-devant d'elle sans se faire annoncer. Son cœur lui sait gré de cette attention, elle pense qu'elle va être reçue de son père avec plus de tendresse que d'ostentation ; elle se plaît à croire que c'est pour la recevoir avec moins d'appareil, qu'il s'est rendu à sa maison de plaisance ; mais qu'elle est cruellement détrompée, lorsqu'en entrant dans les cours, elle se voit environnée d'une garde nombreuse, d'une suite de seigneurs qui viennent la saluer et la féliciter. Introduite dans les appartemens, elle y cherche vainement Isaac. Ses yeux le demandent à tout ce qui s'offre à sa vue. Elle voit à sa place s'avan-

cer un de ses principaux officiers; qui lui notifie que l'intention du roi est qu'elle fasse son entrée dans la capitale, environnée de sa nouvelle maison; il lui remet aussitôt la liste des personnes qu'Isaac a jugées convenable de lui attacher.

Zoé parcourt cette liste, qu'elle s'étonne de trouver si nombreuse; le nombre de ses dames égale presque celui d'une impératrice; jamais la princesse de Chypre ne se serait attendue à se voir une maison aussi considérable; mais de quel chagrin n'est-elle pas pénétrée, en voyant qu'on l'entourre de nouveaux visages! Aucune des personnes attachées à sa mère ne lui a été conservée; l'on n'a eu aucun égard aux demandes qu'elle a faites à ce sujet; Zulmis même, Zulmis, en faveur de qui elle a écrit au Roi une lettre de recommandation, est disgrâciée, renvoyée; la princesse ne jouira point de la consolation d'avoir près d'elle celle qui possède déjà toute sa confiance. Elle lit et relit cette fatale liste, et ne revient pas de sa surprise de voir combien l'on a trompé

ses désirs. Le seul nom qu'elle voit avec plaisir, est celui d'Isménie, qu'on a nommé la dernière de ses dames; mais Zoé se promet bien qu'elle sera la première dans son cœur, si elle ne peut obtenir aucun changement relativement à Zulmis, qu'elle se flatte encore n'avoir été disgraciée que par erreur.

La princesse témoigne à toutes les dames de sa mère, combien elle est contrariée de les voir s'éloigner de sa personne, et, s'adressant particulièrement à Zulmis, elle l'assure qu'elle ne cessera de la chérir; l'embrassant tendrement, elle lui dit à l'oreille qu'elle fera tous ses efforts pour obtenir du Roi un titre qui la mette dans le cas de ne se point séparer d'elle.

Zulmis lui marque sa reconnaissance de ses bonnes intentions, mais elle l'engage à se conformer à la volonté du Roi, et à ne point faire de démarches en sa faveur. La sage Zulmis croit connaître la main d'où part le coup qui l'éloigne de la princesse, et si elle gémit de l'injustice qu'elle éprouve, elle n'en est pas moins ferme

à la supporter; elle ne plaint que Zoé, dont la jeunesse va être entourée des pièges de l'intrigue, et qui sera privée des conseils qu'elle eut pu trouver dans sa sagesse et son expérience.

Nous pensons devoir faire connaître à nos lecteurs les causes de cette disgrâce générale de toutes les personnes attachées à la feue Reine, et particulièrement de celle de Zulmis.

Il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut, et de remonter à l'arrivée de Laodicée en Chypre. Elle n'avait amené de Constantinople que deux de ses dames: Zulmis, dont nous venons de parler, et une autre nommée Azéma, qui ne tarda pas à lui faire regretter de l'avoir prise à sa suite. Cette Azéma était une de ces femmes adroites qui savent déguiser leurs défauts tant qu'elles ont intérêt de les dissimuler, et qui connaissent tous les moyens de séduire et de tromper leurs victimes Douée d'un esprit artificieux et de tous les dehors aimables, elle avait su plaire à Laodicée, et lui en imposer sur ses défauts tant qu'elle fût à la cour de l'Empe-

reur Manuel; mais arrivée en Chypre, et s'appercevant qu'Isaac ne la voyait pas avec indifférence, elle mit tous ses soins à achever sa conquête; elle se conduisit avec tant d'adresse avec la Reine, que cette princesse fût quelque tems à s'appercevoir qu'elle lui avait enlevé le cœur de son époux. Isaac avait toujours eu du penchant pour la galanterie, et son mariage avec Laodicée n'avait été qu'une affaire d'ambition, il ne l'avait jamais aimée sincèrement. Mais tant qu'il fût sous les yeux de l'Empereur grec, il lui marqua toujours des égards si grands, des attentions si soutenues, que Laodicée pût se croire la plus aimée des femmes, et ne soupçonna point les intrigues que son mari couvrait des ombres du mystère, et qu'il prenait le plus grand soin de lui cacher. Parvenu au but de ses désirs, ayant obtenu de Manuel un royaume, Isaac cessa de se contraindre, il se livra à tous ses goûts, et son épouse fut aussi négligée que malheureuse. Non content d'entretenir sous ses yeux un commerce intime avec l'une de ses

dames qu'elle affectionnait le plus, Isaac, dont le caractère cruel s'était développé depuis qu'il était sur le trône, ne marqua aucun égard pour les prières que la Reine lui faisait chaque jour de modérer sa sévérité. Laodicée, dont l'ame était bonne, était désolée de voir la rigueur que son époux exerçait sur ses nouveaux sujets; elle le voyait aliéner leurs cœurs et donner occasion à de fréquentes révoltes. Lorsqu'elle l'engageait à la clémence, Azéma, qui avait levé le voile depuis qu'elle était certaine de son empire sur le cœur d'Isaac, se plaisait à l'exciter au contraire à ne point faire de grâce et à punir sévèrement les moindres attentats contre son autorité. Ces conseils, qui s'accordaient parfaitement avec l'humeur d'Isaac, étaient fidèlement suivis, ceux de la Reine étaient regardés comme faibles et pusillanimes. Le crédit de la favorite augmentait chaque jour, celui de la Reine baissait en proportion. Bientôt elle se vit sans pouvoir, et Azéma, se mettant à la tête du conseil, devint l'arbitre des volontés du Roi.

Laodicée était fière, elle ne put supporter tranquillement la conduite d'Isaac; elle lui fit des reproches amères sur son ingratitude, menaça de la faire connaître à l'Empeur Manuel; mais son époux l'avait prévenu près de son père; il avait su lui persuader que la fermeté et la rigueur étaient nécessaires dans ses nouveaux états, et en parlant des conseils timides de Laodicée, il avait témoigné ses regrets de ne pouvoir les écouter. Cependant, tant que vécut l'Empereur Manuel, il conserva quelques égards pour sa fille, et lui laissa une ombre de puissance; mais dès qu'il fut mort, il ne garda plus de mesures. Aigri par les plaintes de Laodicée, il se plût à la contre-carrer en toute occasion, et afficha si ouvertement son mépris pour elle, que la favorite la traitât elle-même sans ménagement.

Laodicée ne put supporter de tels outrages; sa santé, qui avait toujours été délicate, se ressentit visiblement de ses chagrins; elle éprouvait cependant une consolation à laquelle elle n'était pas insensible : ses vertus

avaient conquis les cœurs de ses sujets. Autant la favorite était détestée, autant la Reine était aimée. On savait qu'elle faisait tout le bien qui était en son pouvoir, et on lui savait gré de celui qu'elle avait intention de faire. Tout ce qu'Isaac faisait de bon et de généreux, était toujours attribué à l'impulsion de la Reine, et tout ce qu'il faisait de mal, à celle de la favorite. L'une avait toutes les bénédictions du peuple, l'autre son aversion, qu'elle s'attirait d'autant plus, que ne mettant point de bornes à son avidité, elle ruinait le Roi et l'état par ses dépenses superflues.

Isaac aimait le faste ; Azéma n'avait pas moins d'amour pour le luxe ; l'un et l'autre ne calculaient point leurs dépenses sur les revenus bornés d'un petit état ; on ne pouvait y survenir qu'en mettant sans cesse de nouveaux impôts. Ces impôts successifs révoltaient le peuple et les grands, ils occasionnèrent plusieurs soulèvemens, qu'Isaac, par l'avis d'Azéma, reprima avec rigueur. L'un des derniers, sur-tout, dans

lesquels se trouvaient compromis plusieurs personnes de distinction, donna lieu à des actes de sévérité, qui remplirent de terreur les principales villes du royaume, et qui affligèrent singulièrement Laodicée. Vainement elle essaya de fléchir le roi, de sauver quelques-unes des victimes; elles les vit toutes sacrifier : le sang coula presque sous ses yeux, et de terribles exécutions déshonorèrent le gouvernement d'Isaac.

La vive douleur que Laodicée ressentit de la cruauté de son époux, et en même tems la crainte qu'elle éprouvait qu'une si grande rigueur occasionnât un soulèvement général, achevèrent de ruiner sa santé; elle tomba dans un état de langueur qui la conduisit au tombeau : mais peu de tems auparavant, elle s'était soustraite au spectacle affligeant d'une cour où elle ne jouissait d'aucun crédit, où elle voyait chaque jour adopter des mesures qui lui paraissaient aussi dangereuses qu'injustes; sous le prétexte du mauvais état de

sa santé, elle obtint la permission de se retirer à Idalie, qui était assez éloignée de la capitale, pour qu'elle ne fût point troublée dans sa retraite, par le bruit tumultueux du voisinage de la cour. Isaac, charmé d'être débarrassé d'une épouse dont la présence n'avait plus de charmes pour lui, et qu'il regardait comme un esprit faible, incapable de concevoir la grandeur de ses vues, consentit volontiers qu'elle se retirât de la cour, et lui permit de choisir celles des personnes de sa maison qui devaient l'accompagner dans sa retraite.

Déjà, les intrigues d'Azéma s'étendant presque sur la maison de la reine, avaient fait nommer plusieurs de ses créatures, pour remplir des places près d'elle; Laodicée n'avait qu'un petit nombre de personnes dont l'affection et la fidélité lui étaient connues; ce furent ceux-là seulement qu'elle emmena à Idalie: la petitesse de son logement lui servit de prétexte pour laisser le reste de sa maison à Nicosie, et ne s'en-

tourrant que de serviteurs fidèles, elle fut chercher dans Idalie la tranquillité dont elle était privée depuis qu'elle était reine de Chypre.

Mais peu de jours avant son départ, la favorite se permit de lui parler avec une si grande arrogance qu'elle révolta tous les amis de la reine; Zulmis, sur-tout, fut si vivement indignée de l'audace d'Azéma qui outrageait sa souveraine, après l'avoir abreuvée d'amertumes depuis plusieurs années, que non contente de rappeller la favorite à ses devoirs, en lui retraçant les égards qu'elle devait à l'épouse de son roi, elle oublia, en cette occasion, combien Azéma était puissante, et tint sur son compte des propos d'autant plus piquans qu'ils étaient mérités et parfaitement vrais.

Ces propos furent répétés et revinrent à la favorite, qui jura de s'en venger; Zulmis eut dès cet instant payé son indiscrétion de la disgrâce et de l'exil, si un reste d'égard pour Laodicée mourante, n'avait empêché de la priver de celle de ses dames

qu'elle affectionnait le plus. Azéma consentit à différer sa vengeance, mais se promit bien que Zulmis ne paraîtrait jamais à la cour.

A la mort de la reine, la profonde douleur de la princesse Zoé, la maladie qui en fut la suite, et l'attachement qu'elle marqua pour Zulmis, ne voulant point souffrir d'autres personnes auprès d'elle, fit penser à Isaac lui-même, qu'il y aurait de la barbarie à enlever à sa fille la consolation qu'elle trouverait dans le sein de l'amie de sa mère. La disgrâce de Zulmis fut encore différée, et Azéma se flatta de la rendre plus éclatante, en ne l'effectuant qu'au moment de l'arrivée de Zoé à Nicosie.

Mais comme tout ce que la reine avait honoré de sa confiance était par cela seul suspect à la favorite, elle exigea un changement complet, comme nous l'avons dit, de toute sa maison ; la seule Isménie fut conservée à la princesse : elle ne dut même l'avantage de rester qu'à un de ses parens, qui était en faveur près d'Azéma, et qui sut faire valoir l'état de dénuement où

se trouverait sa jeune parente, si elle perdait sa place. Azéma céda d'autant plus facilement à ses instances, qu'elle ne crut pas devoir redouter Isménie, qui, très-jeune encore, s'occupait beaucoup plus de plaisirs que d'intrigues, et elle pensa qu'en la laissant près de Zoé, elle s'assurerait des droits à sa reconnaissance.

Après avoir expliqué les causes du peu d'attention qu'on mit à remplir les désirs de la princesse dans la formation de sa maison, nous passerons légèrement sur l'accueil un peu froid qu'elle fit à ses nouvelles dames, qui purent s'appercevoir qu'elle ne les voyait pas avec plaisir succéder à celles qui avaient appartenues à sa mère.

Zoé, dans cette occasion, ne fit point paraître cet air gracieux et aimable dont elle accueillait ordinairement tout ce qui l'approchait; trop sensible pour ne pas laisser voir un peu de mécontentement, elle n'en parut que plus intéressante aux personnes qui étaient dans le secret de ce qui s'était passé. Pendant que ses re-

grets, qu'elle ne dissimulait pas entièrement, consolaient les disgraciées, ils faisaient connaître à celles qui leur succédaient qu'ils ne seraient point attachés à une princesse indifférente et incapable de reconnaître les bons services par une sincère affection.

La principale dame d'honneur, que nous nommerons Lasténie, n'eût pas plutôt pris possession des droits de sa charge, qu'elle engagea la princesse, à qui l'on venait de présenter toute sa maison, à vouloir bien se prêter aux soins de ses femmes, et à permettre qu'on la revêtit des superbes habits que le roi avait fait faire, pour qu'elle fit son entrée en grande pompe dans la capitale.

Cette prière ne parut point satisfaire Zoé, qui ne se souciait nullement de se mettre en frais de toilette; mais on lui prétexta l'ordre du roi, qui était positif: il fallut qu'elle s'y soumît; et quoiqu'elle observât que dans le grand deuil où elle était encore, il lui eut semblé plus convenable de faire son entrée sans appareil, il fallut

qu'elle se laissât revêtir de tous les ornemens qu'inventa l'étiquette des Cours pour les occasions d'éclat.

La princesse monta ensuite dans un char découvert, magnifiquement orné; les principales dames s'y placèrent avec elle; les autres furent placées dans un autre char, moins brillant que le premier, et les dames qui avaient appartenu à la reine, suivirent la nouvelle maison, dans les voitures qui avaient amené la princesse d'Idalie.

La garde nombreuse que Zoé avait apperçue dans les cours, toute la suite des seigneurs qui était venue au-devant d'elle, composèrent son cortège.

Dans le court trajet qui lui restait à faire pour arriver dans la capitale, si le spectacle de la misère frappa encore ses regards, les malheureux n'eurent plus le droit de l'approcher; sa nombreuse suite les écartait, et Zoé s'apperçut même qu'on rebutait durement ceux que la curiosité ou le bruit des libéralités qui avaient jusqu'alors marqué la route de la princesse, engageaient à tenter de franchir les obstacles pour parvenir jusqu'à

son char. Zoé gémit de la brutalité avec laquelle on repoussait ces malheureux; elle voulut parler aux gardes qui l'entouraient, leur recommander d'agir avec plus de douceur; mais Lasthénie l'en empêcha; elle observa à la princesse qu'il n'était point de sa dignité de parler elle-même à ces gens, et dit que la trop grande bonté envers les importuns ne ferait qu'encourager leur hardiesse.

Le peu d'humanité et la fierté que Zoé crut reconnaître dans le caractère de sa nouvelle dame d'honneur, ne la prévint pas beaucoup pour elle; il parut qu'elle ne ressemblait nullement à sa chère Zulmis, dont le cœur sensible était toujours d'accord avec le sien, lorsqu'il s'agissait de se montrer humain et généreux.

Cependant la réputation des vertus de la princesse Zoé l'a précédée dans la capitale; on sait déjà tout le bien qu'elle a fait aux environs d'Idalie; on sait qu'elle marche sur les traces de sa mère; ses charmes, ses talens font espérer qu'elle trouvera plus d'accès qu'elle sur le cœur d'Isaac; on

se flatte qu'elle balancera le pouvoir de l'odieuse favorite, et tous les vœux l'appellent à Nicosie. Jamais ordres d'Isaac ne furent exécutés avec plus de joie, avec plus d'empressement, que ceux qu'il donna relativement aux honneurs qu'il voulait qu'on rendît à sa fille.

Le zèle des citoyens va au-delà des ordres du Roi; leurs cœurs volent au-devant de celle dont ils regardent l'arrivée comme une félicité publique; ils préparent, avec tout l'empressement de la joie la plus pure, les arcs de triomphe et les divers monumens dont on honore l'entrée de la jeune princesse. A l'instant où la princesse Zoé parut, elle fut reçue aux bruits des acclamations et avec tous les honneurs dus à sa naissance; toutes les rues furent aussitôt jonchées de fleurs. Dans le même tems que les officiers de la ville complimentaient et haranguaient la princesse, les habitans dételaient ses chevaux, et traînant son char en triomphe, ils se disputaient l'honneur de la conduire; pendant qu'une troupe de jeunes gens des plus

distingués de la ville, écartant la garde, entourait son char et l'enchaînait de guirlandes de fleurs, de jeunes filles, vêtues en blanc, les jettaient sur son passage, et chantaient des couplets en son honneur, que la joie, les acclamations bruyantes du peuple permettaient à peine d'entendre.

Zoé ne fut point insensible à des preuves si touchantes d'affection; mais au plaisir qu'elle en ressentit, se mêlait le regret que sa mère ne pût être témoin de ces témoignages flatteurs de la faveur du peuple. Ses larmes coulaient involontairement; Lasthénie crut devoir l'avertir de se montrer moins affligée, lorsque tous les habitans marquaient tant de joie de son arrivée; elle lui dit qu'ils pourraient s'offenser du peu de satisfaction qu'elle témoignait de leur empressement, et l'engagea à paraître y faire plus d'attention. Zoé, docile aux observations de sa dame d'honneur, essuya ses larmes et tâcha de sourire au bon peuple qui se pressait sur son passage. Mais combien Lasthénie se trompait lorsqu'elle pensait que les larmes qui

roulaient dans les yeux de la princesse, pouvaient déplaire aux habitans de Nicosie : plus simples, moins éloignés de la nature que la fière dame d'honneur, ils devinaient la cause des pleurs de Zoé, et ils lui savaient gré de songer dans ce moment à leur bonne Reine. La princesse fut conduite au palais, au murmure flatteur des applaudissemens. Isaac, lui-même, fut étonné de l'enthousiasme du peuple, et quoiqu'il traitât de folie les excès de sa joie, il lui sût gré des sentimens qu'il marquait pour sa fille.

Mais content de jouir, de ses fenêtres, du spectacle bruyant de l'entrée triomphante de l'héritière de son empire, au lieu d'aller au-devant d'elle, ou de l'attendre du moins dans son appartement, Isaac fut se placer dans la salle du trône, et, s'environnant de tous les officiers de sa couronne, il se préparait à recevoir sa fille avec autant d'appareil que si c'eut été une princesse étrangère.

CHAPITRE XXIII.

Quelle fut la surprise de notre aimable Zoé, lorsqu'on l'introduisit dans la salle où tous les grands du royaume étaient rassemblés; lorsqu'au lieu d'être dans les bras d'un père tendre, elle ne vit qu'un roi sur son trône, dans une attitude aussi imposante que s'il eût été question d'un lit de justice.

Ce faste, dont s'environnait Isaac, tenait à la petitesse de son caractère; il croyait en imposer par une apparence de grandeur et de majesté dans toutes ses actions. Faible souverain! il pensait que l'éclat est le plus noble attribut de la puissance, et au lieu de s'en donner une réelle, par la sagesse de son gouvernement, il ne songeait qu'à éblouir par l'éclat de la représentation. Sa petite cour était montée sur le même pied que celle de l'Empereur grec; il avait le même nombre d'officiers, les charges étaient les mêmes, les fonctions l'étaient

aussi ; mais les appointemens étaient si différens, et ses nombreux officiers avaient un air si misérable, qu'ils rendaient excessivement ridicule le faste du petit Souverain de Chypre, qui voulait égaler celui du grand empereur d'Orient.

Si Zoé fut frappée, en entrant, de l'attitude de son père, si elle fut étonnée de voir autour de lui un aussi grand nombre d'officiers, de grands dignitaires décorés des mêmes ordres qu'à Constantinople, elle ne fut pas moins prompte à s'apercevoir combien cette ostentation était déplacée dans un petit état où elle avait cru trouver une simplicité digne des anciennes mœurs. Cependant reçue à l'entrée de la salle, par le grand maître des cérémonies, elle fut conduite au roi, en grande pompe. Isaac, sans rien perdre de sa gravité, se leva et descendit deux marches de son trône. Zoé s'inclina respectueusement, et voulut se mettre à ses pieds, pour lui baiser la main ; mais Isaac l'en empêcha ; il la releva avec bonté, et déposant un

peu de sa morgue, il la serra tendrement dans ses bras.

Après ce premier moment d'attendrissement, Isaac tenant sa fille d'une main, et s'appuyant sur son sceptre de l'autre, prononça ce discours avec emphâse : Peuple, et vous, grands du royaume, vous voyez la princesse Zoé, ma fille, l'unique et seule héritière de mes états.... J'ai voulu vous la présenter moi-même en ce jour solemnel ; j'ai voulu, en quelque sorte, l'associer à ma puissance, afin de lui donner plus de droits à votre amour.... Ici de nombreux applaudissemens, des cris répétés de vive la princesse Zoé, vive notre gracieux souverain, interrompirent l'orateur ; mais Isaac faisant signe qu'il n'avait pas fini, on se tut pour le laisser parler, et il reprit en ces termes : lorsque l'empereur Manuel, de glorieuse mémoire, daigna me conférer la souveraineté de la Chypre, il me fit jurer que dans le cas où je viendrais à perdre mon épouse, (la reine Laodicée, sa fille,) sans en avoir eu d'autre enfant que

Zoé, cette princesse serait reconnue héritière de Chypre, de préférence même aux enfans mâles que je pourrais avoir, si je contractais un autre mariage.

Cet engagement que l'empereur Manuel exige de moi, vous prouve toute l'affection qu'il portait à ma fille; il eût pu s'en reposer sur ma tendresse pour elle, les fruits en eussent été les mêmes; mais enfin, je suis et veux être fidèle à mon serment : je vous présente la princesse Zoé comme celle qui doit régner après moi; j'entends que dès cet instant elle soit honorée et respectée comme moi-même; je veux qu'en toute occasion, on lui rende les mêmes honneurs qu'à la reine, et j'engage tous mes sujets à lui prêter serment de fidélité.

Aussitôt qu'Isaac eut fini de parler, des acclamations se firent entendre de toutes les parties de la salle; la politique, le désir de ramener à lui le cœur de ses sujets, n'eût pu lui suggérer de moyens plus sûrs que celui de nommer reine celle qui était déjà l'idole du peuple, la plus douce espé-

rance de son bonheur. Le grand empire qu'Azéma avait usurpé sur l'esprit du roi, faisait craindre à quelques personnes qu'elle n'en abusât pour entraîner Isaac à l'épouser, et à choisir pour son successeur l'un des fils qu'elle lui avait donnés ; mais lorsqu'on entendit proclamer héritière du trône la princesse Zoé, dont les vertus étaient déjà connues, ce fut une suite d'acclamations et d'applaudissemens qui ne furent interrompus que pour prêter le serment ordonné, que tous les chefs et les grands titulaires de l'Etat prêtèrent avec autant de joie, que le peuple en avait marqué à l'arrivée de la princesse.

Au milieu de ce concours flatteur de suffrages, de tous ces honneurs inattendus et non desirés, l'aimable Zoé éprouvait une peine secrète, c'était de voir que sa mère paraissait entièrement oubliée d'Isaac. Quoi ! six semaines s'étaient à peine écoulées depuis sa mort, et son époux n'avait plus de larmes à lui donner ! Il pouvait revoir sans attendrissement, sans le moindre signe de douleur, sa fille,

qu'il n'avait point vue depuis la perte de la plus respectable des épouses et des mères! Ah! qu'au lieu de cet appareil, de ces vains honneurs qu'il lui faisait rendre, Zoé aurait bien mieux aimé qu'il la reçût sur son sein, qu'il se montrât époux et père, qu'il pleurât avec elle, et que s'il voulait l'associer à sa puissance, il attendit, pour le faire, que la nature eût joui de ses droits.

Pendant qu'on jurait de lui être fidèle, de soutenir et défendre jusqu'à la mort ses droits à la couronne, Zoé, au lieu d'être attentive à la cérémonie du serment, portait ses regards autour d'elle, cherchait la place qu'avait dû occupper la reine Laodicée, songeait au peu de tems qui s'était écoulé depuis que ce même peuple avait fait à sa mère le serment qu'il lui répétait aujourd'hui; et en réfléchissant au peu de durée, à l'instabilité des choses humaines, la princesse pensait que les hommes s'élancent dans l'avenir, et forment de vains projets, que l'Eternel détruit en un instant... Au souvenir de sa mère, ravie si promptement

à son amour, ses pleurs coulaient le long de ses joues, sans qu'elle prit soin de les arrêter, et, pour ainsi dire, sans qu'elle s'en apperçut, lors qu'un sanglot qui lui échappât, attira l'attention du roi : il se retourne, et voyant sa fille en pleurs, il s'étonne de son affliction. — Pourquoi ces larmes, dit-il, qu'avez-vous?... N'êtes-vous donc pas satisfaite de tous les honneurs qu'on vous rend? Que puis-je faire de plus pour vous? — O mon père, répond Zoé, vous n'en faites que trop : j'étais loin de desirer de recevoir le serment de votre peuple. Mais puis-je me voir en ces lieux, puis-je me retrouver près de vous sans songer à ce que nous avons perdu? sans regreter la plus tendre des mères! — Ma fille, reprend Isaac, d'un ton de fermeté qui coûte peu à son cœur, dans le haut rang où la providence nous a placés, nous devons l'exemple de la force d'ame et de la soumission aux décrets du ciel. Au lieu de pleurer votre mère, vous devez vous efforcer de la remplacer près de moi; vous ne devez la rappeler, qu'en imitant ses

vertus!... Essuyez donc vos larmes, et ne troublez point cette cérémonie par une sensibilité déplacée, poursuivit-il d'un air si peu ému et si impératif, que la pauvre Zoé en est glacée, et qu'obéissant à ses ordres, elle s'efforce de calmer l'agitation qu'elle éprouve. Mais un soupir lui échappe ; il peint la contrainte qu'elle s'impose. Quelle est sa surprise en entendant aussitôt un autre soupir répondre au sien! Elle se retourne du côté où il est parti, elle voit le prince sarrazin qui, se glissant dans la foule, est parvenu à se placer à peu de distance du trône, derrière la princesse, dont il suit tous les mouvemens. Il a entendu sa conversation avec son père, il partage les sentimens de sa chère Zoé; il s'unit aux regrets qu'elle donne à la mémoire d'une mère, condamne, comme elle, l'insensibilité d'Isaac, et sur-tout le ton sévère avec lequel il a parlé à sa fille. Un seul regard instruit la princesse de ce qu'il pense à ce sujet. Zoé le comprend, et lui sait gré d'entrer si bien dans ses chagrins. Cependant elle n'ose le regarder long-

tems, elle craint de fixer l'attention sur lui et de faire connaître ce qu'elle desire cacher à tous les yeux.

Mais ce jour a été pour notre héros un jour de bonheur; il a vu, il a suivi l'entrée triomphale de sa chère princesse; sans être apperçu d'elle, il a été témoin de l'enthousiasme qu'elle a excité, il en a joui délicieusement, et en ce moment encore, il lit dans ses yeux une certaine joie de le revoir, qui tempère les preuves d'attendrissement qu'elle vient de donner.

A la prestation du serment, succèdent les félicitations, les complimens des divers corps de l'Etat; Isaac, qui jette de tems en tems les yeux sur sa fille, s'apperçoit de son air contraint et fatigué qui ne l'a point empêché de répondre comme elle le devait, quoiqu'elle n'eût point été préparée, avec autant de grâce que d'aisance et d'éloquence naturelle, aux félicitations qui lui sont adressées. Mais Isaac s'apperçoit qu'elle est mal à son aise; il veut bien se rappeler qu'elle peut être fatiguée de son voyage, et compâtissant à la gêne qu'elle éprouve, il abrège les

complimens, en disant que la princesse a besoin de repos, et que les corps qui n'ont encore pu jouir de l'honneur de la féliciter, seront admis à celui de venir la saluer les jours suivans. Cela dit, il permet à sa fille de se retirer, et ordonne à ses dames et aux officiers de sa maison de la conduire chez elle.

Zoé profite volontiers de la permission qui lui est donnée : elle se retire dans l'appartement qui lui est destiné. Mais quel est cet appartement ? C'est celui qu'occupa toujours la reine Laodicée, c'est celui où tout porte l'image de l'affection qu'elle eût toujours pour sa fille : Zoé y trouve son portrait, que sa mère emporta en partant de Constantinople ; elle y voit des dessins qu'elle lui envoya, que Laodicée fit encadrer avec soin, et dont elle orna la pièce où elle aimait à se retirer. Que ces preuves simples et touchantes de sa tendresse sont chères à la princesse ! Elle voit que sa mère préférait les plus petits ouvrages de sa main à ceux des plus grands artistes ; qu'elle a précieusement conservé tout ce qu'elle a fait pour elle, jusqu'à

de petits tableaux ; des bouquets en broderie faits dans son enfance, envoyés pour la fête de Laodicée, ont été par elle mis au rang d'objets précieux ! Zoé voit qu'elle les a rangés par ordre de dates, d'envois ; qu'ils servent à graduer les progrès successifs de ses talens ; et cette pièce, qui n'est ornée que de ses ouvrages, cette pièce où Laodicée n'admettait que ceux qu'elle honorait de sa faveur, est celle de toutes qu'elle a meublée avec le plus de goût ; elle a travaillé elle-même à son ameublement : on montre à Zoé un canapé de son ouvrage ; on lui dit qu'elle s'y asseyait presque toujours ; que c'était une véritable faveur d'être reçu dans son cabinet, qu'elle appelait *le Muséum de son Ange ;* c'est ainsi qu'elle nommait sa fille. Comme la pauvre enfant est sensible à tout cela ! Elle a besoin de se livrer en liberté aux sensations que lui causent ces objets ; elle prie instamment ses dames de la laisser seule. Sa nouvelle dame d'honneur oppose d'abord quelque difficulté ; elle voit, dit-elle, que la princesse est trop attendrie,

qu'elle a besoin de distraction ; elle veut même l'engager à sortir de ce cabinet, où elle trouve des souvenirs qui lui seront doux par la suite, mais qu'elle juge être pénibles dans cet instant. Zoé répond qu'elle ne sera jamais mieux que dans un lieu où sa mère se plaisait ; et insistant pour qu'on la laisse, ses dames sont obligées de se retirer ; elle ne se voit pas plutôt seule, que se livrant à tous les sentimens que leur présence avait contenu dans son cœur, elle s'abandonne en liberté à toute sa sensibilité : elle se jette sur ce canapé, que sa mère travailla de ses mains ; elle admire les nuances des fleurs, des médaillons de ce meuble, chef-d'œuvre de tapisserie : elle mouille de larmes l'ouvrage de Laodicée ; elle se rappelle ses vertus : en songeant combien elle était bonne, combien elle l'aimait, pourrait-elle ne point pleurer amèrement ?

Tandis que la princesse s'abandonne à toute sa douleur, Isménie, que la rencontre d'une de ses anciennes connaissances avait empêchée de suivre sa maîtresse, revient re-

joindre ses campagnes : elles lui apprennent que la princesse est enfermée ; celle-ci se flattant de pouvoir calmer Zoé, et pensant qu'une plus longue connaissance lui donne le droit d'entrer près d'elle, frappe à la porte et sollicite la princesse de lui ouvrir ; elle s'y refuse autant parce qu'Isménie même la gênerait en ce moment, que parce qu'elle craint de mécontenter les autres dames, en lui accordant une préférence qu'elle leur a refusée. Mais dans le même moment Isaac lui-même arrive chez sa fille ; il vient de congédier son conseil, il vient en père tendre visiter celle qu'il appelle aussi sa chère Zoé.

Il s'étonne de la trouver enfermée, et plus encore de la voir toute en larmes ; lorsqu'à sa voix elle ouvre la porte du cabinet, il gronde ses dames et particulièrement Lasthénie, d'avoir souffert qu'elle restât seule, pour se livrer à des idées tristes et lugubres. Lasthénie se justifie en rapportant au roi l'opposition qu'elle avait mise aux intentions que la prin-

cesse avait manifestées; Zoé confirme ce que vient d'avouer la dame d'honneur, et dit à son père qu'il la rendra véritablement malheureuse, s'il ne lui permet pas de satisfaire son goût pour la solitude ; qu'en la forçant de concentrer sa douleur, on ne fera que l'accroître, et qu'enfin c'est trop à la fois d'être privée de tout ce qui lui est cher, et de ne pouvoir pleurer en liberté. Isaac est attendri, l'état où il trouve sa fille, l'émeut malgré lui; il la presse contre son sein, il l'embrasse avec affection, l'assure qu'il est disposé à tout faire pour sa satisfaction ; il ajoute qu'elle sera toujours maîtresse de ses momens, mais l'engage par égards, par tendresse pour lui, à se prêter aux distractions qu'on s'empressera de lui procurer : ce ton était celui qui pouvait faire le plus d'impression sur notre Héroïne ; elle a retrouvé un père, elle est à moitié consolée. Isaac semble en cet instant avoir mis de côté toute la morgue de son caractère ; il parle en homme sensible, en homme qui sait apprécier

le bonheur d'avoir donné le jour à un enfant tel que Zoé ; soit qu'il l'eût trouvée plus belle dans sa profonde douleur, ou que la vue de ce cabinet où tout retraçait ses talens, le disposât à s'attendrir avec elle, il entra dans ses regrets, il versa lui-même quelques larmes en parlant de Laodicée, et sa fille se reprochant de l'avoir soupçonné d'être insensible, fût si touchée d'avoir vû ses yeux humides de pleurs, qu'elle fût la première à changer de conversation, pour ne pas affliger plus longtems son père. Elle allait lui parler de Zulmis, et se flattait que d'après la tendresse qu'il venait de lui témoigner, elle obtiendrait de lui qu'il lui rendît cette ancienne amie de sa mère, et qu'il l'attachât à sa personne, sous un titre quelconque ; mais Isaac n'a pas plutôt vu sa fille un peu plus calme, rendue à ce qu'il appelle des sentimens raisonnables, que cessant de porter sur elle son attention, il adresse la parole à Lasthénie et aux autres dames, plaisante avec elles sur des riens. Zoé

hésite alors à lui parler de Zulmis; elle craint de se montrer malhonnête pour ses nouvelles dames, en parlant devant elles des regrets qu'elle donne à celle dont on vient de la séparer; d'ailleurs s'exposerait-elle à éprouver un refus devant des personnes qui lui sont encore étrangères?..... Pendant qu'elle cherche un moyen d'accorder tout cela, et qu'elle n'en voit pas d'autre que de demander au roi un instant de conversation particulière, celui-ci songe à quitter sa fille, et se retournant de son côté, il lui dit qu'il avait annoncé qu'il y aurait le soir cercle chez elle, mais il me semble, ajoute-t-il, que vous n'êtes pas trop disposée à en faire les honneurs. — Non, mon père! je vous en conjure, veuillez remettre... — Je le ferai, ma fille, j'attendrai que vous soyez mieux préparée à jouir de la société..... Mais j'espère que vous ne ferez pas difficulté de me recevoir avec seulement deux de mes favoris? — Mon pere, vous ne pouvez douter de tout le plaisir que vous me ferez, et ceux qui

ont le bonheur de vous plaire, sont toujours certains d'être bien reçus chez moi. Amenés par vous, ils ne peuvent que m'être agréables dans tous les instans. — A merveille, ma fille, j'aime à vous voir dans ces heureuses dispositions; conservez-les, mon enfant, dit-il, en la baisant au front, puis recommandant à ses dames de tâcher de l'égayer, il sort, sans qu'elle ait pu trouver le moment de lui faire part de ses intentions : mais il va revenir, c'est son espoir, elle saisira quelque instant favorable.

Restée seule avec ses dames, celles-ci, pour répondre aux intentions du Roi, s'empressent à l'envi de l'entretenir des choses qu'elles pensent pouvoir l'amuser. L'une lui parle de la tendresse que le Roi a pour elle; l'autre de l'effet que ses charmes ont fait sur tous les seigneurs qui l'ont vue dans la grande salle. Lasthénie renchérit sur toutes les louanges qu'on lui adresse; elle croit s'appercevoir que la princesse aura beaucoup de crédit et d'empire sur son père; elle lui fait bassement sa cour, et se flatte

de gagner sa confiance par toutes ces flagorneries. Mais comme elle se trompe sur ses moyens! Combien Zoé est au-dessus de la petite vanité qu'elle lui suppose! elle est difficile sur les louanges; elle n'aime que celles qu'elle croit avoir méritées. Ce n'est pas en la louant que la sage Zulmis a gagné son amitié: c'est en lui prouvant tous ses droits à son estime. Mais comme elle s'apperçoit déjà que les femmes qui l'entourent sont différentes de cette respectable dame! quelques heures se sont à peine écoulées depuis qu'elles sont attachées à sa personne, et leur caractère porté à la médisance s'est déjà développé. Trouvant la princesse en garde contre les louanges, paraissant ne les écouter qu'avec peine, elles essayent de l'égayer en l'entretenant des intrigues de la cour; elles veulent lui raconter celles des femmes de plusieurs seigneurs qu'elle vient de voir; mais Zoé les arrête en les priant de ne point lui donner de prévention défavorable sur des personnes qu'elle ne connaît pas encore, et annonçant qu'elle déteste

la médisance, qu'elle ne peut souffrir la méchanceté, elle les oblige à donner un autre tour à la conversation et à faire briller leur esprit sur d'autres matières. Zoé a vu avec peine que Lasthénie ne paraissait pas plus réservée que les autres sur le chapitre de la méchanceté, et qu'au lieu de contenir la légéreté de ses dames, elle l'avait au contraire encouragée par son exemple, ce qui ne lui donna pas une grande opinion de sa prudence et du choix qu'on avait fait d'elle pour sa principale dame d'honneur.

Environ une heure apres la sortie du Roi, on le vit reparaître accompagné, comme il l'avait annoncé, de deux seigneurs fort aimables : et ce qui fait plus de plaisir à Zoé, du prince sarrazin. Isaac a pensé, qu'arrivant de Constantinople, il pourrait être agréable à sa fille de l'entretenir. La princesse sait beaucoup de gré à son père de son attention; mais elle se possède assez bien pour recevoir Noureddin de manière à ne point laisser deviner qu'ils se soient vus ailleurs qu'à la cour de l'empereur grec. Nou-

reddin, de son côté, aborde Zoé avec assez d'aisance; satisfait d'être admis chez elle, présenté par son père, un jour où si peu de monde obtient l'avantage de lui faire la cour, il se montre infiniment plus gai, plus spirituel qu'il n'a encore paru à la cour de Chypre.

On parle de celle de Constantinople, de l'Empereur Alexis, de l'intéressante Agnès; Zoé ne tarit point sur ces objets; elle a toujours de nouvelles questions à faire, et Noureddin, des réponses toujours prêtes. Isaac, qui vient de recevoir des lettres de communication du mariage de la princesse Erine, qui va enfin se célébrer, s'étonne que le prince sarrazin ne soit pas resté pour voir les fêtes de ce mariage. Celui-ci répond qu'il avait depuis longtems le désir de voir la cour de Chypre, et que d'ailleurs le mariage en question avait été remis tant de fois, qu'il n'avait pas cru devoir attendre qu'il fût terminé, pour satisfaire son empressement à visiter d'autres climats.

Pendant qu'on s'entretient tantôt

sur l'Empereur grec et sa Cour ; tantôt sur des objets plus connus à Nicosie, l'un des seigneurs qui accompagne Isaac, et qui avait jadis eu un moment de fantaisie pour Isménie, la revoit avec plaisir, et la trouvant embellie depuis qu'elle a repris de la fraîcheur et de l'embonpoint, il serait presque disposé à reprendre ses anciens fers. Isménie en serait enchantée ; à ses agrémens naturels, il joint maintenant tous les avantages de la faveur : qu'il serait glorieux de faire une seconde fois sa conquête! Le désir de plaire les anime l'un et l'autre ; ils développent à l'envi leur esprit et leurs grâces ; Isménie n'a point encore montré devant la princesse tant d'amabilité, un esprit si agréable et si liant. Zoé la voit en cet instant sous un jour plus brillant qu'elle ne l'a jamais apperçue. Soit qu'elle s'amuse de ses prétentions, soit plutôt que le prince sarrazin contribue à lui faire voir les choses du beau côté, elle est satisfaite de sa soirée et desirerait en passer beaucoup de semblables.

Le Roi, de son côté, paraît fort content de sa fille, dont tout le monde lui fait l'éloge ; mais il n'est cependant pas disposé à se renfermer dans un aussi petit cercle de courtisans, et s'il a bien voulu se prêter une fois aux goûts de la princesse, il espère que par la suite elle cédera aux siens pour la représentation et le grand monde.

CHAPITRE XXIV.

Avant de se séparer de Zulmis, la princesse lui a fait promettre de venir la voir le lendemain matin. Zulmis s'y est engagée et se dispose à exécuter sa promesse, lorsqu'on vient lui signifier l'ordre de se retirer à vingt lieues de la capitale.

Zulmis promet de se conformer à la volonté du Roi, mais desirant prendre congé de la princesse Zoé, elle ne change point le dessein qu'elle avait de la voir : mais quelle est sa surprise, lorsqu'elle veut sortir de chez elle, de se voir arrêtée par le garde qui lui apporte sa lettre d'exil, et qui

lui dit qu'il a l'ordre le plus exprès de ne point la laisser sortir, de ne point la perdre de vue qu'elle ne soit rendue à sa destination! Mais résolue à se soumettre, elle ne l'est pas à laisser la princesse dans l'ignorance de son sort; et pour mettre fin aux inquiétudes qu'elle pense que Zoé concevra de son absence, elle se décide à lui écrire, et trouve moyen de lui faire parvenir sa lettre.

Quelle douleur pour la princesse Zoé, quand elle apprend cette cruelle nouvelle! comme elle se reproche de n'avoir point parlé la veille au Roi. Mais il est tems encore; Zulmis n'est pas partie, on peut encore faire révoquer sa sentence d'exil. Sans hésiter, sans consulter personne, elle se décide à se rendre sur-le-champ chez son père.

Elle traverse rapidement les corridors qui la séparent de l'appartement du Roi.

Parvenue à la porte du cabinet d'Isaac, elle frappe un coup léger. Le roi lui-même demande: qui est-ce? Zoé répond: c'est moi; et se mon-

trant tout-à-coup, elle ne surprend pas moins son père que ses gardes. — Que voulez-vous, dit-il, par quel hazard vous présentez-vous chez moi? Vous devriez au moins attendre que je vous autorise à venir me troubler, à vous présenter sans être appelée! Mon père, répond Zoé, un peu interdite, pardonnez.... mais j'ai crû... j'ai pensé que vous ne refuseriez pas à votre fille une liberté que l'empereur Manuel daignait lui accorder!... Un motif si puissant me porte à vous parler en cet instant. Je vous en conjure, daignez m'écouter. — Parlez; ma fille, approchez sans crainte, reprend Isaac d'une voix plus adoucie, expliquez-vous. — Je vous demande justice, je viens vous prier de révoquer un ordre qu'on vous a sans doute surpris: celui de l'exil de Zulmis. Un ordre qu'on m'a surpris, dit le roi, en fronçant le sourcil: sachez, ma fille, qu'on ne me surprend aucun ordre; je n'en signe point, que je ne l'aye bien examiné. — Quoi! c'est avec connaissance de cause que vous bannissez, que vous exilez une

femme telle que Zulmis ! une femme qui fut l'amie de ma mère ! qui posséda toute sa confiance, et qui n'en mésusa jamais. Oh ! mon père, quelle sera donc la récompense de la vertu ! quelle sera celle des plus fidèles services, si vous renvoyez de votre cour vos plus dévoués sujets ? — Ma fille, je veux bien excuser votre hardiesse, en faveur de votre attachement pour Zulmis, mais croyez que j'ai mes raisons, qu'elle eût des torts ! — Et quels sont-ils, ses torts ? daignez me les dire, daignez me permettre de la défendre ; je suis persuadée qu'on l'a noircie près de vous, reprend avec chaleur notre aimable héroïne ; non, Zulmis ne peut être coupable ! ma mère avait une trop grande opinion de ses vertus ! elle me recommanda, au lit de la mort, de ne jamais me séparer de cette femme estimable ; d'écouter, de suivre ses conseils. O mon père, si vous m'aimez, ne me mettez pas dans l'impuissance d'obéir aux ordres de ma mère.... Si Zulmis eut quelques légers torts, daignez les lui pardonner, à ma prière. Je vous

le demande en grâce... je vous le demande à genoux, dit-elle, en se précipitant aux pieds de son père, et en le suppliant, de la manière la plus touchante. Elle jure de ne point se relever qu'elle n'ait obtenu la grâce de Zulmis.

Isaac se trouve fort embarrassé, sa fille l'émeut malgré lui ; elle l'implore avec tant de grâce, et le motif de la disgrâce de Zulmis est si léger. Comment lui résister ? Mais la favorite est là ; plus la princesse met d'instances à faire révoquer l'exil, plus elle juge urgent d'éloigner une femme dont elle redoute l'ascendant. Lisant dans les yeux du roi, qu'il est prêt à céder, elle lui jette un regard expressif, et prenant elle-même la parole, elle dit à la princesse : que les rois ne peuvent toujours écouter la clémence. L'impunité, dit-elle, encourage de plus grands torts. Il est beau, sans doute, de voir une jeune et charmante princesse plaider avec tant de chaleur la cause d'une sujette ; mais lorsqu'il s'agit de crimes d'état, le roi ne peut

ni ne doit écouter la bonté naturelle de son cœur. Ce serait....

Que parlez-vous de crimes d'état? dit Zoé, en interrompant Azéma, avec humeur; ce n'est point assurément Zulmis qu'on peut en accuser, et je m'étonne au surplus, Madame, que quand je demande ici sa grâce, vous osiez élever la voix pour parler contre elle!

La favorite ne réplique pas, ne voulant point se compromettre avec la princesse; elle préfère garder le silence, et se contente de jetter un nouveau regard à Isaac; pour le ministre, il ne souffle mot, regarde la princesse avec intérêt, désire intérieurement qu'elle réussisse, se mord les lèvres, pour ne pas sourire, quand Azéma parle de crimes d'état, et il attend avec impatience la réponse du roi,

Il la donne enfin en ces termes... — Quand vous obtiendriez que je révoquasse l'exil de Zulmis, de quoi cela vous servirait-il? elle ne peut plus être attachée à votre personne, toutes les places sont remplies.

— Je le sais : mais ne m'est-il pas permis d'espérer que vous pourrez créer une nouvelle charge en sa faveur ? reprend la princesse, rassurée par les paroles du roi, et croyant qu'elle va tout obtenir. — Cela est bien téméraire ! dit Isaac, en souriant. — L'est-il de compter sur la tendresse de mon père ?... Sur les bontés de mon roi ?... repart en souriant aussi l'intéressante Zoé. Et son sourire est si gracieux ! il donne tant de charmes à sa figure, qu'Azéma commence à trembler qu'elle ne l'emporte sur elle ; la jeune princesse lui paraît si séduisante, qu'elle craint qu'Isaac ne puisse lui résister.

Mais celui-ci se tait, et Zoé poursuit ainsi : — Est-ce trop espérer de votre amour que de croire que vous ne me refuserez pas la première grâce que je vous demande ? le droit de choisir moi-même une seule des personnes qui m'entourent ? O mon père, dit-elle, en élevant les mains avec une grâce charmante, prenez pitié de ma jeunesse ! daignez considérer ma position : privée d'une

mère ; introduite dans votre cour où je suis pour ainsi dire étrangère, j'ai besoin d'un appui, d'un guide éclairé qui me conduise dans la nouvelle sphère où je me trouve lancée. Eh! qui peut mieux que Zulmis m'apprendre à soutenir la dignité de mon rang ! qui peut mieux me former aux usages de Chypre, que celle qui fut la confidente de la reine ? le témoin fidèle de toutes ses actions ? elle seule peut m'apprendre à marcher fidèlement sur les traces de Laodicée ? Ne la refusez donc pas à mes instances, sous tel nom, sous tel titre qu'il vous plaise de l'attacher à ma personne, ma conduite sera toujours digne de vous, si vous me la donnez pour surveillante.

Zoé se tait un moment, mais le roi gardant toujours le silence, elle le croit incertain, et pensant achever de le décider, elle reprend encore un peu plus timidement. — Vous pourriez, je crois, me l'attacher en qualité de sur-intendante.... Celle qui remplit cette place à Constanti-

nople, près de la jeune Impératrice, est une femme de mérite et de confiance, comme Zulmis le serait pour moi; ses fonctions sont de suppléer l'impératrice mère, de surveiller la jeune souveraine dans l'intérieur du palais, de la diriger dans la tenue des cercles, dans les étiquettes de la Cour..... Je suis si jeune encore, si peu expérimentée sur tous ces objets, que j'ai besoin comme Agnès....

— J'en conviens, ma fille, vous avez besoin d'être guidée par l'expérience d'une femme qui possède bien le ton et les usages de la Cour. Je l'ai pensé comme vous.... Mais cessez de croire qu'un tel honneur soit réservé à Zulmis; cessez de m'implorer pour elle, son sort est décidé !.... Au surplus, ma fille, je suis bien aise que vous sentiez de vous-même le besoin que vous avez de conseils, je me flatte que vous serez docile à ceux de la personne dont j'ai fait choix pour remplir les fonctions dont vous venez de parler; cette personne est Madame !... C'est

Azéma, dit-il, en se tournant vers elle, qui sera la sur-intendante de votre maison.

— Madame !.... Je ne m'étonne plus... dit Zoé, en se levant avec un mécontentement, qui n'échappe pas aux yeux d'Azéma ; mais sans en être déconcertée, elle s'avance vers la princesse, lui adresse uu compliment gracieux, et ose lui dire qu'elle se flattait de lui rendre ses services agréables.

Zoé était trop piquée pour lui répondre, elle se contenta de lui faire un salut très - froid, et s'inclinant respectueusement devant le roi, elle se dispose à sortir; déjà elle ouvrait la porte, mais Isaac la rappelle. Mécontent à son tour du peu d'égards que sa fille vient de montrer pour sa favorite, dont elle a reçu les avances avec une froideur qui lui déplaît, il lui signifie durement de ne plus se présenter à l'avenir sans être appellée, ou du moins sans lui faire demander audience.

Cette défense achève d'accabler l'infortunée Zoé; elle sort de chez

son père avec un serrement de cœur, une oppression affreuse ; sa fierté seule empêche ses larmes de couler, elle les retient, pour ne pas laisser voir aux gardes, qui l'examinent à son passage, combien elle vient d'être humiliée ; parvenue à la dernière salle, elle trouve Isménie qui l'attendait.

Zoé la regarde, et lisant dans ses regards une sensibilité qui répond à la sienne, elle lui sert affectueusement la main. Isménie, charmée de cette marque d'amitié de la princesse, en est plus disposée à entrer dans ses peines ; elle est instruite de l'exil de Zulmis, elle devine facilement que Zoé a vainement tenté de faire révoquer cet injuste arrêt ; elle en connaît les causes que la princesse ignore encore ; et comme elle la voit disposée à s'échapper sur le compte d'Azéma, elle saisit cette occasion de s'insinuer dans sa confiance ; et de lui faire connaître la favorite.

Zoé avait besoin d'ouvrir son cœur ; la rencontre d'Isménie lui

est précieuse, elle pense pouvoir se plaindre avec elle de la disgrâce de leur amie commune, et se retire volontiers avec elle dans une pièce reculée de son appartement. — Conçois-tu, ma chère amie, lui dit-elle, que je n'aie rien pû obtenir? conçois-tu que mon père soit resté sourd à mes prières, et qu'Azéma ait triomphé devant moi de l'infortune de cette femme, que je suis sûre qu'elle hait! — Si elle la hait! dit Isménie, je vous en réponds!.. et de suite elle explique les causes de cette haîne, et en développe toutes les ramifications.

Par prudence, autant que par ménagemens pour un époux coupable, Laodicée avait jugé convenable de laisser ignorer à sa fille les faiblesses du roi; elle avait pensé qu'elle ne les apprendrait que trop tôt, et n'avait point voulu troubler la paix et l'innocence de sa chère enfant, en lui faisant le récit scandaleux de tous les chagrins que lui avait causés Isaac. Zoé avait seulement sû que sa mère ne possédait point la con-

fiance du roi, qu'une autre personne la lui avait enlevée; mais elle ignorait que cette personne fût sa maîtresse, et plus encore qu'elle eût agi envers la reine, de manière à hâter la fin de ses jours, par les désagrémens de tous genres qu'elle lui avait suscités.

Quelle fut l'indignation de Zoé, quand elle fut instruite de tout cela! quand elle sut que cette mère, dont elle adorait la mémoire, avait péri victime de l'odieuse favorite! Elle éprouva une agitation si cruelle, qu'Isménie se repentit de n'avoir pas imité la prudence de Zulmis, qui s'était conformée à celle de Laodicée, et ne lui avait point donné de plus grandes lumières que celles qu'elle tenait de la reine, sur les intrigues de la Cour. Mais il n'était plus tems de revenir sur ses pas, Isménie avait tout dit, même les propos qui avaient excité la colère d'Azéma et sa vengeance sur Zulmis: Zoé était instruite, on ne pouvait que s'efforcer de la calmer; c'est à quoi Isménie employa tous ses soins.

Ce qui lui parut le plus important

fut de recommander à la jeune princesse de dissimuler ce qu'elle venait de lui dire, et de se posséder assez pour qu'Azéma ne pût soupçonner qu'elle était instruite de tout. Zoé promit de faire son possible, mais elle ajouta qu'il lui serait difficile de voir de bon œil une femme aussi coupable. Heureusement qu'Azéma ne vint pas la braver dès ce jour même, et qu'elle la laissa le tems de se remettre un peu des coups qu'elle lui avait portés.

Mais pendant que Zoé fuit la présence de ses dames, Azéma se plait à divulguer ce qui s'est passé dans le cabinet du roi; elle se fait un malin plaisir de raconter les vaines tentatives de la princesse, en faisant connaître le triomphe qu'elle a remporté sur elle. Le bruit qui s'en répand bientôt dans Nicosie, détruit l'espoir qu'on avait conçu de voir l'aimable Zoé lui enlever une partie de son crédit, et n'user de son empire que pour faire le bien.

Azéma, l'audacieuse Azéma, malgré son triomphe, juge convenable de laisser passer le premier moment d'humeur de la princesse, avant de venir

remplir près d'elle ses nouvelles fonctions, qu'elle se propose bien, au surplus, de rendre les moins gênantes possibles; et trouvant beaucoup plus doux d'avoir une Cour chez elle, que d'aller grossir celle de la princesse, elle forme le dessein de n'y paraître que dans les occasions importantes.

Deux jours se passèrent, pendant lesquels la princesse est abandonnée à elle-même, et presqu'aussi solitaire que dans sa retraite d'Idalie; elle peut se livrer à ses réflexions et à ses regrets, sans qu'Azéma ni le roi paraissent dans son appartement; mais le troisième jour, elle reçoit ordre de se préparer à tenir cercle. La foule nombreuse des courtisans se rend chez la princesse; Azéma y vient, brillante et radieuse: elle mène à sa suite les plus sémillans des jeunes seigneurs; elle égaie, par sa présence, la monotonie des présentations. Malgré le tourbillon qui sans cesse se renouvelle, elle trouve moyen de se faire écouter, de faire briller son esprit; elle a formé le projet d'éblouir la princesse, de la subjuguer, en déve-

loppant toutes les ressources, tous les agrémens d'un esprit souple et liant, et d'une imagination fleurie. La favorite affecte de paraître très-liée avec la princesse ; elle lui parle comme si elle la connaissait déjà beaucoup. Zoé s'étonne de cette nouvelle audace ; mais décidée à tout souffrir, elle dédaigne de paraître y faire attention, et surprend à son tour Azéma, par le calme avec lequel elle supporte ses prétentions, et soutient la dignité de son rang avec une noblesse, une grâce et sur-tout une douceur qui achèvent de lui soumettre tous les cœurs. Chacun admire le mérite de cette jeune princesse, qui trouve en elle-même de plus sûres armes contre Azèma, que si elle essayait de lutter avec elle; Zoé fait connaître sa supériorité, même en cherchant à la dissimuler. Tout annonce qu'elle est faite pour commander, que la nature l'a destinée à régner, qu'elle lui a donné les grandes qualités de l'âme et celles de l'esprit ; la favorite est éclipsée, quoiqu'elle fasse pour conserver les avantages et la haute réputation que ses agrémens lui

avaient acquis en Chypre : dès que la princesse a paru, dès qu'elle a parlé, Azéma est oubliée, et la politique seule engage à lui continuer les hommages qu'on lui rend par habitude.

Lorsque tout le monde est enchanté de la princesse Zoé, lorsqu'elle recueille tous les suffrages, peut-on croire que le prince sarrazin soit insensible à ce concours unanime d'éloges ? Non : il jouit délicieusement de tous ceux qu'on donne à celle qu'il aime. Il se glisse dans les divers groupes ; il écoute attentivement et avec transport tous les témoignages d'admiration qu'on lui prodigue. Combien lui-même l'admire ! dans le nouveau jour où il la contemple, jamais ses grâces naturelles, la noblesse de sa figure et son maintien ne se sont autant développés que dans cette occasion. En occupant le premier rang, elle est le principal objet des vœux, des hommages, qu'elle partageait à Constantinople avec les autres princesses. Mais si la vanité de Noureddin est satisfaite, son cœur ne l'est pas ; à peine a-t-il pu s'approcher de Zoé, à

peine a-t-il pu lui dire deux mots; occupée de recevoir, d'accueillir favorablement tous ceux qu'on lui présente, elle n'a point le tems de causer avec notre héros : il n'a pû que la saluer comme tout le monde; et le seul avantage dont il jouisse, est de rester plus long-tems à son cercle, et de ne point se retirer avec le gros des courtisans.

Noureddin reste le plus tard qu'il peut chez la princesse, toujours espérant, toujours attendant un instant favorable pour lui parler; il laisse écouler le flux et le reflux des seigneurs, et ne se décide à sortir que lorsque le roi lui-même s'est retiré, et que Zoé, excessivement fatiguée de ce long et vain cérémonial, se dispose à lever le siége.

CHAPITRE XXV.

Plus d'une semaine s'écoule avant que Zoé puisse trouver l'occasion d'entretenir Noureddin en particulier; elle le voit presque tous les jours,

soit chez elle, soit chez le roi ; mais environnée de témoins, entourrée de surveillants, elle ne peut trouver l'instant de s'expliquer avec lui sur ce qu'elle desire savoir.

Elle est cependant impatiente d'apprendre à quoi le prince est décidé sur l'article de la religion ; au milieu des contrariétés qu'elle a déjà éprouvées depuis qu'elle est dans la capitale, elle trouverait un grand adoucissement à ses peines, si elle pouvait le résoudre à se faire Chrétien. Zoé a d'autant plus raison de le desirer, qu'elle sent tout le danger de sa situation présente ; chaque jour, elle s'attache davantage au prince sarrazin, qui, se sentant apparemment plus de confiance depuis qu'il connaît les sentimens de la princesse, montre en Chypre une plus grande amabilité qu'à Constantinople. Ce n'est plus cet homme timide, sans usage de la galanterie et de l'art de plaire ; il possède maintenant toutes les délicatesses. L'amour, dit-on, donne de l'esprit, même aux plus sots, mais c'est sans doute lorsqu'on a l'espoir d'être heureux ?

Autant la défiance décourage et déconcerte le génie, autant l'espoir lui fait prendre un heureux essor. Noureddin trouve chaque jour des choses nouvelles et agréables à dire à la princesse; il sait l'entretenir au milieu de ses dames, de manière à lui plaire, à l'intéresser sans donner de soupçon à qui que ce soit; il sait lui adresser des choses ingénieuses qui ne sont entendues que d'elle seule. Mais plus il se montre aimable, plus il sait lui plaire, plus elle trouve urgent de savoir jusqu'à quel point elle peut se livrer à son inclination; décidée à la combattre, à la vaincre si elle ne peut être heureuse, Zoé voudrait une explication.

Le prince est moins empressé de la chercher; satisfait des progrès qu'il croit faire dans le cœur de son amante, il ne serait pas fâché d'éloigner une explication sérieuse, et voudrait la différer assez pour qu'il ne fût plus au pouvoir de la princesse de résister à son amour.

Mais l'occasion tant désirée par notre héroïne se présente enfin; un

jour qu'il n'y avait qu'un petit cercle chez elle ; Azéma s'étant, à son ordinaire, emparé de la conversation, amusait l'auditoire par des anecdotes piquantes, par les charmes d'une narration agréable, et parvint à si bien captiver l'attention du petit nombre des seigneurs qui se trouvaient chez la princesse, que se rassemblant autour de la favorite, qui était assise en face de Zoé, ils parurent un instant négliger celle-ci pour écouter Azéma. Noureddin saisit cette occasion de s'en approcher, et dans le même moment Lasthénie s'étant levée pour se joindre au grouppe qui entourait la favorite, à laquelle elle faisait sa cour encore plus qu'à la princesse, Zoé ne voyant plus près d'elle qu'Isménie, qu'elle sait ne point entendre le français, demande en cette langue à Noureddin, s'il a lu les livres qu'elle lui a remis; sur sa réponse affirmative, elle s'informe de ce qu'il pense de la loi des Chrétiens. Qu'elle est aussi pure que sublime, répond-il, qu'elle tend à faire des hommes un peuple de frères. Et vous êtes décidé, dit Zoé, en-

chantée de cette réponse. — Ah! divine princesse!.. je n'ose vous le dire... je crains de m'expliquer. — Il le faut, je l'exige, poursuit-elle d'un ton ferme. — Vous le voulez?... eh bien, je suis résolu à faire ce que l'honneur me commande! — L'honneur! mais il me semble qu'il doit vous guider dans les sentiers de la raison et la justice! — Hélas!... le mien est de rester fidèle à mon oncle, à Saladin, de ne point abuser de la confiance qu'il eût en moi, pour abandonner une religion dont il est le plus ferme et le plus puissant appui. — Noureddin!.. vous savez ce que je vous ai dit? — Ah! Zoé! répart le prince déjà allarmé de la sévérité qui paraît sur le visage de son amante, permettez-moi d'espérer... Considérez ce que je dois à mon oncle, à mon pays!... Vous écouterez.... — Rien absolument! reprend la princesse indignée; restez Mahométan, conservez l'estime et les faveurs de Saladin, puisqu'elles vous sont plus précieuses que celles de l'amour..... Elle s'arrête ici, se reprochant d'en avoir trop dit. Noureddin jette sur elle un

regard suppliant; mais Zoé détourne la vue, et reprenant d'un ton aussi froid que sévère: Je me suis expliqué, il suffit... fuyez désormais les occasions de m'approcher.... et si vous voulez m'obliger, ne vous arrêtez pas plus longtems dans cette cour. En prononçant cet arrêt, la princesse se lève pour aller au-devant du Roi, qui entre en cet instant chez elle. Tout le reste de la soirée elle ne tourne pas une seule fois les yeux sur Noureddin; elle le traite avec la plus grande froideur; lorsqu'il lui adresse la parole, elle évite autant qu'elle peut de lui répondre; lorsqu'elle y est forcée, c'est avec un dédain, un mépris si marqué, qu'elle brise le cœur de son amant: il est sans force pour soutenir les mépris de Zoé, et ne pouvant les endurer, il prend le parti de se retirer.

Cependant Isménie, qui avait déjà observé plus d'une fois les regards de Noureddin attachés sur la princesse avec une vive expression de tendresse, fit beaucoup plus d'attention que Zoé ne le pensait, à sa conversation avec

notre héros. Quoiqu'elle ne pût les entendre, Isménie avait trop de finesse et d'expérience en amour, pour ne pas deviner à-peu-près ce dont il venait d'être question. Jusqu'alors elle avait douté que Zoé fût sensible pour Noureddin; la grande piété de la princesse lui paraissait un si grand obstacle à l'amour d'un Mahométan, qu'elle l'avait cru sans espérance; mais maintenant elle a lu dans les yeux de sa maîtresse; elle n'a cessé de regarder les deux amans, et à leurs divers mouvemens, à la froideur que la princesse montre après ce petit à-parté, elle s'apperçoit qu'il y a eu entr'eux une querelle sérieuse, et soupçonne quelque chose de son motif. Mais ce n'est pas assez pour elle de soupçonner, il faut qu'elle soit éclaircie, il faut qu'elle obtienne de la bouche même de Zoé, l'aveu de ce qui s'est passé. Isménie se le promet, et pour en venir à son but, elle la suit avec empressement lorsquelle se retire dans l'intérieur de son appartement; mais vainement elle marche sur ses pas, et se trouve presqu'aussitôt qu'elle à la

porte de son cabinet. Zoé, qui ne se soucie pas plus en ce moment de la présence d'Isménie que de celle de ses autres dames, tire brusquement la porte à elle et la ferme en-dedans si précipitamment, que la curieuse Isménie se trouve prise au dépourvu. Mais elle écoute, elle regarde par le trou de la serrure, et voit la princesse, qui ne se doute pas qu'elle l'examine, s'abadonner à une douleur qui lui confirme tout ce qu'elle a pensé.

La fierté, l'indignation, ont soutenu la princesse en présence de Noureddin ; elle a su montrer toute la sévérité que lui commandaient les circonstances ; elle a paru plus offensée que touchée de la résistance qu'il apporte à ses désirs; mais lorsqu'elle est seule, l'amour se fait entendre, la tendresse prend le dessus, elle déplore sa malheureuse étoile, elle se repent du serment qu'elle a prononcé; mais presqu'aussitôt elle se fait scrupule d'une telle pensée, elle cherche à la bannir, elle appelle la religion à son secours; elle pleure, elle s'agite, et dans les combats que lui livrent

tour-à-tour sa piété et sa passion, elle élève par instant la voix de manière à être entendue d'Isménie : ce n'est plus la curiosité qui retient celle-ci à la porte du cabinet, c'est l'intérêt; elle est touchée de l'état où elle voit sa jeune maîtresse; elle voudrait la calmer; elle voudrait la consoler; mais comment y parvenir? comment s'introduire auprès d'elle? Zoé refusera de lui ouvrir, et quand elle lui ouvrirait, Isménie peut-elle convenir qu'elle l'a écoutée? peut-elle lui dire qu'elle sait son secret? Elle réfléchit, et se rappelle que le cabinet a une autre entrée, que Zoé n'a probablement point fermée: en s'introduisant doucement de ce côté, elle la surprendra et la mettra dans l'impossibilité de la fuir et de lui dissimuler la cause de ses nouveaux chagrins.

Enchantée d'avoir trouvé cet expédient, Isménie fait un circuit, arrive à la petite porte du cabinet, qui s'ouvre dans un panneau de boiserie, et surprend Zoé comme elle l'avait espéré.

La pauvre enfant avait dans ce moment sur ses genoux un petit tableau

qu'elle avait copié à Idalie, sur celui de la salle de bains, qui représentait un chevalier à qui elle trouvait quelques-uns des traits de Noureddin; elle avait rendu fidèlement la disposition et l'attitude de son modèle, mais lorsqu'il fût question de la figure, l'amour conduisant lui-même son pinceau, elle avait oublié le chevalier et peint Noureddin si ressemblant, qu'il était impossible de ne pas le reconnaître.

Ce tableau, qui était un monument de faiblesse, avait été bien des fois jetté et repris; elle s'était proposé de le détruire, d'en faire le sacrifice, si le prince restait Mahométan; et dans cet instant elle l'avait pris, elle l'avait tiré de la cassette, où elle le tenait soigneusement caché, dans l'intention de faire à Dieu le sacrifice de cette image trop fidèle du Sarrazin. Mais prête à le mettre en pièces, elle n'en a pas le courage; elle considère attentivement ses traits si chers à son cœur, et aulieu de les détruire, elle les porte à sa bouche; elle presse de ses lèvres virginales le portrait de son amant, elle lui donne les plus tendres baisers,

lui adresse des reproches où la piété et la tendresse respirent tout à-la-fois. C'est dans cette occupation qu'Isménie trouve la princesse, c'est dans le moment où elle prononce amoureusement le nom de Noureddin, qu'Isménie ouvre la porte secrète, et si doucement, que Zoé ne l'entend pas. Notre héroïne tourne le dos à la porte, Isménie avance à petits pas, a le tems de contempler le tableau par-dessus l'épaule de la princesse. Frappée de l'extrême ressemblance du prince Sarrazin, il lui échappe une exclamation qui fait retourner Zoé; elle fait un cri en se voyant surprise, et cherche d'abord à cacher le tableau; mais s'appercevant qu'il est trop tard, qu'Isménie a reconnu Noureddin, elle éprouve une si grande confusion, qu'au lieu de se plaindre de l'indiscrétion d'Isménie, elle ne songe qu'à se couvrir le visage de ses mains, en s'écriant: O ciel! suis-je assez malheureuse?... Faut-il que ma honte paraisse à tous les yeux?.. Mais que fais-je, infortunée?.. j'achève de me trahir... Isménie! reprend-elle avec un peu

plus de fermeté, vous avez surpris mon secret... Songez du moins à le respecter!... Oh, soyez-en bien certaine, répond en s'avançant la sensible Isménie. Ma bonne maîtresse, pourquoi cet effroi? Que pouvez-vous craindre? Ah! soyez sûre de ma discrétion et de ma fidélité! — Isménie! repart Zoé en n'osant encore la regarder, je dois vous paraître bien coupable? — Coupable! non, votre amour est justifié par son objet. — Mon amour!... Ainsi donc vous connaissez mes sentimens?.. Hélas! Ne viens-je pas moi-même de les avouer?... Vous m'avez écoutée, n'est-il pas vrai?.... Isménie, je devrais me plaindre de vous... — Ah! ma chère maîtresse, ce n'est pas par curiosité... Pardonnez au tendre intérêt que je vous porte, si je me suis permis... — Je veux le croire, Isménie... Je vous pardonne votre surprise; et lui tendant la main, Isménie la baise respectueusement, et courant fermer la petite porte, qu'elle avait laissée entr'ouverte dans la crainte de faire trop de bruit en la tirant à elle, elle revient près de sa maîtresse,

qu'elle presse de lui ouvrir entièrement son cœur ; elle lui offre ses services, soit pour se procurer la facilité de le voir en particulier, soit pour lui faire passer quelques tendres missives. Zoé s'étonne et s'indigne de cette proposition ; elle voit qu'Isménie la soupçonne de s'abandonner à sa passion. Elle répond que loin de chercher à se rapprocher de Noureddin, elle desire le voir s'éloigner, et demande à Isménie de l'aider uniquement de ses conseils, pour l'écarter de son souvenir. — Ne me juge pas, lui dit-elle, assez faible pour vouloir l'aimer et l'écouter encore ; si l'état où tu viens de me voir à pu te le faire penser, crois que c'est un premier moment de faiblesse, dont je me répens.... et j'espère parvenir à en triompher.... Oui, je surmonterai sans doute mon inclination, puisque le cruel rompt lui-même les liens qui pouvaient la soutenir et l'excuser ! Isménie, moins sévère que la princesse ne l'est pour elle-même, veut la réconcilier avec son penchant ; elle lui dit que c'est vainement qu'on combat l'amour, que

plus on veut résister, plus il prend d'empire. Isménie n'a point pour la différence des religions, cette horreur, cette aversion qui combat si vivement la passion de Zoé. Isménie, nous l'avons dit, n'est rien moins que pieuse; c'est une de ces belles dont les principes sont faciles : née sous le climat voluptueux de la Chypre, elle en a senti l'influence, elle a les passions vives, elle a aimé plus d'une fois, et n'a jamais cherché à vaincre ses penchans; tous ses soins se sont bornés à les dissimuler, à les cacher soigneusement, sur-tout à la Reine, qui n'a jamais connu aucune de ses intrigues galantes. Isménie est donc une confidente dangereuse pour la princesse, et si la vertu de Zoé ne résistait à ses insinuations, elle serait bientôt dans les bras de Noureddin; mais la pureté de Zoé est si grande, qu'Isménie, après avoir entendu l'innocent détail des conversations qu'elle a eues avec son amant, voit que le seul moyen de gagner sa confiance est de ne point l'effaroucher, et de paraître envisager comme elle, les intérêts de la religion

encore plus que ceux de l'amour. Prenant donc Zoé par son faible, elle tâche de lui persuader qu'elle s'est trop allarmée, qu'il est encore possible d'opérer la conversion du prince Sarrazin, et que pour y parvenir elle doit chercher les occasions de le voir en particulier; mais la princesse, en adoptant la première partie de la proposition d'Isménie, rejette absolument la dernière; elle persiste à croire qu'elle doit au contraire fuir Noureddin, et que ce n'est que par les rigueurs qu'elle peut espérer de le faire renoncer à l'islamisme.

Malgré la petite opposition qui se trouve dans leur manière de voir, la princesse n'est pas fâchée de s'être vue dans la nécessité de se confier à Isménie; elle n'eût jamais eu le courage de lui faire l'aveu de sa passion, si les circonstances ne l'avaient trahie; mais elle sent le besoin de s'entretenir de Noureddin, et comme Isménie est toujours avec elle, que son humeur est douce, agréable et liante, elle est la personne qu'elle aime le mieux pour

confidente ; depuis quelque tems elle sent l'insuffisance de Roxa, qui ne sait que céder à ses volontés, et qui est incapable de la conseiller. D'ailleurs, son esprit paraît se retrécir de jour en jour, et la princesse regrette plus que jamais d'être privée de sa chère Zulmis, dont la sagesse et la piété éclairée lui seraient si utiles ; la disgrâce de cette dame lui rend Isménie précieuse ; c'est la seule qui lui est chère, et avec qui elle aime à s'entretenir.

La journée du l'endemain s'écoule toute entière sans que Zoé ait occasion de voir Noureddin ; mais le jour suivant est celui de l'anniversaire de l'avênement d'Isaac, au trône de Chypre ; on est dans l'usage de célébrer ce jour par une espèce de fête ; tous les corps vont le saluer en pompe, lui renouveller en quelque sorte l'assurance de leur fidélité ; les courtisans montrent leur empressement à se présenter chez le roi ; ils attendent tous dans la galerie l'instant où les appartemens seront ouverts ; la princesse s'y rend

aussi avec les dames ; elle y trouve le prince Sarrazin, qui ne l'apperçoit pas plutôt, qu'il se hâte de venir la saluer ; ses hommages sont reçus avec une froideur qui le déconcerte ; Zoé l'accueille plus mal qu'après leur altercation ; elle répond à peine aux choses honnêtes qu'il lui adresse ; à peine lui a-t-elle rendu son salut, qu'elle lui tourne le dos et se met à causer avec les seigneurs qui l'entourent. Piqué de cette conduite, Noureddin s'éloigne, mais il se place de manière à voir toujours sa chère Zoé ; il suit tous ses mouvemens, tâche de rencontrer ses regards, et se flatte de désarmer leur sévérité par la soumission, la tristesse des siens ; mais la princesse ne tourne pas une seule fois les yeux sur lui ; bien plus, dès que l'huissier de service annonce qu'on peut entrer chez le roi ; lorsqu'il ouvre les portes de l'intérieur de son appartement, Zoé passe près de Noureddin, qui s'est mis exprès sur son passage, qui s'est placé de façon que sa robe le touche en passant. Zoé passe sans le regarder, elle

ne daigne pas jetter sur lui un seul regard. Oh! comme cette conduite blesse le cœur du sensible Noureddin! glacé, pétrifié d'un excès de rigueur auquel il ne s'était point attendu, il n'a pas la force de la suivre chez le roi, il laisse passer tout le monde et se retire dans une embrâsure de croisée, où il reste dans un état d'accablement digne de pitié.

Cependant Isménie a fait attention à sa tristesse; feignant d'avoir oublié quelque chose, au lieu d'entrer avec ses compagnes, elle revient sur ses pas, examine Noureddin, qui se frappe le front et paraît absolument consterné. Isménie est touchée, elle s'approche, lui demande s'il se trouve indisposé? Noureddin lève la tête, et reconnaissant celle des dames qne la princesse a le plus souvent près d'elle, il la remercie de son attention. — Prince, lui dit Isménie, quelle peut être la cause de l'accablement où je vous vois? — Eh! comment ne serais-je pas accablé... anéanti, lorsque votre maîtresse me traite avec un mépris que je ne puis supporter... — Elle vous traite

avec rigueur, j'en conviens, mais ne l'avez-vous pas un peu mérité? — Comment! que voulez-vous dire? — Que vous avez été trop franc... Que vous ne deviez pas vous expliquer aussi ouvertement que vous l'avez fait sur l'article de la religion... — Comment!.. vous savez!... Isménie! vous êtes donc dans la confidence de la princesse? — Oui, oui, je suis dans sa confidence!.... Et je suis peut-être, ajoute-telle, plus attaché à vos intérêts que vous ne pensez! — Isménie!.. s'il est ainsi, si vous savez... vous n'igorez pas combien je suis à plaindre? — Pas tant... vous êtes aimé! — Ah! si je l'étais réellement, me traiterait-on si mal? — Vous avez été mal-adroit..... — Mal-adroit! pouvais-je la tromper? Non, Isménie, au prix même de son amour, je ne voudrais pas l'abuser d'un vain espoir... J'ai dit la vérité... Je la dirai toujours..... — Cela est grand! cela est beau! mais ce n'est pas ainsi, reprend Isménie, en souriant, qu'on parvient auprès des belles! il faut savoir, mon prince, déguiser un peu votre franchise, si vous

voulez qu'on s'intéresse à vous... — Isménie, pourriez-vous consentir à plaider ma cause, à fléchir votre maîtresse?.... Ah! comptez sur ma reconnaissance !.. Je ne demande qu'une chose, c'est que la princesse daigne m'entendre... qu'elle me permette au moins de m'expliquer : je n'ai pu le faire qu'imparfaitement!.... Ah ! faites qu'elle m'écoute... que je puisse me justifier... — Cela est trop juste ! Oui, je pense qu'il est nécessaire que vous la voyiez... peut-être parviendrez-vous à l'appaiser : je mettrai mes soins, je vous le promets, à vous ménager une entrevue ; mais on vient... ce lieu n'est pas sûr ; on peut nous entendre ; il faut d'ailleurs que je me rende chez le Roi, et elle allait le quitter ; mais le prince l'arrête. — Isménie ! charmante Isménie! un mot encore !.. Comment me ferez-vous savoir ce que vous aurez obtenu en ma faveur ? — Je vous ferai passer un billet... Mais je ne puis l'envoyer chez vous, dit-elle, en réfléchissant, cela serait trop suspect.... Indiquez-moi, prince, une adresse à laquelle je puisse vous faire passer un

mot... peut-être dès demain. — Je vais écrire. — Je vous quitte, prince, on nous observe... Vous me remettrez votre carte chez le Roi... Et l'obligeante Isménie, fuyant d'un pas léger, se hâte de rejoindre ses compagnes, laissant notre héros un peu consolé, un peu rassuré par la conversation qu'il vient d'avoir. Il trace au crayon l'adresse indiquée, qui est celle d'un musicien connu à la cour, et que Noureddin comble de bienfaits; roulant ensuite entre ses doigts le papier qu'il vient d'écrire, il juge convenable d'y joindre une bague d'un grand prix, qu'il veut offrir à Isménie comme une faible marque de sa gratitude.

Il entre ensuite chez le roi, et après avoir fait sa cour au souverain, il s'approche d'Isménie et lui glisse son papier dans la main. Celle-ci le reçoit, et quoiqu'elle s'apperçoive qu'il contient plus qu'une simple adresse, elle pense ne pas devoir y paraître faire attention; cependant le prince veut causer de nouveau avec elle; mais, par prudence, elle le prie de

s'éloigner et de ne pas s'exposer à la rendre suspecte. Noureddin obéit, et se contente de la prier instamment de ne pas oublier sa promesse, et de tâcher de la remplir le plutôt possible.

C'est bien le projet d'Isménie; elle juge instant de rapprocher les deux amans, et ne pense pas que la princesse puisse résister à un amour aussi tendre et si respectueux que celui de Noureddin ; elle est dans la persuasion que dès qu'ils se seront vus sans témoins importuns, ils seront bientôt d'accord, et relâcheront mutuellement de leurs prétentions.

Cependant Zoé a remarqué l'absence d'Isménie ; elle est très-persuadée qu'elle a parlé à Noureddin dans la galerie, et lorsqu'elle se trouve seule avec elle, elle l'interroge à ce sujet. Isménie ne dissimule pas qu'elle a été très-sensible à l'état où ses rigueurs avaient plongé le malheureux Noureddin ; elle lui reproche le peu de pitié qu'elle en a eu. Pense-tu donc, reprend la princesse, que je n'aie pas souffert autant que lui, de la contrainte que je me suis imposée? Ah!

si tu lisais dans ce cœur affligé, tu verrais combien il gémit d'être forcé de se vaincre.... Isménie ne conçoit pas trop qu'on puisse ainsi se tourmenter soi-même, mais elle est convaincue que Zoé n'en est pas moins tendre, pour être sévère, et aux interrogations qu'elle lui a faites sur ce que lui a dit Noureddin, elle se confirme de plus en plus dans l'idée qu'elle a conçue de les rapprocher. Elle hésite cependant à avouer à la princesse la promesse qu'elle a faite à son amant; elle la voit si ferme dans la résolution de l'éviter, quoiqu'il lui en coûte, qu'elle craint non seulement des reproches, mais une opposition formelle à remplir son engagement; elle aime donc mieux le laisser ignorer, et prendre sur elle les moyens de l'exécuter sans la participation de Zoé; elle se contente de l'assurer que Noureddin est fort ébranlé dans sa foi, et qu'il ne tardera guère à être dans les dispositions qu'elle desire; cette assurance flatte agréablement la princesse; mais au lieu d'opérer l'effet qu'en attend

sa confidente, elle l'affermit dans son opinion de tenir bon jusqu'à ce que Noureddin l'assure lui-même de sa conversion.

CHAPITRE XXVI.

On était alors à la fin de l'automne; les beaux jours étaient rares, quoique sous le beau climat de Chypre, ils fussent d'ordinaire sssez fréquents; mais l'année était pluvieuse, et depuis plusieurs jours, on n'avait pu mettre le pied dans le jardin.

C'était le lieu qu'Isménie jugeait le plus favorable pour la rencontre des deux amans. Les vastes jardins du palais étaient ouverts à tout le monde, mais, pour la commodité du roi, pour qu'il ne fût point gêné par la présence de ses sujets, on en avait enclos une partie, qui était fermée au public, et ne s'ouvrait que pour lui et pour sa cour. Isménie possédait une clef des barrières, qui lui avait été laissée par mégarde, ce fut sur cette clef qu'elle compta pour in-

troduire le prince dans la partie où elle se promenait seule avec la princesse.

Mais il fallait que le tems changeât ; le vœu de nos amans fut exaucé : à une soirée, à une nuit très-pluvieuse, succéda une belle matinée ; Isménie songea à en profiter. Il lui restait une crainte : c'était que Lasténie veuille accompagner Zoé au jardin, et alors où en serait-elle, si elle donnait en ce lieu rendez-vous à Noureddin. Elle fut deux heures dans l'indécision de savoir si elle devait l'avertir. Déjà deux fois Lasthénie avait parlé du tems, avait observé qu'il serait agréable pour la promenade, et Zoé avait dit qu'elle se promènerait sur le midi.

A onze heures précises, Lasthénie s'avisa de profiter du beau tems pour rendre quelques visites ; Isménie, enchantée, écrivit aussitôt à Noureddin de se rendre dans les jardins du palais, de s'introduire dans la partie réservée avec la clef qu'elle lui envoyait, et d'avoir soin de n'être vu de personne. Elle lui indiqua une allée couverte où il devait rester caché jusqu'à l'arrivée

de la princesse. Isménie mit le billet sous une double enveloppe, à l'adresse convenue, et l'expédia au musicien, par un page.

Isménie, sous divers prétextes, retarda de près d'une heure la promenade projettée par Zoé ; elle voulait laisser le tems à Noureddin de recevoir sa missive et de se rendre à son invitation ; enfin, lorsqu'elle jugea qu'il pouvait être arrivé, elle pressa Zoé de sortir, et se rendit avec elle dans l'allée indiquée.

Noureddin s'y trouvait déjà ; une circonstance imprévue par Isménie manqua néanmoins de faire échouer sa bonne volonté : la chambre de la bonne Roxa donnait sur le jardin, sur la partie fermée au public. S'étant apperçu que la princesse se disposait à sortir, elle se mit à la fenêtre pour la voir passer, quelle est sa surprise ! le prince sarrazin se glissait le long d'une charmille ! qui peut lui avoir ouvert les barrières, se demande la bonne nourrice ? Cependant elle le voit se cacher avec précaution dans l'allée la plus obscure, la moins fré-

quentée. Cela est suspect, dit Roxa; ses soupçons se fortifient, lorsqu'elle voit Isménie entraîner la princesse du côté où elle a vu Noureddin s'échapper. Oh! pour le coup, elle se méfie d'Isménie; elle devine qu'elle a tramé quelque complot pour séduire sa chère enfant. Roxa avait été informée de ce qui s'était passé, et comme elle était devenue fort dévote, elle avait avoué à son confesseur la part qu'elle avait pensé prendre dans une intrigue avec un Sarrazin. Son Directeur lui avait si fortement représenté le danger où elle exposait sa jeune maîtresse, que Roxa craignant d'être cause de sa damnation, n'était plus disposée à favoriser aucune entrevue. Loin donc d'encourager la passion de Zoé comme elle l'avait fait à Constantinople, et même à Idalie, elle lui parlait un autre langage, et faisait passer dans son ame une partie des craintes dont l'avait remplie son confesseur; depuis quelques jours sur-tout qu'elle savait que Noureddin avait annoncé qu'il voulait rester Mahométan, elle ne le voyait plus du même œil, et ne ces-

sait de faire des vœux pour son départ. Quel fut donc son chagrin, en voyant que ce mécréant tendait un piége à sa chère fille. Hélas ! dit-elle, Isménie et lui parviendront peut-être à changer ses saintes dispositions ; ils vont employer tout leur esprit pour la séduire, pour la tromper, car cette chère enfant pense si bien, que la séduction seule.... Mais hâtons-nous d'aller à son secours... Allons lui prêter main-forte contre leurs embûches. Aussitôt Roxa appelle le gardien des barrières, se les fait ouvrir, en disant qu'il faut qu'elle parle sur-le-champ à la princesse.

Parvenue dans l'intérieur, Roxa se dirige vers l'allée où elle a vu entrer Noureddin, et ensuite Zoé avec Isménie; mais au lieu de prendre cette même allée, elle se rend dans une autre circonvoisine, n'étant pas fâchée d'examiner ce qui se passerait de se montrer à nos amans.

Noureddin était déjà aux pieds de la princesse, qu'il sollicitait vainement de l'écouter ; Zoé se montrait très-mécontente de la hardiesse qu'il avait eue

de s'introduire, et de celle plus grande encore de vouloir la retenir malgré elle, car, comme elle voulait s'échapper, Noureddin avait pris la liberté de la retenir par sa robe. — Je ne veux rien entendre, disait la princesse; à moins que vous n'ayez changé de sentiment, vous ne devez rien avoir à me dire... Cessez de vouloir me forcer à vous écouter..... Noureddin suppliait, Isménie parlait pour lui; Zoé se plaignait de l'un et de l'autre, accusait sa confidente d'être de connivence avec le Sarrazin qui, au milieu de cette discussion, n'avait pu encore s'expliquer, lorsque la nourrice s'avançant dans l'allée voisine, et écartant la charmille, occasionna un bruit de feuilles qui trahit son approche : Ismenie fut la seule qui l'entendit; les deux amans étaient trop occupés, l'un de la résistance qu'on lui opposait, l'autre trop combattue, d'un côté par sa pudeur et la foi religieuse qu'elle devait à son serment et auquel elle craignait de manquer si elle écoutait encore Noureddin; et de l'autre, trop émue par cette rencontre inat-

tendue, pour faire attention au bruit des feuilles qui se choquaient; mais Isménie veille pour eux, et les avertit que quelqu'un s'avance; Noureddin se dispose à fuir; déjà même il s'éloigne; mais la bonne nourrice, touchée de l'effroi qu'elle cause, montre la tête; le prince Sarrazin la reconnaissant, cesse de craindre et vole à sa rencontre pour la prier d'engager sa maîtresse à le traiter moins sévèrement.

Roxa était bonne; la douleur du prince rebuté par son amante, l'afflige; elle oublie ce qu'elle croyait devoir faire un instant auparavant, et s'unit à lui pour engager Zoé à lui parler.

Soit que la présence de sa nourrice la rassure un peu, ou qu'elle soit lasse de résister aux prieres de son amant, elle consent enfin à l'entendre, mais en protestant que c'est pour la dernière fois, s'il persiste à rester dans la religion de Mahomet. — Vous me faites un crime de persévérance, repart Noureddin, d'un ton pénétré, mais, cruelle Zoé, daignez considérer ma position. Je dois tout à

mon oncle; Azad, mon père, ne m'a donné que la naissance, Saladin m'a élevé comme son fils, m'a prodigué ses soins et sa tendresse, m'a donné une éducation non seulement convenable à ma naissance, mais au-dessus des préjugés de son pays; il me fit instruire dans les arts et les connaissances des autres peuples de l'Orient; pour achever, pour mettre la dernière main à son éducation, il me permet de voyager chez les Chrétiens; il brave pour moi tous les préjugés des Musulmans; il se repose sur ma foi, sur mon attachement à sa loi, à son pays, et vous voulez que j'abuse de sa confiance, de ses bontés pour moi, pour l'abandonner... pour trahir la religion de ses pères!... Ah! Zoé! si la vôtre, si celle des Chrétiens est juste, elle ne peut faire un devoir de l'ingratitude, elle ne peut ni ne doit la commander... — Elle ne la commande pas non plus, répond la pieuse Zoé, elle déteste et répouve les ingrats!.. Ma loi est une loi de justice et d'amour!.. — Telle doit être la religion de Zoé! je le crois... je le pense,

ô ma divine princesse!.. Mais sois donc d'accord avec toi-même, si tu sens mes obligations envers mon oncle, peux-tu m'ordonner... — Oui, de l'honorer, de le respecter toujours! mais de ne point persévérer dans tes erreurs, dans ta fausse religion, si tu sens la supériorité de la mienne. — Ah! Zoé! — Lorsqu'il s'agit de salut, on ne doit point hésiter et suivre par faiblesse les erreurs de ses parens, continue la princesse d'un ton persuasif. — Mais, fille du ciel! replique Noureddin, un peu ébranlé, songe-tu bien que si j'abjure la loi de Mahomet, je renonce à tous les avantages qui peuvent me permettre de prétendre à ta main... — Au contraire!... — Je suis, reprend notre héros, sans lui laisser de tems de poursuivre, que Saladin n'attend que mon retour dans ses états, pour me mettre en possession d'un gouvernement, d'une principauté, qui peut suffire à mes désirs et aux tiens, en attendant que tu parviennes au trône, où tes vertus te rendent si digne de monter; peut-être indépendamment de celui qui t'attend,

en aurais-je un à t'offrir, que je devrai à mes armes et à la munificence de mon oncle; mais si je me fais Chrétien, je n'ai plus rien à espérer de lui, et je suis privé de tout espoir de t'offrir un rang, une fortune..... — Non, tu ne seras privé de rien, dit Zoé, en l'interrompant à son tour; si ta conversion te coûte les faveurs de ton oncle, tu en seras dédommagé par celles du mien. Alexis t'aime, il est aussi puissant que Saladin, et je suis sûre qu'il t'assurera dans ses états..... Qui, moi! repart fièrement Noureddin, j'irais mendier les bienfaits d'un prince étranger ?.... Je les accepterais, pendant que mon oncle est le plus puissant potentat de l'Asie! Non, Zoé, jamais!... — Ah cruel! reprend notre Héroïne affligée, tu romps par ta fierté le seul espoir qui me restait, le seul qui puisse faciliter notre union! — Non, ma Zoé, il n'est pas rompu cet espoir si doux d'être ton époux!... Il est un moyen qui peut tout concilier.., Je sais que dans ton Europe il existe diverses sectes entre les princes Chré-

tiens, et que cela ne les empêche pas de s'allier; au moyen de certaines conventions, les époux suivent chacun leur religion; pourquoi n'en serait-il pas de même entre nous? Je jurerais, je promettrais... — Ah Noureddin, qu'ose-tu dire? l'église n'admettra jamais d'alliance avec les Mahométans, ils lui sont trop en horreur? — En horreur! et pendant que j'étais à Constantinople, n'ai-je pas entendu les Chrétiens entr'eux se déchirer, se détester, parce qu'ils étaient de diverses sectes, ce que vous appellez, je crois, de diverses églises; et celle que vous nommez la principale..... — Veut bien, Noureddin, tolérer des alliances entre ses enfans et ceux qui se sont séparés de son sein, parce qu'elle espère que les premiers pourront ramener les autres.... — Dis plutôt Zoé, parce que la politique a su trouver des accommodemens, des tempéramens à sa rigueur!.. Et si une alliance avec les Sarrazins lui offrait des avantages encore plus grands que ceux dont tu viens de parler, pense-tu qu'elle ne s'y prêterait pas?

— Comment ! que veux-tu dire ? — Peux-tu croire, Zoé, que si tu devenais mon épouse, tu n'obtiendrais pas quelque chose pour les églises d'Orient ? Pense-tu que Saladin n'accorderait pas à tes instances des adoucissemens pour les Chrétiens qui languissent sous sa puissance ?... Oui fille du Christ, divine organe du Très-Haut ! tu serais pour tes frères un ange consolateur, une divinité bienfaisante qui leur ferait obtenir la liberté de leur culte ; que sait-on même, si touché de tes vertus, mon oncle ne deviendrait pas, comme moi, disposé à embrasser la loi de ton Dieu ! — Que dis-tu ? — Ce que je pense : oui Saladin est digne d'être Chrétien ! et pour le devenir, il ne faut peut-être que te voir et t'entendre !... O ma Zoé, si tous tes frères avaient tes douces vertus, on ne résisterait pas à leur exemple ! Songe quelle gloire serait la tienne, si tu opérais une révolution dans les vastes états de Saladin ! — Juste Ciel ! dit ici la bonne nourrice, en joignant les mains, la destinée vous a de si grandes

choses !... Zoé n'ose pas tant espérer; mais séduite par la seule idée de soulager les malheureux Chrétiens épars dans les nouvelles possessions de Saladin, il lui semble que son sort serait bien beau, s'il lui était permis de les protéger ; et l'espoir de toucher le cœur du Sultan, adoucit ce que peut avoir d'amer la proposition de Noureddin ; se retournant vers Roxa, elle lui dit : quel dommage que l'évêque d'Antioche ne soit pas ici ! nous le consulterions, nous lui demanderions si réellement il est possible de s'allier avec les Musulmans. — Eh, Madame ! ajoute la nourrice, rappellez-vous que je vous ai parlé de quelqu'un qui peut suppléer l'évêque d'Antioche ; le père Anselme vous dira aussi bien que lui..... Au nom du père Anselme, Isménie part d'un éclat de rire qui scandalise Roxa, qui tenait beaucoup à son missionnaire.

Mais ce bon père ne jouissait d'une grande réputation que dans une certaine classe ; il n'était pas bien vu à la Cour, où l'on se permettait de

le tourner en ridicule ; on le regardait comme un homme obscur dont l'opinion ne pouvait faire loi. Isménie qui jugeait les gens moins sur leur mérite que sur leur réputation et l'estime dont ils jouissaient à la Cour, ne pût s'empêcher de s'égayer sur le compte du missionnaire. — C'est bien, dit elle, un tartuffe semblable qui peut juger d'une chose de cette importance ! c'est bien avec un génie aussi étroit que le sien, qu'on peut peser et discuter les intérêts de la religion et ceux de l'état ; passe encore pour Rodolphe, celui-là du moins est au courant de la politique et des usages des Cours ; il peut les apprécier, examiner ce qu'elles permettent et défendent, et enfin préjuger l'opinion de la Cour de Rome ; mais pour votre père Anselme, ah ! Roxa..... Ici un second éclat de rire achève de déconcerter la bonne nourrice, qui essaie de défendre le missionnaire, se fâche contre Isménie, qui s'amuse de sa colère, et lance de nouveaux lazzis sur son protégé.

Pendant cette dispute, Zoé réfléchit, et sent tout le sophisme de la proposition qui l'avait d'abord éblouie; elle pense que dans la cas même où l'on pourrait obtenir des dispenses, ce qui lui paraît bien difficile, il faudrait qu'elle vécût au milieu des Mahométans, qu'elle fût le témoin de leur bizarres pratiques, qu'elle en supportât le scandale, et qu'elle entendît, peut-être, chaque jour, maudire le Dieu des Chrétiens; ne pouvant s'accoutumer à une telle idée, elle rejette même celle de sonsulter sur cet objet. — Cessez de vous quereller, dit-elle à ses confidentes, cessez de disputer sur la personne que je peux et dois prier de m'éclairer; je n'ai plus besoin de consulter; mes propres lumières me disent assez que mon devoir est de rejetter la proposition de Noureddin. — Ciel! Zoé, tout à l'heure vous paraissiez disposée... — Oui, à l'adopter, si l'église pouvait l'admettre; mais en réfléchissant, je vois que la chose est impossible, que je m'exposerais d'ailleurs

au danger de perdre la foi, en vivant au milieu des infidèles ; en les entendant maudire et blasphémer mon Dieu, je souffrirais mille morts ! Zoé, soyez bien sûre que jamais en votre présence.... Je saurai faire respecter.... — Noureddin ! le meilleur parti que nous ayons à prendre l'un et l'autre, c'est de nous oublier ; vous tenez à votre pays, je tiens au mien ; vos coutumes me révolteraient ! je n'irai point vivre parmi vos barbares..... Il faut renoncer à l'espoir d'être unis, dit-elle, en retenant un soupir, il faut..... nous séparer... — Nous séparer ! cruelle ! peux-tu prononcer ce mot affreux, s'écria Noureddin, avec chaleur, ah ! c'est bien toi qui es barbare !... Tu l'es envers toi-même, car enfin tu m'aimes ?... — C'est bien ce qui fait mon malheur ! répond en pleurant notre Héroïne. — Tu m'aimes Zoé ! tu m'aimes ? tu me l'avoue, et tu m'ordonne de renoncer à toi ; non, non jamais !.... — Je t'aimerai, je te suivrai ; ô lumière de ma vie ! je te serai toujours fidèle et jusqu'au...

— Arrête Noureddin, arrête !.. dit Zoé, émue et effrayée du feu qui brille dans les yeux de son amant, et de la vivacité avec laquelle il s'empare de sa main, qu'elle retire; souviens toi du serment que j'ai prononcé sur l'évangile : j'ai juré de te fuir, si tu n'étais Chrétien !... — Et je le suis par le cœur. — Cela ne suffit pas. — Zoé, moi aussi, j'ai juré: j'ai promis à Saladin de ne point abandonner la foi de ses pères. — Tout est donc fini entre nous, reprend la princesse, d'un ton solemnel ; et s'arrachant aux supplications de Noureddin, pour ne point se laisser attendrir par son désespoir, elle le fuit, elle se retire, en s'appuyant sur le bras de Roxa, qui, plus faible qu'elle, se sentait en ce moment fort touchée de la situation des deux amans, et n'aurait pas eu le courage de les éloigner l'un de l'autre.

Isménie, plus sensible encore à la douleur de Noureddin, reste près de lui pour le consoler ; elle le voit si désespéré de l'arrêt qu'il vient d'entendre, qu'elle craint qu'il n'attente

à ses jours, comme il en a menacé Zoé ; elle croit devoir le calmer, elle écoute ses plaintes énergiques, et trouve qu'elles peignent une âme si profondément, si véritablement éprise, qu'elle ne conçoit pas que la princesse puisse résister à tant d'amour !.... Isménie promet à Noureddin de continuer de le servir, dût-elle même, lui dit-elle, risquer de s'attirer la disgrâce de Zoé, elle ne cessera point de lui parler en sa faveur, et lui fait espérer qu'il est encore possible de la fléchir.

Les amans se flattent aisément : Noureddin, malgré la nouvelle preuve qu'il vient d'avoir de la fermeté de Zoé, dans ses opinions religieuses, adopte l'espoir que lui donne Isménie de travailler à la rendre plus traitable, et cherche dès le soir de ce même jour, l'occasion de revoir la princesse ; il est accueilli comme la veille, et les jours qui se succèdent n'apportent pas de changemens dans les dispositions de la princesse.

Noureddin retombe dans le dé-

sespoir, il veut partir, il veut quitter un pays où les rigueurs de Zoé le rendent le plus malheureux des hommes. Mais Isménie le retient; elle lui rend compte des conversations qu'elle a eues avec sa maîtresse, quoiqu'elle ait reçu la défense de ne lui parler jamais de Noureddin; elle ne se trouve pas de fois seule avec elle, que sans s'en appercevoir, Zoé revient d'elle-même sur le Sarrazin; Isménie voit bien que sa tendresse l'emporte sur ses résolutions; elle ne doute pas qu'elle ne finisse par en triompher. Pour hâter le moment de sa défaite, elle conseille à Noureddin d'essayer de lui donner de la jalousie; elle vous a ordonné, lui dit-elle, de l'oublier; eh bien, feignez de lui obéir; paraissez vous attacher à quelque femme de la Cour; ou je suis fort trompée, ou ma maîtresse craignant de vous perdre, relâchera un peu de sa rigueur. Noureddin se révolte d'abord contre cette proposition; il ne peut, dit-il, aimer que Zoé, et ne peut se rendre à simuler une infidélité qui n'est point

dans son caractère. Mais Isménie lui peint avec tant de force les heureux résultats que peut avoir sa feinte, qu'elle parvient à le décider à l'employer ; trahissant les secrets de son sexe, elle lui avoue que l'amour-propre avance presque toujours les triomphes de l'amour..... Cet aveu appuyé de divers exemples, décide notre héros; il n'est plus question que de trouver un objet qui paraisse digne de ses hommages ; Noureddin n'en trouve aucun qui puisse être comparé à Zoé, et lui faire ombrage un seul instant ; Isménie lui nomme, lui propose les plus jolies femmes de la Cour ; toutes lui semblent tellement au-dessous de la princesse, qu'Isménie voit clairement qu'elle seule est belle à ses yeux ; mais voyant qu'il ne peut se décider de lui-même, elle choisit pour lui, elle lui conseille de s'attacher au char d'une jeune et charmante femme, la belle Eupbrosia, qui n'est pas moins célèbre par les agrémens de son esprit que par ceux de sa figure, aussi était-elle très-

suivie, très-fêtée; le nombre de ses amans variait et augmentait chaque jour; elle aimait beaucoup les nouvelles conquettes, et il n'était pas très-difficile d'obtenir d'elle des distinctions assez flatteuses pour allarmer Zoé, chez qui elle se rendait assez fréquemment.

Isménie étant donc convenu avec le prince qu'il affecterait d'être piqué, rebuté des dédains de Zoé, et que se contentant de lui rendre les devoirs dûs à son rang, il ferait sous ses yeux une cour fort assidue à Euphrosia, attendit l'effet de cette conduite de Noureddin; mais au lieu de jouer son rôle, oubliant tout dès qu'il voyait la princesse, notre héros s'en occupait, ne cessait de suivre ses mouvemens, même en se plaçant près d'Euphrosia, si bien que Zoé ne fit pas d'abord attention à ses empressemens près de sa rivale; elle ne s'en inquiétait nullement et ne supposait même pas qu'ils eussent un but. Isménie avertit le prince de s'observer mieux, et lui dit qu'il offenserait également Euphrosia en se

plaçant près d'elle, sans s'en occuper, qu'il manquerait son but à l'égard de la princesse ; et lui traçant une marche plus sûre, elle l'engagea à la suivre fidèlement s'il voulait réussir. Déjà deux fois Noureddin s'était conformé aux avis d'Isménie, et Zoé cependant n'avait encore que des doutes, lorsqu'une circonstance vint servir les desseins de son amant, et développer la sensibilité de notre Héroïne.

CHAPITRE XXVII.

La favorite devait donner un bal ; la princesse était engagée de s'y trouver, mais elle desirait s'en dispenser ; elle s'en expliqua avec le roi, alléguant pour prétexte que la mort encore récente de sa mère ne lui permettait pas de prendre part aux fêtes et aux amusemens de la Cour.

Isaac n'admit point cette excuse ; il avait donné sa parole à Azéma que sa fille viendrait à son bal, et il voulut la tenir.

Il fallut donc obéir ; Azéma attachait beaucoup d'importance à la recevoir : tant que la princesse n'avait point paru chez elle, il manquait quelque chose à sa satisfaction, et le bal avait été arrangé en partie pour avoir une occasion d'attirer la fille de son souverain. Instruite de la résistance qu'elle avait marquée, Azéma n'en fut que plus ardente à insister près d'Isaac ; et pour adoucir la contrariété qu'elle faisait éprouver à Zoé, elle mit ses soins à la recevoir de la manière la plus aimable.

La princesse, qui était contrariée de venir chez Azéma, s'arrangea pour n'y paraître qu'un peu tard. Le bal était déjà commencé : la sémillante Euphrosia avait autour d'elle ses nombreux adorateurs ; dans cette brillante phalange, on distinguait le prince sarrasin, avec qui elle causait au moment où la princesse entra. Malgré le mouvement qu'occasionna l'arrivée de Zoé, Noureddin ne se dérangea pas, ce que la princesse remarqua avec étonnement. Il fut l'un des derniers à venir la saluer ; ce qu'il fit avec une

froideur respectueuse, qui déconcerta un peu celle de Zoé. Après avoir rempli ce devoir, Noureddin, sans s'arrêter à causer avec les dames de la princesse, non plus qu'avec elle, retourna vîte auprès d'Euphrosia, et s'en occupa si essentiellement, que Zoé commença à être inquiète; mais son inquiétude redoubla quand elle le vit constamment rester près d'elle, ne pas la quitter d'un instant; derrière elle, ou à ses côtés, quand elle ne figurait pas, il attendait le moment de l'entretenir, d'obtenir un mot de cette femme vaine et coquette; et quand elle dansait, que c'était elle qui figurait, il paraissait si enchanté de ses grâces, si occupé de les contempler, que nul autre objet ne pouvait le distraire. Oh! comme le cœur de Zoé commença à souffrir! mais que devint-elle, lorsque Noureddin, qui n'avait point encore dansé, obtenant enfin la faveur d'une contredanse avec Euphrosia, passa devant la princesse, donnant la main à sa danseuse, sans la regarder, et vint se placer presqu'en face d'elle, lançant à la belle Euphro-

sia des regards pleins de feu! Oh! pour le coup, Zoé n'y tint plus; son cœur palpita avec violence. Elle entendit murmurer autour d'elle, que tout était arrangé, que le prince était l'amant du jour! On souriait, on se regardait, on disait qu'Euphrosia formerait bien le Sarrasin. La princesse ne put supporter ces propos, elle se sentit suffoquée; et prenant le bras d'Isménie : sortons vîte, lui dit-elle, je me trouve mal. En effet, elle fut à peine hors de la salle, qu'elle tomba sans connaissance, dans les bras de sa confidente, qui commença à se reprocher de lui avoir fait donner une trop forte dose de jalousie.

On s'empressa de secourir la princesse; Azéma elle-même vint lui donner ses soins. Elle affecta le plus grand intérêt pour cet accident, qu'elle attribua à la chaleur : elle lui prodigua les sels, les eaux spiritueuses les plus précieuses. Zoé ouvrit les yeux, et en reprenant connaissance, répandit un déluge de larmes. A peine a-t-elle repris ses sens, qu'elle témoigne le désir de

retourner au palais ; mais la favorite s'oppose à un départ si prompt. Persuadée qne l'évanouissement de la princesse n'a été occasionné que par la grande chaleur de la salle, elle va, dit-elle, prendre des mesures pour que l'air y circule plus librement, et fera passer une partie des spectateurs dans les pièces voisines. Elle conjure la princesse de ne point la priver sitôt de l'honneur de sa présence, et se flatte, dit-elle, qu'elle ne tardera pas à être remise du léger accident qu'elle vient d'éprouver. Zoé voyant la résistance qu'on apporte à la laisser partir, se borne à demander qu'on la laisse seule avec Isménie ; elle assure n'avoir besoin que de repos, et presse Lasténie et Azéma de retourner dans la salle du bal. On cède à ses instances, mais afin qu'elle se remette mieux de son évanouissement, qu'elle jouisse d'un repos plus agréable, moins exposé à être troublé, la favorite lui ouvre son boudoir, et après l'y avoir installé, elle se retire avec Lasténie, la laissant, suivant ses désirs, avec sa chère Isménie.

Ces dames ne sont pas plutôt sorties, que Zoé se voyant en liberté, donne un libre cours à ses plaintes; elle ne dissimule point à Isménie toute la peine qu'elle ressent des nouveaux sentimens de Noureddin. Est-ce là cette fidélité qu'il jurait de me conserver? Quoi! quinze jours ne se sont pas encore écoulés depuis qu'il me fit les plus tendres protestations!.... et le traître! le perfide! vole déjà à d'autres amours... Isménie, as-tu remarqué comme il paraît épris de cette Euphrosia?... comme il semble n'avoir des yeux que pour elle?... Isménie convient qu'elle l'a observé avec surprise; mais tout en paraissant entrer dans le ressentiment de la princesse, elle lui dit qu'il faut convenir aussi qu'elle a été bien cruelle envers Noureddin. Vous l'avez traité, lui dit-elle, avec une si grande rigueur, qu'il n'est pas étonnant qu'il se soit rebuté. — Ah! reprend la tendre Zoé, s'il m'eût aimé aussi tendrement qu'il le disait, ma sévérité n'aurait pu le porter à s'attacher à une autre!... Il

devait bien connaître toute la contrainte que je m'imposais... Dieu! que mon cœur gémissait du devoir rigoureux qui me forcait de le maltraiter!.. — Qui vous forcait?... vous seule.... — Isménie, pouvait-il en être autrement?... Après son refus de se faire Chrétien, pouvais-je le voir de bon œil? m'était-il permis de me livrer à mon penchant? n'avais-je pas promis à mon Dieu de l'oublier, de bannir de ma pensée cet ennemi de sa loi? repart avec autant de naïveté que d'innocence la tendre et toujours pieuse Zoé. Isménie sourit de sa question. — Que puis-je vous répondre, ma chère maîtresse? L'amour, je vous l'ai dit plus d'une fois, se rit des sermens qu'on fait contre lui... et quelquefois aussi il se plait à se venger... Au surplus, vous voyez que toutes les Chrétiennes ne pensent pas comme vous, et que le prince Noureddin, tout Musulman qu'il veut rester, n'en est pas moins très-agréablement accueilli par Euphrosia. — Je le crois bien, reprend notre héroïne avec hu-

meur, que fait la religion à une femme sans principes? — Elle est peut-être plus heureuse de n'en avoir point du tout, que d'en suivre de trop sévères! mais ce n'est pas cela dont il s'agit, je suis persuadée que rien ne vous serait si facile que de ramener le prince à ses premiers fers... — Tu crois qu'il m'aime encore?... Isménie, Peut-on donc aimer deux objets à-la-fois? — Oui, ma charmante maîtresse, lorsqu'on est rebuté par l'un, on peut, par dépit, s'attacher à un autre; et l'on peut aussi ne point cesser d'aimer le premier tant qu'il reste une lueur d'espérance : c'est, je pense, la situation du prince Sarrazin; le dépit, le désespoir l'a éloigné de vous, mais s'il vous voyait mieux disposée, si vous paraissiez relâcher un peu de votre rigueur... que vous me permettiez de lui ménager.... — Non! non jamais! répond avec vivacité notre héroïne, je ne consentirai jamais que tu fasse des démarches près de lui, j'aimerais mieux mourir mille fois, que de faire ou laisser faire des avances à un ingrat qui ne mérite pas les re-

grets que je lui donne! — S'il vous est cher encore? — Eh! quand il me serait cher, quand mon faible cœur plaiderait encore pour lui, ma raison ne me dit elle pas plus que jamais que je dois l'oublier?... Hélas! jusqu'alors j'avais cru que la religion seule nous séparait; mais maintenant que Noureddin est sensible à d'autres charmes, qu'il peut en ma présence même!.... et les larmes de la princesse qui coulent en abondance, les sanglots qui interrompent sa voix, l'empêchent d'achever sa phrase. Isménie y supplée en nommant Euphrosia, en comparant ses attraits, qu'elle se plait à détailler; elle espère piquer l'amour-propre de Zoé, et lui inspirer le désir d'enlever à sa rivale sa nouvelle conquête; mais ce n'est point l'amour-propre de Zoé qui est soulevé, elle trouve modestement qu'Euphrosia est plus belle qu'elle : c'est son cœur, c'est sa délicatesse qui est blessée; elle souffre moins d'être éclipsée, que de trouver son amant coupable de légéreté, et par cela seul indigne de son amour.

L'ingénue et innocente Zoé ne conçoit pas encore qu'on puisse, sans crime, être infidèle; elle exprime toute l'indignation que lui inspirent les procédés de Noureddin; mais elle s'apperçoit bientôt qu'Isménie ne lui prête plus la même attention, qu'elle regarde de côté et d'autre du boudoir; elle lui reproche de ne point prendre part à ses peines, d'être déjà lasse de les écouter. Isménie l'assure du contraire, mais lui faisant remarquer la beauté, la richesse de l'ameublement et des décorations qui les entourent, elle avoue qu'elle ne peut s'empêcher de leur donner un coup-d'œil, et d'admirer le luxe de la favorite.

Jamais, en effet, celui d'Azéma n'avait été égalé par la reine de Chypre elle-même; aucun des appartemens de Laodicée ne renfermait autant d'objets somptueux, que ceux de la favorite, qui n'épargnait point les trésors d'Isaac, pour satisfaire ses fantaisies, et faire venir à grands frais les plus riches productions des trois parties du monde.

Le boudoir d'Azéma était meublé, orné avec une recherche, une volupté qui enchantait les yeux d'Isménie.

Occupée de sa douleur, la princesse n'avait fait d'abord aucune attention aux objets qui l'environnaient; mais lorsqu'Isménie les lui eut fait observer, elle fut frappée de leur effet magique, et convint qu'elle n'avait jamais vu rien de semblable; mais sa pudeur se trouvant allarmée de diverses scènes qui s'offraient à sa vue, elle détourna bien vite ses regards et revint à ses plaintes sur Noureddin, et à ses projets de vaincre sa passion; dans cet instant on frappe doucement à la porte du boudoir.... Isménie court ouvrir.... Quelle surprise! c'est le prince Sarrazin..... C'est lui-même!.... Il n'a pu résister à son inquiétude, au désir de s'informer si la princesse est remise de son accident; ayant appris, par un domestique d'Azéma, qu'elle est dans le boudoir de sa maîtresse, il s'est fait instruire du chemin de ce mystérieux réduit; il frappe à la porte,

et avec la plus grande anxiété, il demande à Isménie des nouvelles de l'aimable Zoé.

Isménie jugeant le moment favorable, l'engage à entrer, et lui faisant signe, affecte d'être fort courroucée contre lui; de lui reprocher amérement d'avoir trahi la princesse, de l'avoir abandonnée pour Euphrosia. Zoé se recrie, en voyant Noureddin s'avancer; elle s'efforce d'effacer la trace des pleurs qu'elle vient de verser; elle voudrait lui cacher ceux que lui coûte son infidélité; mais Noureddin est déjà à ses genoux, il jure, il proteste qu'il est innocent, qu'il n'a jamais aimé Euphrosia; il voudrait, au prix de tout son sang, expier les précieuses larmes qu'il voit encore rouler dans les yeux de la princesse; il avoue sa feinte, il la déteste, et Zoé aussi surprise qu'émue, flotte encore incertaine entre le plaisir d'être toujours aimée et la crainte d'être abusée par des protestations mensongères; elle regarde le prince Sarrazin, elle l'examine attentivement, la sincérité paraît sur

ses lèvres, pourrait-il la tromper ?.. pourrait-il lui jurer qu'il l'aime toujours, avec ce ton, avec cet accent persuasif, si en effet Euphrosia régnait sur son cœur ?... Zoé ne peut le croire, elle ne peut soupçonner Noureddin de perfidie, elle ajoute foi à ses paroles ; elle écoute sa justification, et dans la joie qu'elle éprouve de le trouver fidèle, à l'instant même où elle le croyait inconstant ; elle n'a ni la force ni le courage de s'armer de sévérité ; la tyrannie de l'amour, celle de la jalousie se sont fait sentir trop vivement à son cœur, pour qu'elle conserve cette fermeté, cet empire sur elle-même qui savaient commander à sa tendresse, et en contenir les expressions. En ce moment Zoé n'est plus que tendre, elle n'est plus qu'amante, et les reproches qu'elle adresse à Noureddin le flattent plus qu'ils ne l'affligent ; jamais la princesse n'a montré tant d'amour, jamais elle n'a laissé paraître autant de faiblesse ; elle ne rappelle que légèrement les motifs qui les séparent ; elle en gémit avec

le prince, et au lieu de le repousser comme elle la fait jusqu'alors, elle lui abandonne sa main, elle la lui laisse longtems serrer entre les siennes, et ce n'est que lorsque Noureddin applique sur cette main des baisers de feu, que Zoé, rappellée à elle-même, songe à la retirer.

Cependant le prince Sarrazin, après avoir fait l'aveu de la feinte que lui avait suggérée son dépit, déclare qu'il va cesser absolument de s'occuper de celle qu'elle pût croire sa rivale. Mais Isménie représente combien il serait imprudent d'éveiller les soupçons d'Euphrosia, en la quittant brusquement ; elle dit à Noureddin que par ménagement pour la réputation de la princesse, pour qu'on ne puisse avoir nul doute de leur intelligence; il est essentiel qu'il paraisse attaché à quelque femme de la Cour, et que puisqu'il a rendu des soins à Euphrosia, il doit les lui continuer encore quelque tems. Zoé et Noureddin, lui-même, ont peine à convenir de cette nécessité, qu'Isménie parvient enfin à leur faire sen-

tir; pour adoucir ce que cette mesure a de cruelle pour les deux amans, et sur-tout pour Zoé, qui craint que de la feinte, Noureddin ne passe à la réalité, Isménie ajoute que le prince pourra saisir le premier prétexte que lui donnera la coquetterie d'Euphrosia pour rompre entièrement avec elle. — Rassurez-vous sur cette coquetterie, dit Isménie à sa maîtresse, Euphrosia ne tardera pas à donner d'elle-même matière à une rupture; je vous garantis que sous peu de jours le prince aura quelque sujet de se plaindre, et alors... — Je me retirerai, dit Noureddin, en l'interrompant, oui, j'abjurerai toute feinte, dès que la plus légère cause paraîtra autoriser mon changement. Mais Dieu! qu'il m'en coûtera pour continuer de faire ma cour à cette coquette!.... Zoé, que je souffrirai de devoir lui adresser ce que mon cœur ne pensera que pour vous....

— Ah! reprend notre Héroïne, il vous en coûtera peu..... Vous souffrirez bien moins que moi!.... Mais que dis-je, suis-je certaine même

que cette feinte soit pour vous un tourment ?... Noureddin, elle est bien jolie !.... Vous en paraissiez tout-à-l'heure bien persuadé? — Zoé, ma divine Zoé !.... Souviens-toi que tu m'a promis mon pardon..... Garde-toi de soupçonner de nouveau le cœur de ton amant.... Ah! si tu avais pû connaître ses souffrances, lorsqu'il affectait devant toi de l'admirer; de la regarder avec tendresse.... Zoé! il fallait à chaque instant que je me rappelle tous tes mépris....

Allons, dit Isménie, qu'il ne soit plus question de cela, la princesse saura que vous pensez à elle, lorsque vous adresserez des choses flatteuses à Euphrosia. — Oh bien! certainement, reprend avec feu Noureddin, je n'aurai plus le courage de lui en dire, maintenant que l'ame de ma vie, la lumière de mes jours, a daigné me rappeller dans l'atmosphère du bonheur ; et s'emparant de nouveau de la main de Zoé, qui tombe négligemment à côté d'elle, il la porte sur son cœur, il lui en fait sentir les vibrations ; les doigts de la princesse

frémissent de ces palpitations, elle veut les retirer, Noureddin les retient, il la regarde si tendrement et même si respectueusement que Zoé ne peut se fâcher ; elle est attendrie... Son émotion égale celle du prince, son cœur palpite aussi avec violence.. Isménie les regarde en souriant, elle jouit de les avoir rapprochés.

Nos amans ne voient rien, ne s'occupent de rien de ce qui est autour d'eux ; mais peut-être Noureddin doit-il, sans s'en douter, une partie de l'attendrissement qu'éprouve la princesse, au dangéreux et séduisant effet du boudoir, qui porte dans tous ses sens une mollesse, une sorte de volupté qui lui est inconnue..... Elle s'abandonne au plaisir d'aimer et d'être aimée, elle est encore innocente et pure dans sa passion, mais bientôt elle va cesser de l'être ; déjà elle écoute le Sarrazin, elle ne songe plus à le repousser ; et l'amour seul règne dans son cœur ! le sentiment de ses devoirs et le langage austère de sa religion ne s'élèvent plus entre elle et le Mahométan ; Zoé a tout

oublié ; sa piété , sa vertu sommeillent.

Mais un bruit se fait entendre, on distingue la voix de la favorite ; elle arrive , elle va entrer , que devenir? O Ciel ! Que pensera Azéma en trouvant Noureddin avec la princesse ? celle-ci s'allarme , elle tremble.... Isménie conserve plus d'assurance, elle s'occupe de dérober le prince à la vue de la favorite ; un boudoir, dit-elle , doit avoir deux issues !... Elle cherche et trouve en effet une petite porte par laquelle elle fait évader Noureddin.

A l'instant même, on voit entrer Azéma et Lasthénie ; Toutes deux félicitent la princesse sur le retour de ses couleurs ; le brillant coloris que lui a donné son émotion , leur paraît une preuve qu'elle est parfaitement remise de son indisposition ; Azéma en paraît enchantée ; elle presse la princesse, elle l'engage vivement à rentrer dans le bal. Zoé qui n'a plus de motifs de s'en dispenser, consent à se rendre à ses instances. Isménie et Lasthénie l'arrêtent quel-

ques instans par les louanges qu'elles donnent au goût exquis de la favorite, à la suprême élégance de son boudoir. Azéma reçoit gracieusement leurs éloges, sourit avec complaisance au tribut d'admiration de ces dames, leur fait remarquer quelques grouppes qu'elle dit affectionner; et remarquant que la princesse ne répond rien, elle réfléchit qu'ils n'étaient point de nature à être loués par elle; mais trop satisfaite d'avoir trouvé occasion de faire voir à la princesse de Chypre une partie de son opulence, elle s'embarrasse peu d'avoir blessé ses pudiques regards; et la rammenant dans le bal, elle se plaît à lui faire traverser tout son appartement, se faisant un plaisir malin de l'étonner par son luxe véritablement asiatique.

En rentrant dans la salle du bal, Zoé rougit en revoyant Noureddin; l'intérêt qu'on témoigne à la princesse sur l'accident qu'elle a éprouvé, l'empressement qu'on montre à venir s'en informer, autorisent le prince Sarrazin à s'approcher comme les

autres de son adorable Zoé ; il en est accueilli avec embarras, mais que cet embarras a de charmes pour lui !.... Comme il jouit intérieurement de voir Zoé n'oser presque le regarder et ne lui répondre qu'en détournant la vue ; il se trouve si bien, si heureux près de la princesse, qu'il oublie les mesures de prudence qu'Isménielui a recommandées ; il ne songe plus à retourner près d'Euphrosia, il faut qu'Isménie le lui rappelle et lui fasse observer les regards de cette belle fixée sur lui, qui semble lui reprocher un oubli dont elle s'étonne. Noureddin cède aux convenances qui le rappellent auprès d'Euphrosia. Après avoir averti, par un regard, sa chère Zoé de la contenance qu'il va s'imposer, il se rend près de celle qu'il avait paru lui préférer ; mais ne pouvant plus prendre sur lui d'affecter un grand empressement, il paraît si différent de ce qu'il était au commencement du bal, qu'Euphrosia, ne sachant à quoi attribuer ce changement, se persuade que le prince est d'un caractère ombrageux ;

et qu'il s'est apparemment allarmé du nombre de ses soupirans. Mais quoique la vanité de cette belle Cypriote soit très-flattée de compter le prince Sarrazin au nombre de ses adorateurs, et qu'elle le traite avec distinction, elle ne pense pas devoir lui faire le sacrifice des hommages des autres ; et persuadée qu'il faut former le Sarrazin, l'habituer aux usages fortunés d'une îsle où la mère des amours prit naissance, la belle et brillante Euphrosia ne se met nullement en peine de guérir la jalousie qu'elle suppose à Noureddin ; mais mélangeant adroitement ses faveurs, elle sait lui faire connaître qu'elle veut plaire à tous, et que tout ce qu'il peut attendre d'elle, c'est d'être seulement distingué et accueilli avec plus d'égards.

Noureddin paraît froncer le sourcil, prendre de l'humeur ; il s'éloigne peu-à-peu, a l'air d'observer de loin la conduite d'Euphrosia, pendant qu'il ne songe qu'à Zoé, et lui lance de tems-en-tems des regards significatifs. Notre héroïne jouit, s'amuse des

nuages qui paraissent s'élever, et pendant que quelques personnes cherchent à en pénétrer la cause et s'épuisent en conjectures; elle est si satisfaite, qu'elle prolonge volontiers les instans qu'elle devait passer au bal; au lieu de se retirer de très-bonne heure, comme elle se l'était proposé, elle ne sort de chez Azéma que très-avant dans la nuit.

CHAPITRE XXVIII.

Pendant que le prince Sarrazin jouit, dans le calme de la nuit, de la douce satisfaction que lui donne l'heureux changement que cette soirée a opéré dans les manières de la princesse de Chypre; qu'il se livre à l'espoir de la voir céder à son amour, et ne plus lui opposer les fortes barrières qu'avaient mises jusqu'alors entr'eux sa religion et ses devoirs, Zoé, seule et débarrassée de ses femmes et d'Isménie, repasse dans sa mémoire la scène du boudoir; elle se reproche la

faiblesse qu'elle a montrée; l'espèce de consentement qu'elle a donné, non seulement à la passion du prince, mais à la feinte qu'il doit employer près d'Euphrosia. Quoi! dit-elle, j'ai pu souffrir le Sarrazin à mes genoux! j'ai pu entendre, j'ai pu écouter ses sermens, me laisser persuader de leur sincérité, alors même que l'ingrat venait de m'offenser!.. J'ai pu l'écouter sans qu'il m'ait promis d'abjurer sa fausse religion!..... O ma vertu! mes fermes résolutions! qu'étiez-vous donc devenues?... O ciel! ajoute-t elle avec autant du pureté que d'innocence, quel est donc le pouvoir qu'usurpe sur nous l'amour? Quelle est donc la puissance de celui qui nous l'inspire, si un seul instant de conversation avec lui suffit pour faire oublier tout ce qui nous en éloigne?.... Et la tendre, mais toujours vertueuse Zoé, réfléchissant sur sa faiblesse, se la reprochant amèrement, se dit qu'elle doit fuir, qu'elle doit éviter toute occasion de voir Noureddin en particulier, si elle veut se conserver

dans sa foi, et dans l'espérance de l'amener lui-même au culte du vrai Dieu.

Malgré la manière ferme et précise dont Noureddin s'était expliqué sur ce sujet, la princesse se flattait encore qu'il finirait par céder, si elle-même persévérait à résister à son amour, à combattre le penchant qui l'entraînait vers lui. Tout en se reprochant de l'avoir écouté chez Azéma, de n'avoir pas repoussé les expressions de sa tendresse, et enfin d'avoir laissé paraître toute la sienne, Zoé se dit que si elle est coupable, que si elle a manqué aux sévères lois de la pudeur en laissant éclater son amour, elle a dû du moins toucher le cœur du Sarrazin, et le disposer à mériter un si tendre attachement.

Heureuse de concevoir l'amour tel que le ressent une femme sensible et délicate, qui aime pour la première fois, Zoé trouve une sorte de consolation dans la pensée que Noureddin ne peut être ingrat, et que maintenant qu'il sait à quel point il est aimé, il sera plus disposé à céder aux vœux

de son amante. Mais bien convaincue de l'empire qu'il prend sur son esprit, notre héroïne s'affermit de plus en plus dans la résolution de ne point consentir à le voir seul, de ne point lui accorder d'entrevues particulières, et ce n'est qu'en formant ce dessein, qu'elle peut se réconcilier avec elle-même, et se pardonner d'avoir écouté si favorablement un ennemi de sa religion.

Cependant Isménie forme un plan tout différent de celui de la princesse; pendant que celle-ci, que des retours sur ce qui s'est passé la veille ont tenu longtems éveillée, goûte enfin le repos qu'elle n'a pu trouver qu'en tranquillisant sa conscience timorée, que livrée à un sommeil d'autant plus profond qu'il a fui plus longtems loin de ses paupières, Zoé a dépassé de beaucoup l'heure ordinaire de son lever: Isménie, que son devoir y appellait, a profité du loisir que lui laissait le repos de la princesse, pour se ménager une entrevue avec Noureddin, et arrêter avec lui des mesures toutes contraires à celle que l'in-

nocente et sage Zoé croit devoir prendre pour conserver son honneur et sa foi.

Isménie était très-disposée à favoriser Noureddin; et témoin des combats que la passion de la princesse faisait sans cesse renaître, elle pensait lui rendre à elle-même un service en l'aidant à triompher de ce qu'elle appellait de vains scrupules, de véritables entraves au bonheur. Enchantée d'avoir vu sa maîtresse écouter favorablement le Sarrazin, et dans les tourmens successifs de la jalousie et de l'amour, oublier un instant ses principes sévères; Isménie, qui avait aimé, qui connaissait, par sa propre expérience, l'inutilité des longs combats, qu'elle jugeait, d'après elle-même, devoir toujours se terminer par une défaite, pensait que plus la résistance est longue, plus l'amour se trahit et ne peut se cacher; elle avait éprouvé que l'amour heureux se couvre plus facilement des ombres du mystère; voulant donc servir le prince Sarrazin, et épargner à sa maîtresse une partie des tourmens qui l'agitent si

cruellement, elle songe qu'il est instant de rapprocher ces jeunes amans, et de mettre Noureddin dans le cas de profiter de l'ébranlement que la scène de la veille a donné aux résolutions de la princesse. En conséquence elle fait passer un billet au prince Sarrazin, l'engage à se rendre de suite chez elle. Le prince obéit avec empressement, et l'officieuse Isménie, après l'avoir endoctriné, lui remet de nouveau la clef du jardin; elle convient de l'heure à laquelle il doit s'y rendre; s'engage à amener la princesse et à disposer tout pour que rien ne trouble leur entrevue.

Aussitôt qu'il lui est possible de parler à sa maîtresse en particulier, elle l'entretient de Noureddin, du désir ardent qu'il a de la revoir; elle tâche de ranimer les tendres dispositions où elle était la veille, et enfin lui fait part de l'engagement qu'elle a pris; mais à la grande surprise d'Isménie, Zoé reçoit fort mal sa proposition; elle la blâme beaucoup de s'être indiscrètement engagée à ménager au prince un rendez-vous; elle

dit que loin de lui en faciliter les moyens, elle est au contraire décidée à les éviter; que la connaissance qu'elle a malheureusement acquise de sa propre faiblesse, doit l'exciter plus que jamais à fuir le Sarrazin. Isménie lui oppose envain la nécessité de triompher entièrement du caprice que Noureddin a paru marquer pour Euphrosia; la fierté de la princesse se soulève au nom de cette femme, et lorsque sa confidente veut tirer parti de sa jalousie pour la rendre plus traitable et l'engager à venir au rendez-vous, Zoé trouve au contraire dans ce souvenir un motif de plus pour le refuser : si Noureddin, dit-elle, peut balancer un moment entre Euphrosia et moi, il n'est pas digne de ma tendresse, et je pense d'ailleurs qu'il serait au-dessous de moi, que ce serait compromettre mon rang et mon honneur, qui m'est encore plus cher, que d'accorder au prince un entretien particulier; ainsi cessez, Isménie, de solliciter pour lui cette faveur; le hazard seul pourrait lui procurer, mais il ne l'obtiendra jamais de mon plein gré,

à moins que je ne le voye dans les dispositions que j'ai droit d'attendre de son amour.

Malgré le ton de fermeté avec lequel la princesse fait cette réponse, sa confidente insiste encore près d'elle; elle persévère à vouloir l'amener à remplir l'engagement qu'elle a pris pour elle; elle peint avec force, avec chaleur, la douleur dont le prince sera pénétré en se voyant frustré de l'espoir qu'il avait conçu. Zoé s'émeut, elle gémit de devoir l'affliger; mais rappelant cependant à son esprit les prudentes et sages résolutions qu'elle a prises le matin, elle défend à Isménie de lui rien dire de plus sur ce sujet; et comme celle-ci se montre peu disposée à obéïr, la princesse, craignant apparemment de se laisser séduire par les raisons qu'Isménie ne cesse de lui alléguer, prend le parti de passer dans la pièce voisine, où elle rejoint les autres dames; et pour couper court à de nouvelles sollicitations, la princesse propose aussitôt à Lasténie une partie, qui avait été projettée depuis longtems: c'était de visiter les

églises de Nicosie. On convient d'employer le reste de la matinée à voir celles que la princesse ne connaissait point encore. Isménie, ainsi déçue et mécontente de n'avoir rien obtenu de sa maîtresse, n'a d'autre parti à prendre que de se dispenser de l'accompagner dans ses pieuses excursions, et de se rendre seule au rendez-vous indiqué au prince sarrazin.

Elle promet à celui-ci de le dédommager le plutôt qu'elle pourra de la contrariété qu'il éprouve en ce jour; mais elle trouve de nouveaux obstacles à remplir cette promesse. La princesse de Chypre, dont la vertu s'est alarmée, et qui sent toute l'imprudence des conseils d'Isménie, évite de se trouver seule avec elle, se rapproche beaucoup de Lasténie; et pendant quelques jours, la première craint d'avoir perdu une partie de sa bienveillance. Elle se reproche alors d'avoir plaidé avec trop de chaleur la cause du Musulman; pour rentrer en faveur près de Zoé, elle affecte plus de retenue, elle affiche dans sa manière de s'exprimer de grands prin-

cipes de morale et de décence : à l'entendre, personne ne sait mieux qu'elle accorder les devoirs de la vertu la plus sévère et les usages d'une Cour où la galanterie règne en souveraine. Isménie était spirituelle, elle s'exprimait avec grâce, et savait donner un tour aimable à la légèreté de ses propos ; elle sût donc les rendre assez agréables à la princesse, pour lui faire oublier ce qu'ils pouvaient avoir de dangereux ; et reprenant bientôt sur son esprit un empire que Lasténie n'était pas assez adroite pour lui enlever, elle resta en possession de l'amitié et de la confiance de la princesse.

Mais instruite, par l'expérience, combien sa maîtresse est prompte à s'alarmer, combien sa pudeur veut être ménagée, Isménie est beaucoup plus réservée sur le compte de Noureddin ; elle paraît en quelque sorte abandonner ses intérêts, ou du moins ne plus s'en occuper. Les circonstances s'arrangent bientôt d'elles-mêmes pour le rappeler à la princesse d'une manière favorable, qu'Isménie a l'art

de disposer sans paraître s'en mêler.

Peu de jours après le bal d'Azéma, la coquette Euphrosia, pour laquelle Noureddin continuait de feindre une passion véritable; la coquette Euphrosia, dont les charmes faisaient chaque jour de nouvelles victimes, eut la gloire de ranger au nombre de ses amans un ambassadeur persan, nouvellement arrivé en Chypre. Isaac, singulièrement flatté de recevoir à sa Cour un envoyé du grand roi, qui avait jusqu'alors refusé de le reconnaître, et que des intérêts de commerce avaient seuls engagé à plus de condescendance, paraissait ignorer le motif, pour ne voir que l'honneur de l'ambassade; il s'empressa de fêter et d'accueillir l'ambassadeur avec de si grandes marques de considération, qu'Euphrosia, témoin de la manière dont son souverain le recevait, se crut elle-même au comble des honneurs en s'assurant de sa conquête. Eblouie de l'avoir soumis à son empire, elle oublie de conserver pour le prince sarrazin les égards dûs à son rang, les ménagemens qui pouvaient

le retenir dans ses fers ; elle fournit ainsi d'elle-même à notre héros un prétexte plausible pour rompre entièrement ; mais au lieu d'une rupture sans éclat, comme le prince était naturellement disposé à la faire, ne ressentant nul mouvement de dépit, et étant au contraire enchanté de pouvoir se débarrasser de cette femme, Isménie, qui jalousait Euphrosia, depuis sur-tout qu'elle avait fait la conquête de l'ambassadeur persan, n'étant pas fâchée de trouver une occasion de l'humilier et de rabattre un peu de la prépondérance que lui donnaient à la Cour ses charmes et ses succès, couseilla au prince de rompre avec éclat et d'une manière qui fit sentir à Euphrosia plus que le regret d'être quittée.

D'après le plan concerté avec Isménie, un jour qu'Euphrosia avait grande réunion chez elle, que toute la bonne société de Nicosie, les plus grands seigneurs de la Cour honoraient son cercle de leur présence, que l'ambassadeur lui-même venait d'y arriver, et qu'enfin Euphrosia

déployant pour lui toutes ses grâces, lui faisait admirer l'heureuse facilité de son esprit, et tous les agrémens de sa personne ; dans l'instant où il paraissait se livrer avec complaisance à ses aimables agaceries ; au moment où, s'abandonnant au charme séducteur qui découle des lèvres de cette adroite coquette, il allait oublier la gravité de son caractère, pour ne paraître qu'un homme vivement épris, un bruit se fait entendre dans l'anti-chambre, et vient interrompre la gaîté du cercle.

Euphrosia se fait informer de la cause du bruit ; on répond que ce sont des messagers du prince Sarrazin, qui, malgré les ordres donnés de n'introduire personne, persistent à vouloir être admis auprès d'elle, ce qui a occasionné le bruit que l'on vient d'entendre. On rit de cette brusquerie, de cette politesse sarrazine ; cependant Euphrosia demande quel est l'objet que le prince Noureddin veut lui faire présenter avec tant d'empressement ; son valet de chambre lui annonce que c'est une espèce

de coffre revêtu de riches étoffes ; que d'après sa forme et sa grandeur, il paraît contenir des liqueurs. Euphrosia se rappelle aussitôt qu'elle a plaisanté avec le prince sur les sorbets en usage dans son pays, qu'elle a témoigné quelque désir de connaître le goût et l'effet de cette liqueur si chère et si agréable aux palais musulmans ; elle ne doute pas que son présent ne soit un envoi de ce genre ; profitant donc de l'occasion favorable pour les goûter et les offrir à l'ambassadeur, elle ne voit nul espèce d'inconvénient à accéder aux instances des envoyés du prince, et donne ordre de les faire entrer.

On s'était bien attendu qu'Euphrosia serait charmée d'étaler aux yeux de l'ambassadeur Persan la magnificence des présens offerts par le prince Sarrazin. On ouvre en grande pompe les deux battans ; après diverses cérémonies qui divertissent l'assemblée, quatre esclaves portant chacun un coin d'une riche cassette, ou coffre, revêtu d'un superbe tapis, orné de lames d'or et de nacre, viennent

le déposer aux pieds d'Euphrosia, en s'inclinant jusqu'à terre. Abdallah, le confident du prince, accompagne les esclaves, il marche gravement à leur suite ; parvenu auprès d'Euphosia, il s'incline comme eux, quoique moins profondément, et tire aussitôt de son sein une lettre qu'il lui présente, en la priant instamment de la lire de suite. Pendant qu'Euphrosia la décachette, et qu'à son grand étonnement, elle trouve dans le billet du prince, le ton de la plus froide et de la plus sanglante ironie, qu'elle y lit, écrit en très-gros caractère, la renonciation la plus formelle à toute espèce de prétention sur sa personne, qu'il trouve, dit-il, trop bannale, trop partagée entre ses nombreux soupirans, pour qu'elle puisse être plus long-tems l'objet de ses hommages, il conclut, en lui disant qu'avant de rompre et de renoncer aux brillantes espérances qu'elle avait déjà bien voulu lui donner ; il desire lui offrir une preuve de son empressement à lui présenter ce qui peut lui être agréable, et la prie, en con-

séquence, d'agréer son envoi. Pendant que notre belle parcourt cette galante missive dictée par Isménie, Abdallah fait un signe aux esclaves, qui dépouillent aussitôt le coffre de sa riche couverture, et l'un deux faisant tourner une clef d'or dans la serrure, fait voir dans son intérieur six flacons ornés de chaînes d'argent; mais une autre décoration frappe plus vivement les yeux des spectateurs: chaque flacon est entouré d'un billet ouvert, ce sont ceux qu'Euphrosia adressa au prince, lorsqu'elle s'efforça de l'attacher à son char; dans l'intérieur du couvercle du coffre est une espèce d'adresse, en grosses lettres d'or, qu'Abdallad détache, avec une sorte d'ostentation qui fixe les yeux sur son action; après l'avoir enlevée avec soin, il la présente respectueusement à Euphrosia sur un petit coussin de velours qu'il tire d'un des coins de la cassette; cette adresse l'avertit qu'en vertu d'un usage établi dans toute l'Arabie, le prince pense devoir lui renvoyer les gages qu'il reçut de sa tendresse, n'étant pas juste, est-

il dit, que l'amant qui rompt volontairement ses chaînes et qui désire en perdre le souvenir, conserve des gages que le sentiment seul peut rendre chers ; suit le détail des divers objets, tels que lettres, portrait, brasselets de cheveux, ruban brodé des mains d'Euphrosia, dons divers d'amour que le prince avait reçus sans les avoir sollicités, et qu'il rend en annonçant qu'ils pourront être précieux et agréables à d'autres. A la vue de ce singulier et insultant avis, que tout ce qui l'entoure peut lire aussi bien qu'elle, Euphrosia, que le billet avait déjà déconcertée, se trouve si accablée de ce nouveau trait, qu'elle perd toute sa présence d'esprit, elle n'a point la force de repousser l'insulte, ni de s'en plaindre. Pendant qu'on sourit autour d'elle, que quelques personnes jouissent méchamment de son trouble, Abdallah, à qui on avait bien fait la leçon, met le comble à sa confusion, en tirant du coffre le plus beau, le plus richement orné des flacons, qui porte suspendu à sa chaîne le

portrait de la belle Euphrosia, et en entourage, la plus séduisante, la plus expressive de ses lettres ; il y joint un billet du prince Sarrazin à l'ambassadeur Persan, billet qu'il lui présente tout ouvert, et par lequel Noureddin, du ton de la plus haute estime, le félicite d'être son concurrent près d'Euphrosia, lui annonce qu'il lui cède et abandonne toute espèce de prétention, et pour mieux l'en convaincre, lui fait offrir le flacon et l'engage à bien apprécier ce gage, quoiqu'il lui soit offert par un rival, et à lire attentivement la tendre et doucereuse épitre qui l'accompagne ; au nom près, est-il dit par *post scriptum*, vous pourriez vous la croire adressée ; en y faisant ce léger changement, on épargnera à Euphrosia la peine de l'écrire pour vous, et vous y trouverez tout ce qu'elle pourrait vous conter de plus aimable.

Surpris de se voir pour quelque chose dans l'envoi et les missives du prince Musulman, l'ambassadeur a pris le billet des mains de l'écuyer,

et le lit autant par curiosité que par respect pour celui qui lui écrit. Cependant Euphrosia a recouvré la parole; elle est furieuse contre le prince, elle se récrie contre l'infamie de ses procédés, veut rejetter et renvoyer son insultant présent; elle pense trouver l'ambassadeur aussi indigné qu'elle: mais celui-ci écoute ses plaintes avec le plus grand sang-froid; cette scène l'a singulièrement refroidi pour Euphrosia; sa lettre, qu'il parcourt des yeux sans prendre la peine de la détacher du flacon qui est encore entre les mains d'Abdallah, lui fait suffisamment connaître l'art et la fausseté de cette femme; loin d'être disposé à prendre son parti, il le serait à l'accabler lui-même de reproches, tant il se sent honteux et piqué d'avoir été sur le point d'être séduit par elle; et tâchant de se posséder, il lui répond froidement que le prince a probablement contre elle des motifs de plainte qui le portent à se permettre une telle vengeance. Au surplus, dit-il, il ne m'appartient pas d'être juge entre vous, et je vous engage seulement,

madame, ajoute-t-il avec un sourire sardonique, à appaiser par le sorbet qui vous est offert, les petits mouvemens de dépit et de colère qu'excite en vous le renvoi qui accompagne le présent; quant à celui qu'on semble me destiner, comme il ne peut être précieux qu'en le recevant de vos mains, je vous le remets pour en disposer comme vous le jugerez convenable.

Au ton, à la manière dont l'ambassadeur lui répond, Euphrosia voit bien qu'elle a perdu le droit de lui plaire et de l'émouvoir; s'étant flattée de trouver en lui un vengeur, trompée dans cet espoir, elle n'en est que plus furieuse contre le Sarrazin; elle arrache avec dépit, avec une colère qu'elle ne prend pas la peine de dissimuler, les divers entourages des flacons, elle jette les lettres, le brasselet de ses cheveux, le ruban brodé de ses mains, qu'elle attacha avec tant d'emphâse à la boutonnière du prince; et jusqu'à son portrait lui-même est jetté, au risque d'être brisé sur le parquet du sallon; puis ordonnant

impérieusement aux esclaves de remettre toutes choses en ordre et de reporter à leur maître son maudit présent, elle attend impatiemment qu'ils exécutent ce qu'elle vient de leur signifier.

Mais au lieu de lui obéir, les soumis et fidèles esclaves de Noureddin s'inclinent profondément sans mot dire; Abdallah répond pour eux que son maître n'entend point qu'on refuse ses présens, et faisant signe aux esclaves, il s'incline et se retire avec eux.

Cependant Euphrosia veut les rappeller, et sur leur refus positif de reprendre ce qu'ils ont apporté, elle veut le renvoyer par ses gens; mais on lui observe qu'on n'agit point ainsi envers les princes; et plusieurs des dames, dont la vue du sorbet a excité la friandise, témoignent le désir d'en goûter; un seigneur Cypriot, assez familier chez Euphrosia, lui dit qu'il ne souffrira pas qu'elle prive ses amis de ce précieux breuvage, et donnant l'ordre d'apporter des vases, il présente et distribue lui-même ce

nectar des Musulmans, qui, de l'aveu même de l'ambassadeur persan, se trouve être de la plus exquise qualité.

Après en avoir bu assez largement et avoir repris assez de bonne humeur pour railler finement Euphrosia, l'ambassadeur se retira; quoiqu'il eût annoncé le dessein de donner toute la soirée à la belle délaissée, il la quitta aussitôt que les rafraîchissemens furent distribués, et il prit congé d'une manière qui lui annonça qu'elle ne pouvait plus guère compter sur lui. En effet il ne reparut plus chez cette belle, qui perdit à-la-fois les plus célèbres de ses adorateurs.

Cependant cette aventure fit du bruit; on se plût à la répandre; elle amusa, elle égaya la ville et la cour; Euphrosia fut quelque tems sans oser reparaître aux cercles; avant qu'elle eut repris assez d'assurance pour s'y montrer de nouveau, le prince Sarrazin avait déjà paru s'attacher au char d'Isménie, qui voulut bien consentir à servir de voile à sa passion pour la princesse Zoé. Comme celle-ci avait

toujours près d'elle sa confidente, rien n'était plus favorable aux vues de Noureddin que de paraître faire sa cour à Isménie; c'était même le seul moyen d'envelopper son amour des ombres du mystère, et d'en dissimuler le véritable objet. Les charmes d'Isménie, ses moyens de plaire ou de séduire étaient tellement connus, que personne ne parut s'étonner qu'elle eût remplacé Euphrosia dans le cœur du prince Sarrazin, qui d'ailleurs avait toujours paru prendre plaisir à sa conversation. Quant à notre héroïne, quoiqu'elle blâmat l'éclat que le prince avait donné à sa rupture, et qu'il lui parut qu'il l'avait traitée avec trop de rigueur, elle fut intérieurement satisfaite qu'il eût rompu avec elle d'une manière qui interdisait tout espoir de racommodement. Cette femme lui paraissait très-redoutable, et sa concurrence était la seule qu'elle redoutait près du prince. Pour Isménie, son véritable attachement lui était trop connu pour qu'elle pût prendre quelqu'allarme des soins que Noureddin paraissait lui rendre;

cependant Zoé ne donne qu'un demi-consentement à cette feinte qui trompait toute la cour. Quoique plus favorablement disposée depuis qu'Euphrosia était écartée, la princesse était loin encore de se rendre aux désirs du prince, ou même d'agréer volontairement ses soins; mais en cherchant à se rapprocher d'Isménie, en lui adressant de ces choses tendres et ingénieuses que la galanterie autorise et que le sentiment sait dicter, Noureddin trouvait moyen de faire entendre à la modeste et trop sévère Zoé, ce qu'il n'eût osé lui adresser à elle-même; et souvent, quand ils n'étaient pas observés, un regard, une inflexion de voix lui indiquaient que c'était à elle seule que son cœur parlait; l'adresse d'Isménie était d'ailleurs extrême pour fournir au prince d'heureuses occasions de faire paraître la délicatesse de ses sentimens; elle était ingénieuse à lui donner lieu, par les questions, ou les doutes qu'elle manifestait, de développer toute la finesse de son discernement, et plus encore la pureté, l'innocence de son ame qui

conservait toutes ses vertus, et semblait sous ce rapport n'être faite que pour s'allier à celle de la princesse de Chypre.

Elle seule pouvait apprécier les vertus de Noureddin, que son séjour en Chypre n'avait encore pu corrompre; son amour pour Zoé l'avait préservé de tous les dangers de ce voluptueux climat; et lorsqu'Isménie s'étonnait souvent de l'innocente simplicité de ses réponses, notre héroïne jouissait intérieurement de voir son amant posséder des qualités si rares et si précieuses; depuis qu'elle était à Nicosie, ses oreilles avaient plus d'une fois été désagréablement frappées de la liberté qui régnait dans les conversations de cette capitale, liberté qui l'avait d'autant plus surprise, qu'elle n'y était point accoutumée. L'impératrice Xéna avait toujours singulièrement veillé à ce que l'on ne tînt devant les jeunes princesses aucuns propos, aucuns discours qui pussent allarmer leur innocence; cette sage réserve de l'impératrice-mère était loin d'être imitée à la cour d'Isaac; le ton

général de la conversation y était fort libre; l'amour, la galanterie en étaient les sujets ordinaires; des anecdotes, que la princesse trouvait très-scandaleuses, étaient souvent racontées, rapportées dans son cercle, sans qu'aucune de ses dames, et le Roi lui-même, quand i était présent, parussent songer qu'il était peu convenable de parler devant elle de ces sortes de choses; à la manière même dont on s'exprimait, on voyait que dans l'opinion commune, rien ne paraissait si naturel qu'une intrigue galante.

L'heureux rapport qui se trouvait dans les goûts et la manière de penser de notre héros avec ceux de l'aimable princesse de Chypre, devait sans doute disposer celle-ci à n'être point longtems rebelle; l'amour prenait chaque jour plus d'empire sur son cœur; vainement elle cherchait à le réduire, elle appellait à son secours tous les motifs qui pouvaient le combattre; ceux mêmes que sa piété lui présentait, perdaient chaque jour de leur force depuis que le prince Sarrazin pouvait l'entretenir librement, et tout

en paraissant s'adresser à Isménie, lui dire mille choses tendres et ingénieuses, que le mystère qui les couvrait ne rendaient que plus séduisantes. Cependant si la princesse sent de plus en plus l'impossibilité de vaincre sa passion, elle n'est pas encore assez faible pour laisser connaître à Noureddin tout son pouvoir. S'appercevant avec douleur qu'il persiste toujours à vouloir rester fidèle à la religion de Saladin, n'espérant plus l'amener à embrasser la sienne, elle refuse absolument de le voir en particulier; elle craint de ne pouvoir lui résister, de se laisser arracher la promesse d'un engagement dont elle sent toute l'imprudence; mais si elle a la force de fuir les occasions de voir le prince seul, elle n'a plus celle d'éviter celles de l'entretenir; elle l'écoute volontiers, elle se plait à causer avec lui toutes les fois qu'elle le rencontre; et lorsque le hasard les favorise, qu'ils ne sont point l'un et l'autre à portée d'être entendus, la princesse n'a plus le courage de s'armer de sévérité, il lui échappe presque toujours des ex-

pressions qui décèlent sa tendresse; des mots heureux qu'un amant sait recueillir, et qui ne sont jamais perdus pour lui. Noureddin jouit de son bonheur; il a la douce certitude d'être aimé; mais s'il gémit de n'en être guère plus avancé, il admire en même tems le pouvoir, l'empire que la religion de Zoé exerce sur les passions. Quelle doit être, dit-il, la force victorieuse de cette religion sublime et sévère, si lorsqu'elle combat le plus doux penchant de la nature, elle donne à un être faible la force de se vaincre et de résister à celui qu'elle aime?..... Plus Noureddin réfléchit, plus il s'étonne de trouver la princesse si constamment sur ses gardes; lorsqu'il compare sa conduite à celle des femmes de l'Orient, et à celle des belles Cypriotes qu'il voit céder si facilement au penchant de leur cœur, il ne peut s'empêcher de croire que la princesse leur est supérieure par sa nature, comme elle l'est par sa conduite. En effet, comment accorder qu'avec une âme si tendre, si expansive, elle puisse trouver en elle-même

des moyens de résister à celui qu'elle aime si tendrement? Sa piété est pour le prince un objet de respect et de vénération; il pense qu'elle doit être une grande sauve-garde pour la vertu, puisqu'il éprouve lui-même la force des barrières qu'elle oppose. Convaincu que la religion chrétienne porte réellement en elle quelque chose de divin, le prince n'hésiterait plus de l'embrasser, s'il ne redoutait le ressentiment de Saladin; ce n'est point par incrédulité, par aveuglement, qu'il se refuse aux lumières du Christianisme, c'est uniquement par la crainte d'être ingrat envers son oncle, de manquer de reconnaissance pour ses bontés, en abjurant une religion dont il est la gloire et le soutien.

Mais comme sa fermeté est en lui moins l'effet de la conviction que celle de sa reconnaisance et de son attachement pour Saladin, il est aussi plus disposé à admirer en Zoé cette constante opposition qui réprime toujours ses désirs; et lors même qu'il est obligé de lui en faire le sacrifice, qu'il désespère presque de pouvoir amener

la princesse au but où il aspire, il est plus que jamais persuadé que dans un cœur vertueux, l'amour peut être extrême, sans pour cela entraîner aucune faiblesse. Pour Isménie, qui ne pense pas tout-à-fait comme Noureddin, elle est plus étonnée que lui de la longue résistance de sa maîtresse; elle lit jusqu'au fond de son cœur; elle pénètre tous les secrets de cette âme si pure, si douce et si tendre à-la-fois; elle voit que Noureddin y règne sans partage, qu'il occupe toutes les facultés de cette âme neuve et sans détours; et lorsqu'elle a lieu de se convaincre qu'on ne peut aimer plus tendrement que Zoé, elle ne peut comprendre qu'avec tant d'amour, on puisse résister et faire soi-même son propre tourment. Cependant il y a quelque chose de si touchant dans la pureté des sentimens de la princesse, qu'Isménie en est pénétrée, et qu'elle éprouve une sorte de regret de n'avoir par connu par elle-même les jouissances d'une telle vertu.

Tandis que notre intéressante Héroïne cherche encore au sein de sa

religion un refuge contre son amant, et que tantôt, cédant au plaisir de l'écouter, tantôt se représentant le charme qu'elle y a trouvé, elle forme toujours le vain projet d'être plus sévère, et qu'enfin pour le fuir, elle voudrait se dérober aux fêtes brillantes de la Cour, et se livrer de nouveau aux exercices de piété qui faisaient ses plaisirs à Idalie, elle éprouve de la part du roi une opposition à laquelle elle ne s'était point attendue. Isaac n'était rien moins que pieux; la dévotion de la princesse sa fille, son goût pour les exercices religieux, contrastant singulièrement avec ses goûts, il pense devoir lui interdire des exercices qui ne pouvaient que l'éloigner de prendre part aux plaisirs de la Cour; mais ne voulant point user d'autorité, il se contente de lui représenter que la dévotion ne convenait pas à une jeune princesse, et lui faisant connaître qu'il désirait que la sienne se renfermât dans l'enceinte du palais, et ne parût point au dehors, il recommande à ses dames de s'efforcer

de la guérir de ce que la piété avait trop de sévère ; autorisées par le roi, encouragées même par son exemple, elles se permirent de plaisanter la princesse sur les instans qu'elle passait en oraison, sur les scrupules qu'elle manifestait en diverses occasions, et bientôt Zoé n'osa plus se livrer aux exercices pieux dont l'habitude l'avait soutenue dans les combats qu'elle livrait encore à l'amour; d'un autre côté, les propos qu'elle entendait chaque jour, qui d'abord l'avaient révolté par le contraste qu'ils formaient avec ses principes, commençaient à ne plus lui paraître si choquans. En encourageant ses dames à sapper les fondemens de sa morale, à jetter une sorte de ridicule, non seulement sur ses exercices religieux, mais encore sur sa piété elle-même, Isaac n'avait point réfléchi combien il risquait d'altérer les principes de sa fille : Zoé était si jeune encore, qu'il lui était permis de confondre les pratiques de la religion avec ses bases essentielles ; en attaquant les premières sans ménagement, on se permit quel-

quefois des plaisanteries hasardées, qui commencèrent à jetter une sorte de doute dans l'esprit de la jeune princesse, et dès lors, écoutant davantage sa passion, elle commença à écarter ce qui l'avait jusqu'alors contenu; elle ne se croit plus si coupable en aimant le prince Sarrazin, et en perdant une partie de ses scrupules, elle commença à se persuader que, comme le disait Isménie, on ne pouvait résister à la puissance de l'amour. Que cette persuasion est dangereuse! on ne cherche plus à combattre un sentiment qu'on se persuade ne pouvoir vaincre, et dès lors, s'abandonnant à toute la faiblesse de son cœur, on court à pas précipités vers l'instant de sa défaite.

CHAPITRE XXIX.

L'hiver s'était presqu'entièrement écoulé, et le prince Sarrazin, qui avait jusqu'alors donné pour motif de la prolongation de son séjour en Chypre, le désir de ne point s'embarquer dans

la mauvaise saison, regrettait de le voir tirer à sa fin, dans l'embarras de trouver des prétextes pour différer son départ; Isménie l'assurait cependant que le Roi ne se défiait nullement de ses desseins; que loin de soupçonner son amour pour la princesse Zoé, il était toujours dans l'intime persuasion qu'elle seule le retenait en Chypre. En effet Isaac n'avait pas le moindre doute de l'intelligence qui régnait entre sa fille et Noureddin; l'espèce d'antipathie que la princesse avait manifestée à l'arrivée du neveu de Saladin, l'aversion qu'elle avait annoncée pour la religion de Mahomet, et qui avait paru rejaillir jusques sur le prince Mahométan, avaient entièrement trompé Isaac sur les sentimens de la princesse; il avait même cru devoir l'avertir d'apporter un peu plus de politique dans l'accueil qu'elle faisait au prince étranger, et lorsque par la suite il le lui vit traiter avec moins de froideur, il attribua ce changement à sa docilité pour ses conseils; ses assiduités près d'Isménie lui parurent suffisamment autoriser

sa fille à le traiter avec plus de bonté, et il ne conçut pas le moindre soupçon de la véritable passion du prince.

Il est vrai qu'Isménie mettait infiniment d'adresse à couvrir les légères inadvertances qui eussent pû trahir les deux amans; elle avait une sagacité, un art véritable pour donner un tour heureux et naturel aux petits événemens qui eussent pû révéler le secret de leurs âmes. Le prince, d'ailleurs, ne se permettait jamais en présence du Roi, aucune chose qui pût compromettre la princesse Zoé et faire soupçonner sa tendresse. Mais envain était-il certain de la posséder, il n'en était pas plus avancé, et n'avait encore pu obtenir aucune promesse favorable à ses vœux; il flottait toujours entre la crainte et l'espérance, et sans le secours d'Isménie, peut-être n'eût-il jamais vu se réaliser l'instant de son bonheur. Un service important qu'il eut occasion de rendre à cette belle vers la fin de l'hiver, vint redoubler le zèle qu'elle mettait à le servir, et la disposer à mettre en usage tous ses moyens de l'obliger.

Jusqu'alors la favorite de la princesse Zoé n'avait reçu que de légères marques de la libéralité du prince Sarrazin; à l'exception d'une bague d'un grand prix, Noureddin ne s'était permis de lui offrir que des bagatelles, des objets moins précieux par eux-mêmes que par la singularité de leur travail et leur rareté dans son pays où ils s'achetaient au poids de l'or. Isménie avait reçu avec reconnaissance les divers dons du prince; mais quoiqu'elle eût parue très-flattée de ceux qu'il lui avait offerts comme objets de curiosité très-précieux et très-estimés en Arabie, elle eût mieux aimé de véritables bijoux qui eussent été de défaite en Chypre; mais le prince aurait craint de blesser sa délicatesse en lui offrant des secours en argent. Cependant Isménie, malgré la place qu'elle occupait près de la princesse, et la pension que lui avait faite la feue Reine, se trouvait dans une position très-embarrassante; sa pension ne lui était point payée, et les honoraires attachés à sa place ne l'étaient point non plus; le faste d'Azéma absorbait les

trésors de l'état ; tout ce qui était attaché à la cour souffrait du luxe effréné de la favorite, et n'en devait pas moins soutenir l'honneur de sa place et la dignité de son rang. Isménie aimait aussi la dépense ; même avant la mort de Laodicée, lorsqu'elle s'était retirée avec la Reine, elle avait déjà contracté quelques dettes ; quoiqu'elle fût alors très-exactement payée de sa pension, depuis son retour à Nicosie, ses dettes s'étaient singulièrement accrues, et elle se trouvait en conséquence dans l'impossibilité de les acquitter, ne pouvant parvenir à se faire payer de ce qui lui était dû par le gouvernement ; elle ne pouvait non plus s'adresser à la princesse pour sortir d'embarras, n'ignorant pas qu'elle était elle-même fort gênée, et avait même été obligée de suspendre ses libéralités accoutumées, ne pouvant tirer d'argent des mains des ministres, qui tous prétendaient les caisses épuisées par les sommes immenses que se faisait fournir la favorite. Cependant les créanciers d'Isménie, lassés d'at-

tendre, se rassemblèrent un jour chez elle, et la menacèrent vivement de la citer en justice; elle essaya donc d'adoucir leur humeur, et ne pouvant y parvenir sans leur donner quelque à-compte, elle était prête à mettre en gage ses effets les plus précieux; déjà même elle les avait fait apporter; et un certain joaillier juif commençait à en estimer la valeur, lorsqu'un heureux hasard amena chez Isménie le prince Sarrasin.

Noureddin fut fort étonné, en entrant dans l'anti-chambre de cette dame, d'entendre différentes voix s'élever dans la pièce voisine, et de distinguer celle d'Isménie qui paraissait supplier; il se tourna vers le valet de chambre de la dame du palais, pour lui demander la cause de ce tapage; celui-ci répondit que sa maîtresse était en ce moment obsédée de fournisseurs importuns et impitoyables, mais qu'il l'engageait cependant à entrer, le supposant trop son ami pour que sa présence ne fût pas agréable dans tous les momens, et en prononçant ces

derniers mots, l'officieux valet de chambre pousse la porte et annonce le prince Sarrazin.

Son nom, son entrée dans le salon fait sur les créanciers l'effet d'un coup de théâtre; le joaillier juif laisse échapper de ses mains une magnifique robe dont la garniture parsemée de perles et de paillettes, était estimée par lui moins des deux tiers de sa valeur; d'autres objets de luxe et de parure, dont Isménie se décidait à faire le sacrifice, étaient étalés çà et là sur les siéges, d'autres étaient entre les mains des avides créanciers. Pendant que le prince jette un regard surpris sur le spectacle qui s'offre à lui, la belle Isménie, négligemment appuyée sur une petite table sur laquelle son écrin était posé, lève vers lui ses beaux yeux remplis de larmes; elle rougit d'être surprise dans un tel moment, et dans sa confusion elle oublie de répondre au salut du prince. Cependant Noureddin s'informe de ce que signifie la scène qu'il a sous les yeux, à laquelle il était loin de s'attendre, mais même à laquelle il ne concevait rien, ne

connaissant point l'usage des prêteurs sur gages et leur ministère obligeant; tandis qu'Isménie hésite à lui répondre, qu'elle cherche comment elle doit tourner l'aveu qu'elle est obligée de faire, un créancier hardi et insolent a l'audace de prendre la parole et de dire effrontément au prince, que ce dont il est témoin, signifie que les marchands qu'il voit rassemblés, s'ennuient de n'être payés que de belles paroles, et qu'en attendant qu'on les satisfasse entièrement, ils veulent du moins prendre un nantissement sur ces effets qu'on estime. Isménie prend sur elle de réendre : elle dit à Noureddin que l'embarras qu'elle éprouve, l'état de gêne et d'impuissance où elle est en ce moment d'acquitter ses dettes, ne sont occasionnés que par le retard qu'on lui fait essuyer dans le payement de sa pension et des émolumens attachés à sa place; depuis près d'un an, dit-elle, elle n'a pu rien toucher, ce qui la gêne d'autant plus, avoue-t-elle au prince, qu'elle n'a point de fortune personnelle, la sienne ayant été entièrement confisquée par le

gouvernement, lors de la révolte de son père contre Isaac.

Noureddin lui fait amicalement des reproches de ne point lui avoir fait connaître son embarras, et se tournant vers les créanciers, il leur ordonne de se retirer, annonçant qu'il se charge d'acquitter ce qui leur est dû, qu'ils peuvent se présenter le lendemain à son caissier : à cette promesse aussi agréable qu'inattendue, la figure des créanciers s'éclaircit; ceux qui s'étaient montrés les plus méchans sont ceux qui se confondent le plus en excuses et en remercîmens; tous saluent le prince très-respectueusement, et prennent congé d'Isménie, en l'assurant qu'ils lui seront désormais tous dévoués. Restée seule avec le prince, Isménie lui témoigne toute sa gratitude, et feint cependant de consentir avec peine qu'il soit son seul créancier. Après quelques débats, le valet de chambre reçut l'ordre de rassembler tous les mémoires et de dresser un état général de tout ce que sa maîtresse pouvait devoir; cet état fut remis au prince, qui fidèle à

sa parole, fit tout payer le lendemain. Il couronna ce service de la plus haute importance, par des preuves de sa libéralité et de sa munificence, qui donnèrent à Isménie la plus haute opinion du prince Sarrazin.

Comme l'ingratitude ne fut jamais son vice dominant, elle songe à s'acquitter envers le prince, en s'occupant avec un nouveau zèle des intérêts de son amour. S'appercevant que la princesse Zoé se relâche un peu de la sévérité de ses principes, elle croit que l'instant est favorable pour ménager une entrevue à Noureddin; elle ose croire qu'il pourra en tirer meilleur parti que des précédentes; mais l'embarras est d'amener Zoé à y consentir; elle s'est si fortement déclarée contre celles qu'Isménie avait proposées au jardin, elle a tant de fois mis sa dame d'honneur en avant pour les rompre, que dans la crainte d'éprouver de nouveaux obstacles, elle se décide à ne la prévenir de rien, et au lieu de prendre le jardin pour lieu de rendez-vous, elle fait choix de son propre appartement, où elle pense

qu'on sera plus à l'abri des surprises. Isménie était alors logée de la manière la plus favorable pour que sa maîtresse pût se rendre chez elle sans risquer de se compromettre, et même sans être vue de personne. Depuis qu'Isménie est attachée à la cour, elle a toujours habité le palais; longtems elle fut fort à l'étroit et très-éloignée de la princesse; mais depuis peu elle vient d'obtenir un très-joli appartement, positivement au-dessus de celui de la princesse Zoé, qui le lui a procuré, et qui a fait faire un petit escalier qui conduit directement au cabinet où elle se tient habituellement. Au moyen de cet escalier dérobé, qui est de la plus grande commodité pour Isménie, elle entre et sort de chez la princesse sans être aperçue, et sans avoir besoin de traverser les vastes appartemens du palais et la longue galerie qui y conduit. La facilité que trouve la princesse de se rendre, sans suite, sans être aucunement accompagnée, chez Isménie, l'engage à lui rendre de fréquentes visites; depuis qu'elle habite si près

d'elle, notre aimable héroïne se fait un plaisir d'aller souvent la surprendre. L'officieuse Isménie pense donc à tirer parti de cette circonstance, et d'en user à l'avantage du prince Sarrazin; elle convient avec lui du jour, et à-peu-près de l'heure à laquelle il se rendra chez elle; et pour attirer la confiante Zoé, elle se sert du pretexte de lui faire voir un nouveau meuble qu'elle vient de se donner, et dont elle lui parle comme étant d'un genre singulier et absolument neuf. Notre héroïne qui n'a de libre que le matin, consent volontiers suivant la proposition d'Isménie, à monter chez elle dans la matinée du lendemain. Noureddin, rempli de la plus douce espérance, a grand soin de se rendre chez la dame du palais, bien avant l'heure qu'elle lui a marquée, tant il craint de manquer l'instant de rencontrer la princesse. Isménie le badine sur son empressement, qui lui a à peine permis de finir sa toilette, et le fait déjeûner avec elle, en attendant l'arrivée de Zoé; plus d'une heure s'écoule avant qu'elle

paraisse; le prince commence à s'impatienter et à craindre qu'elle ait oublié l'engagement qu'elle a pris; Isménie le rassure en lui rappellant que la princesse ignore qu'elle doit le trouver chez elle, et qu'elle n'a pas positivement fixé l'heure à laquelle elle viendrait; elle l'engage à attendre ce moment plus patiemment, et surtout à ne point faire d'imprudence. Noureddin promet beaucoup; il adopte absolument le plan tracé par Isménie, et jure de se conduire par ses avis. Cependant des pas légers se font entendre, il les reconnaît pour ceux de son adorable princesse, et veut voler au-devant d'elle, quoiqu'Isménie l'ait averti qu'elle n'est prévenue de rien, et qu'en se montrant tout-à-coup il court risque de l'indisposer, et peut-être même de la faire retirer. Isménie a beaucoup de peine à le faire consentir à passer dans une pièce voisine, pendant qu'elle-même va au-devant de la princesse, et qu'elle la fait entrer dans son appartement.

Mais à peine l'aimable Zoé a-t-elle

pris place sur un sopha, à peine Isménie commence-t-elle à la féliciter des brillantes couleurs qui parent son teint, qu'elle ne doit qu'à la seule nature, et que sa confidente prétend ce jour-là être plus fraîches encore qu'à l'ordinaire, que Noureddin, impatient de jouir de la vue de sa belle maîtresse, et ne pouvant se contenir plus long-tems, ouvre précipitamment la porte du cabinet, et vient se jetter aux pieds de la princesse, qui d'abord rougit et reste interdite; puis jettant à Isménie un regard menaçant, elle lui reproche de l'avoir attirée chez elle pour l'y faire surprendre par le prince Sarrazin. Zoé est d'autant plus fâchée de rencontrer le prince en ce moment chez Isménie, que ne s'attendant à y trouver personne, elle est venue dans le plus grand négligé, couverte d'une simple robe du matin. Noureddin, au contraire, ne l'a jamais trouvée si belle; il lui semble que ses formes séduisantes ne se sont jamais si agréablement, si voluptueusement dessinées sous le brillant tissu des étoffes d'or et de soie, que sous le

léger tissu d'une simple robe du matin; il dévore des yeux les heureux contours que voile légèrement la fine mousseline qui couvre son sein; ses regards, qui n'ont jamais été si hardis, achèvent de déconcerter la modeste Zoé, qui écoute à peine le compliment que le prince lui adresse. Cependant Isménie s'excuse d'avoir consenti à permettre au prince Sarrazin de rester chez elle, lorsqu'elle attendait la visite de l'héritière de Chypre; elle donne pour motif de cette condescendance, la nouvelle que le prince est venu lui communiquer de son rappel près de son oncle. — Comment! s'écrie, toute émue, la sensible Zoé, Saladin rappelle Noureddin? — Oui, il le rappelle, il le redemande instamment.... j'ai pensé que vous aimeriez mieux apprendre ici cette nouvelle, et en causer avec le prince sans être entourée de surveillans... — Oh certainement!... certainement oui, répond la fille d'Isaac, en retenant quelques larmes qui sont prêtes à lui échapper, je n'aurais pu me contenir, j'eusse risqué de me trahir, si j'avais

appris en public le prompt départ de Noureddin. — Belle Zoé! vous daignez donc y être sensible? s'écrie le Sarrazin, en s'emparant d'une main que la princesse ne songe pas à lui disputer. — En pouvez-vous douter?.. Ah! Noureddin! je vous l'avais bien dit, nous ne devions point nous attacher l'un à l'autre, il faut maintenant nous quitter, et notre amour fera notre malheur!... mais, que dis-je? moi seule je souffrais! vous m'oublierez bientôt.... — Moi, Zoé! vous oublier?.. quelle injure vous me faites!.. non, jamais, quelque puisse être ma destinée, jamais je n'oublierai celle qui fit seule palpiter mon cœur, qui m'apprit à connaître le pouvoir de son sexe, le tendre empire qu'il exerce sur nos ames!..... En proférant ces mots, il imprime un baiser de feu sur sa main qu'il presse entre les siennes; Zoé rougit et cherche à la retirer doucement. Elle s'informe ensuite si le sultan Saladin a fixé d'une manière positive le tems du départ de son neveu; Noureddin lui répond que déjà depuis longtems son oncle se plaignait

de la prolongation de son séjour en Chypre, et que par le dernier courrier qu'il vient de lui expédier, il lui mande qu'il est tems qu'il revienne enfin à sa cour, et s'arrache d'un séjour qui paraît avoir pour lui trop de charmes; qu'en conséquente il vient de donner des ordres de préparer un vaisseau pour l'aller chercher, qu'il l'engage à ne point tromper son espoir et à partir sans délai. — Tout est donc fini, reprend avec douleur l'intéressante Zoé, il n'est plus d'espoir de vous retenir plus long-tems!... Et une larme, qui s'échappe de ses paupières, vient tomber sur la main de Noureddin, qui recueille avec ardeur cette précieuse marque de la sensibilité de sa chère princesse. — Ah Zoé! adorable Zoé! il ne faudrait qu'un mot de vous... — Pour vous retenir, au mépris des ordres de votre oncle? Ah! Noureddin, je n'abuserai point de cet empire que vous m'assurez que j'ai sur votre cœur.... non, je n'essaierai point de vous retenir, lorsque votre devoir vous rappelle près de celui que vous respectez, que vous

chérissez comme un bienfaiteur et un père : partez, retournez vers Saladin, et souvenez-vous seulement.... — De vous, Zoé!... toujours de vous! vous serez sans cesse présente à ma pensée! Mais, hélas! pourquoi nous séparer? ah, Zoé! si véritablement vous m'aimez.... — Cruel! en doutez-vous?.... Si vous ne m'étiez cher, serais-je si affligée de votre départ?... — Eh bien, Zoé, dites un mot, un seul mot, et jamais nous ne serons séparés!... — Que voulez-vous dire? expliquez-vous. — Hélas! je n'ose.... je crains de m'expliquer.... et cependant Zoé! ma Zoé! dit-il, en s'emparant de nouveau de sa main, tu pourrais!.... — Quoi donc! dit notre héroïne, impatiente; je pourrais.... — Le suivre, dit Isménie, voyant que le prince hésite encore à prononcer ce mot, qui expire sur ses lèvres, tant il craint de déplaire à la princesse par une proposition si hasardée. — Qu'entends-je! dit Zoé, aussi étonnée qu'allarmée, est-ce à moi que peut s'adresser une telle proposition?... Vous flatteriez-vous, prince?... — Ah! je ne me flatte

de rien ! répond notre héros, déjà tout interdit du ton sévère que prend Zoé, je n'ose espérer d'être favorablement écouté, et cependant je ne vous propose de ne me suivre qu'en qualité d'épouse !..... Consentez, poursuit-il avec chaleur, à vous donner à moi aux conditions que je vous ai déjà offertes ; dites un mot, mon adorable amie, j'instruis de suite mon oncle de mon amour pour vous, je lui expédie un courrier, je lui confie mes vœux, mes plus chères espérances ! Je suis sûr que Saladin ratifiera ce que j'ai promis en son nom, qu'il consentira, qu'il s'engagera à vous laisser le libre exercice de votre religion ; quant aux promesses qui me sont personnelles, vous pouvez juger s'il me sera doux de les tenir ! de n'avoir d'autre épouse que ma Zoé ! dit-il, en lui serrant tendrement la main ; puis mettant un genou en terre, et la regardant amoureusement : consens, dis que tu es prête à me confier le soin de ton bonheur !... Ame de ma vie ! prononce ces douces paroles, qui mettront ton amant au comble du ravissement !....

Alors, continua-t-il avec feu, au retour du courrier envoyé à Saladin, dès que nous aurons sa réponse, nous nous embarquerons, nous partirons l'un et l'autre par le même vaisseau qui nous apportera... — Ah, Noureddin! dit Zoé, en lui retirant sa main, pouvez-vous me connaître assez peu pour croire que j'adopterai un tel projet?... Pouvez-vous penser que je consente à me laisser enlever?.. à m'arracher clandestinement de la cour de mon père, à m'unir enfin, sans son consentement, à un prince Mahométan?... — Quant au consentement du Roi votre père, dit ici Ismenie, en interrompant sa maîtresse, si le prince pouvait se flatter de l'obtenir, il n'essaierait certainement point de s'en passer; mais comme il est certain qu'Isaac ne peut de bonne-foi volontairement vous unir à un Musulman, il est de nécessité de commencer par se soustraire à son autorité, sauf ensuite à obtenir un pardon... — Que je ne me mettrai point dans le cas de solliciter, replique la vertueuse princesse; non, quelque soit mon at-

tachement pour Noureddin, je ne me laisserai point engager dans une démarche aussi coupable qu'imprudente! Prince, vous m'offrez envain des conditions que j'ai déjà rejettées; pour prétendre au titre de mon époux, il faudrait, je vous l'ai déjà dit, que vous abjurassiez votre religion, et que vous adoptassiez la mienne; vous pensez ne pouvoir le faire, diverses considérations vous retiennent: je veux et dois montrer la même fermeté que vous à rejetter des conditions qui me déshonoreraient aux yeux des Chrétiens; et quant à votre projet de fuite, ne m'en parlez jamais, il me révolte de vous en soupçonner seulement la pensée, dit notre héroine, avec un ton si ferme et si imposant, que Noureddin, consterné, n'a plus le courage d'insister. Mais Isménie, plus hardie, reprend la parole en ces termes: — Qu'a-t-il donc de si révoltant, ce projet?... Le prince ne vous propose point de partir en fugitive incertaine de l'accueil qu'elle recevra de la famille de son amant, mais au contraire en épouse avouée,

acceptée avec transport par un oncle qui l'adore, qui ne veut que son bonheur. — Vous dites bien, Isménie, Saladin ne veut, ne desire que ma satisfaction, et la princesse serait reçue de lui, véritablement comme une fille chérie! — C'est ce que je pense; ma maîtresse retrouverait en lui, plus, peut-être, qu'elle ne laisse ici! car, qu'est-ce, après-tout, que la tendresse d'Isaac? Qu'est-ce qu'il fait pour sa fille? Que peut-elle en attendre, sinon d'être sacrifiée, immolée à son ambition? ce sera, j'en suis sûre, le seul sentiment qui le dirigera, lorsqu'il sera question de lui choisir un époux; et elle peut balancer à accepter, à prendre elle-même celui que son cœur a choisi!... elle peut s'exposer à être victime de la bizarrerie d'un père!. .... — Isménie! arrêtez.... respectez votre Roi.... souvenez-vous, ajoute la princesse, que vous êtes aux gages d'Isaac, et si j'étais tentée d'oublier mes devoirs envers lui, c'est vous qui devriez me les rappeller, au lieu de m'engager à les méconnaître.

Oui, je suis aux gages d'Isaac, repart fièrement Isménie, je suis à ses gages, si l'on peut dire être à ceux d'un homme qui a usurpé la souveraineté de mon pays, qui s'est emparé de toute ma fortune, et qui ne me paie même pas le léger tribut qui m'avait été promis comme indemnité de ce qu'on m'avait enlevé! mais il ne s'agit pas de moi, j'oublie tous ses torts, je les lui pardonne en faveur de son adorable fille, son propre intérêt m'occupe plus que le mien. Oui, ma chère maîtresse, poursuit-elle, vous connaissez mon tendre attachement pour votre personne, croyez que c'est l'unique motif que j'envisage, c'est lui qui me porte à vous solliciter de ne point vous exposer à un tardif repentir.... Croyez-moi, les heures du bonheur sont courtes, celui que l'amour promet passe avec rapidité !.... Ne soyez pas vous-même un obstacle aux vœux de votre amant, ne soyez pas assez cruelle pour lui refuser, et vous priver vous-même des douces jouissances que votre sensible cœur est fait

pour goûter !.... Songez que c'est pour toujours que vous vous condamnez au malheur affreux de vivre loin de l'objet que vous chérissez !... Ah ! ma chère maîtresse ! si réellement vous aimez, pouvez-vous balancer, ou même hésiter dans votre choix ?.... Dans les circonstances où vous vous trouvez, les scrupules religieux doivent céder à de plus chers et plus puissans intérêts ! quant à la démarche qui vous effraie tant, qu'est-t-elle autre chose que la dispense d'une formalité, qui, chez vos pareils, est plus d'apparat que de réalité ? Mariée du consentement de votre père, vous seriez demandée par un ambassadeur, qui ne prendrait pas la peine de s'informer si c'est volontairement que vous vous donnez au prince son maître, votre mariage ne serait pas plus que celui qu'on vous propose, célébré sous les yeux d'un père !.... Escortée, conduite sur les frontières par un certain nombre de vos sujets, vous seriez au terme de votre voyage, abandonnée, entièment livrée aux étrangers; épousée

d'abord par procuration, vous seriez ensuite conduite au prince votre époux que vous ne connaîtriez nullement, qui ne se montrerait peut-être pas plus empressé de mériter votre estime que se rendre digne de votre amour. Au contraire l'amant, le prince accompli qui sollicite ici votre main, vous la demande lui-même, il est son propre ambassadeur, il ne se repose que sur ses soins tendres et délicats, il ne confie qu'à lui le soin si doux de vous conduire dans ses états ; l'amour vous offre les plus précieuses faveurs, le bonheur d'être unie à celui que vous aimez ! à celui qui se montre aussi digne de votre estime que de votre attachement, à celui qui non seulement vous idolâtre, et possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit, mais encore réunit, dans ses goûts, dans ses inclinations, un rapport si parfait avec vous, que tout annonce que le ciel vous a destinés l'un à l'autre. puisqu'il a mis dans vos ames cette heureuse sympathie, qui peut seule former une

union aussi douce que fortunée! — Isménie !.... dit la princesse, toute émue du discours de sa confidente, ne cherche pas à me séduire !... Hélas! je ne sens que trop le prix du sacrifice que mon devoir et ma religion exigent !

Noureddin, qu'encourage un tel aveu, fait alors parler sa tendresse, il la peint avec force, avec chaleur; Isménie pense devoir encore le seconder; elle parle avec plus d'ardeur, avec plus de hardiesse que jamais, sur la nécessité de fuir avec Noureddin; elle croit devoir achever de décider la princesse à se laisser enlever ; mais Isménie se trompe : elle s'égare un peu sur les moyens de parvenir au but qu'elle espère; avec plus de réserve, moins de chaleur dans ses propos, elle fût peut-être parvenue à triompher de la résistance, qu'en dépit de l'amour, lui apportent encore la vertu et la raison de Zoé : mais emportée par le désir de vaincre, elle ne ménage pas assez la délicatesse de sa maîtresse; en cherchant à l'émouvoir,

elle lui fait une peinture trop vive et trop libre des plaisirs qui l'attendent ; il lui échappe des expressions un peu fortes qui allarment la pudeur de notre Héroïne, la maladresse d'Isménie lui donne l'éveil, elle est en garde contre ses dangéreux conseils ; elle observe attentivement sa confidente, et surprenant des regards d'intelligence qu'elle lance au prince sarrazin, elle commence à concevoir des soupçons qu'une circonstance malheureuse pour Isménie, vient tout-à-coup fortifier.

Cette belle ne s'était point refusé le plaisir de porter la superbe parure d'Emeraude, dont Noureddin lui avait fait cadeau. Aussitôt qu'elle s'en était vu en possession, elle s'en parait depuis quelques jours ; cette magnificence dont on avait facilement deviné la source, avait déjà donné lieu à bien des propos, dont quelques-uns revinrent à l'esprit de la princesse ; elle-même avait été surprise d'une libéralité qui lui paraissait excessive ; mais en voyant les signes d'intelligence d'Isménie et du

prince, elle crût voir le but et le fruit de cette prodigalité ; l'indiscrète chaleur d'Isménie à appuyer les prétentions de Noureddin, lui fit penser qu'elle était entièrement séduite par ses présens, qu'elle s'était sans doute engagée à lui livrer sa maîtresse, qu'elle avait en quelque sorte vendue; à des soupçons si outrageans pour Isménie, s'en joignirent encore de plus cruels pour la princesse ; il lui vient l'idée qu'elle est peut-être le jouet de ces perfides, qu'ils sont d'accord pour la tromper, qu'on ne met Saladin en avant que pour l'abuser plus sûrement et la livrer, sans recours et sans défense, à la passion du Sarrazin, qui n'a peut-être pas le véritable dessein de remplir les promesses, les conditions dont il se sert pour la séduire ; qu'en un mot elle a tout à redouter, et n'a même pas la certitude d'une réparation convenable ; en doutant ainsi de la bonne foi de son amant, en le livrant à des soupçons aussi cruels, aussi pénibles, on conçoit l'indignation qu'éprouve la sensible Zoé ; Is-

ménie venant y mettre le comble par une plaisanterie déplacée, elle ne put contenir plus long-tems l'expression de son ressentiment. — C'en est trop enfin, s'écrie notre Héroïne indignée; femme vile et sans pudeur! cessez de blesser mes oreilles par vos propos et vos odieuses insinuations. Trop long-tems je vous ai méconnue, j'ai été la dupe de vos artifices, mais vous avez levé le masque qui me cachait vos vices; je vous connais maintenant, vous êtes indigne de mon amitié, vous êtes aussi basse qu'intéressée; vous vous êtes laissée corrompre par les présens du prince, et vous prétendiez m'en faire payer le prix! Oui, perfide et dangereuse séductrice, femme indigne de ma confiance; oui, vous vouliez abuser de ma jeunesse, de mon inexpérience, vous vous flattiez de me séduire, de me faire tomber dans le piège que vous tendiez à mon innocence?... Mais vous n'y parviendrez pas, vous ne remporterez d'autre fruit de vos affreuses tentatives, que la honte de

les avoir formées, et l'assurance du mépris que j'ai maintenant pour votre personne.

Le ton véhément de la princesse en prononçant ces paroles, sa colère aussi soudaine qu'inattendue, étonnent également Isménie qui était loin de s'attendre à être traitée de cette manière par celle qu'elle avait toujours regardée comme la plus douce des créatures! Surprise, mais non attérée des reproches qu'on lui adresse, elle veut essayer de se justifier; déjà même elle élève la voix, se prétend injustement soupçonnée; mais Zoé refuse d'écouter sa justification; elle ne lui permet pas de se défendre: — Je ne veux rien entendre, lui dit-elle, en se levant précipitamment, et en se disposant à quitter l'appartement, je vous défends de me suivre... Je vous défends encore plus expressément de paraître chez moi dans d'autres momens que ceux où tout le monde se rassemble... Ce n'est même que par un reste d'égards, pour ne point vous faire perdre votre place et vous déshonorer aux

yeux du Roi et de toute la Cour, que je consens à dissimuler en public le mépris que vous m'inspirez; mais c'est désormais tout ce que vous pouvez attendre de mes bontés!... En disant ces mots avec une dignité imposante, la princesse fait une légère inclination à Noureddin, et sort avec précipitation de chez Isménie, se promettant de ne jamais y remettre les pieds.

Cette brusque sortie, ce refus de l'entendre, cette défense de paraître chez elle, déconcertent Isménie, plus que ne l'a fait sa colère; elle est plus sensible, elle est plus frappée du ton calme et imposant avec lequel sa maîtresse vient de lui signifier ses ordres, ses intentions pour l'avenir, qu'elle n'a été effrayée de l'explosion de son indignation; ce dernier coup l'interdit; elle reste quelques instans sans parler, sans songer même à se plaindre de la sévérité de Zoé.

Pour Noureddin, il est désolé, désespéré! il se reproche sur-tout d'avoir causé le malheur d'Isménie, de lui avoir fait perdre les bonnes

grâces de sa maîtresse, par son indiscrète prodigalité. La douleur que le prince manifeste, la bonté qu'il a de s'attribuer toute la faute, pendant qu'Isménie sent bien qu'elle seule a produit tout le mal, rend à celle-ci son courage, l'aide à retrouver son assurance; elle console le prince, elle l'assure que tout ceci ne tardera pas à s'appaiser; je connais, dit-elle, la bonté du cœur de la princesse, je suis certaine que sa colère ne tiendra pas long-tems contre moi, je ne tarderai pas à rentrer en grâce, à reprendre mon ascendant, et je n'en userai que pour vous servir; un peu de patience seulement, et tout sera réparé....

Malgré cette assurance, Noureddin se trouve fort attristé, et Isménie, malgré sa confiance dans le crédit qu'elle se suppose encore, n'essaie pas de se présenter avant le moment qui lui a été indiqué; elle attend l'heure où le cercle se forme chez la princesse, et pour la première fois, elle est l'une des moins empressées à s'approcher de Zoé; cependant elle

s'en approche encore trop-tôt ; l'accueil qu'on lui fait étant des plus froids ; pendant tout le cours de la soirée, la princesse évite autant qu'elle peut de lui adresser directement la parole ; elle agit de même envers le prince Sarrazin, qui n'est guère plus favorablement traité qu'Isménie ; mais celle-ci soutient mieux l'indifférence de la princesse, elle la supporte très-philosophiquement ; cela ne l'empêche pas de se montrer aimable ce soir-là, et de se présenter le lendemain, comme de coutume, au lever de notre Héroïne, qui la reçoit encore plus froidement que la veille ; elle répond à peine au compliment qu'elle lui adresse, en s'approchant de son lit, et ne daigne plus ensuite paraître s'appercevoir qu'elle est dans l'appartement ; elle ne lui dit pas un seul mot ; Isménie essaie cependant de s'attirer l'attention de Zoé, en racontant diverses anecdotes piquantes ; mais notre Héroïne n'a pas l'air de l'écouter ; ses compagnes seules s'amusent de ses récits ; alors Isménie se voyant ab-

solument oubliée, négligée de sa maîtresse, prend le sage parti de se retirer.

Aussitôt que la princesse a terminé son déjeûner, elle passe, suivant son usage, dans le cabinet où elle s'enferme pour travailler. Environ un quart-d'heure après qu'elle a quitté ses dames, comme Zoé s'occupait à dessiner, qu'elle tachait d'écarter le souvenir du Sarrazin et de son départ, par l'étude d'un art qui fit toujours ses délices, elle est toute surprise de voir Isménie s'introduire par la porte secrète dont elle conserve la clef. Etonnée de son audace, après la défense qu'elle lui a faite, et la manière dont elle l'a reçue une heure avant, elle lui témoigne son mécontentement et lui ordonne de sortir ; mais vainement elle lui réitère ces ordres jusqu'à trois fois, Isménie, au lieu d'obéir, se jette à ses genoux, et dans cet humble posture, lui fait le récit de la cruelle situation où elle se trouvait lorsque le prince Sarrazin est arrivé chez elle si mal à propos ; Zoé

essaie de la faire relever, elle insiste même pour cela; mais Isménie proteste qu'elle restera à ses pieds jusqu'à ce qu'elle ait entendu sa confession, et qu'elle ait obtenu son pardon; elle fait une peinture touchante de la douleur qu'elle éprouvait d'être réduite de se défaire de ses effets précieux dont elle fait l'énumération; et le détail touchant de l'arrivée du prince, le contraste de sa générosité avec la dureté des créanciers, rien n'est oublié pour rendre le tableau plus intéressant et plus digne de la pitié de la princesse; Isménie ne manque pas d'y ajouter quelques ornemens et d'honorer de quelques larmes le cruel souvenir de ce moment affreux; on pense bien aussi qu'elle ne manque pas de dire que ses dettes n'ont été causées que par le défaut de payement de sa pension et de sa place, et qu'elle se garde d'énoncer la somme à laquelle elles montaient; nous avons dit combien la princesse était bonne, combien elle était conpatissante; le récit d'Isménie l'émeut sensiblement, dès qu'elle

a commencé à lui faire l'aveu de ses peines, elle se reproche la sévérité avec laquelle elle l'a traitée ; elle s'accuse d'injustice dans ses soupçons, regrette de n'avoir pas sû plutôt la véritable cause de la générosité du prince et de la tendre reconnaissance d'Isménie, qui l'amène à reconnaître qu'elle est de toute justice. Non seulement Isménie est justifiée aux yeux de la princesse, qui trouve tout naturel que, dans ces circonstances, elle ait accepté les secours de Noureddin, mais encore elle lui sait gré en quelque sorte d'avoir fourni à son amant une si belle occasion de faire paraître sa libéralité et son amour de l'ordre. Il n'y a que la parure d'Emeraude qui tient encore un peu au cœur de la princesse, et s'il en faut dire la véritable raison, c'est qu'elle était plus belle qu'une du même genre qu'elle-même portait, et qu'elle était un peu fachée de voir Isménie tenir du prince des bijoux d'une telle valeur ; elle taxait donc toujours ce surcroit de générosité de folle prodigalité. Isménie

prétendait au contraire que c'était une preuve non équivoque de la grandeur d'ame, de la magnificence que le prince mettait dans toutes ses actions ; enfin, quoiqu'elle différât un peu d'opinion avec sa maîtresse, dans la manière d'envisager ce point de la conduite de Noureddin, Isménie amena la princesse à convenir que malgré l'extrême richesse du présent, elle n'avait pu se dispenser de l'accepter, d'après la manière dont il lui avait été offert.

Ceci une fois convenu, Isménie était évidemment justifiée des torts qu'on lui soupçonnait, et sa maîtresse lui pardonna ce qui lui était échappé d'inconsidéré dans ses propos ; elle l'avertit cependant d'être plus circonspecte à l'avenir, et lui recommanda de ne plus appuyer des propositions telles que celles qu'elle avait voulu excuser : Isménie le promit. Etait-elle bien sincère ? c'est ce que la suite nous apprendra. En attendant qu'elle se rendit de nouveau coupable, elle recueillit l'avantage d'être en grâce près de sa maî-

tresse; la bonne et sensible Zoé, qui avait été vivement touchée de l'action d'Isménie, de la manière dont elle s'était humiliée à ses pieds, l'ayant reconnue innocente, s'empressa de la disculper des fausses imputations auxquelles avait donné lieu la trop superbe parure d'Emeraude; elle avait excité l'envie et la jalousie de quelques personnes qui s'étaient répandues à ce sujet en discours offensans; parmi ces personnes nous nommerons Lasthénie, qui, n'ayant jamais aimé Isménie, et la croyant disgraciée de la princesse, d'après l'accueil qu'elle lui avait vû faire à son lever, se permit ce jour même, devant la princesse Zoé, de s'exprimer sur la dame du palais, en termes si injurieux et si peu ménagés, que notre Héroïne pensa devoir prendre le parti d'Isménie; elle commença par dire qu'elle-même avait douté un moment de sa vertu, mais qu'elle avait éclairci le motif qui donnait matière aux soupçons; je connais, dit-elle, ce qui l'a occasionné, et je déclare qu'il ne peut qu'hono-

rer également le prince Noureddin et Isménie, qui, dans les circonstances où elle se trouvait, n'a pû refuser cette marque distinguée de sa bienveillance. Je pense, ajoute la princesse, avec une grâce charmante, que lorsque je prends soin moi-même de la justifier, lorsque je lui conserve mon estime et mon amitié, on doit croire qu'elle n'a pas cessé de la mériter, et la calomnie doit désormais la respecter, dit-elle, en regardant Lasthénie, qui rougit de dépit du peu de succès de celle qu'elle venait de lancer contre la dame du palais, dont elle avait crû achever la disgrâce en la noircissant tellement que la princesse la jugeât indigne de l'approcher.

Le zèle généreux qui porte sa maîtresse à la défendre, produisit le plus heureux effet pour Isménie; on ne se permit plus de tenir sur elle aucuns propos en présence de la princesse, qui savait, si jeune encore, faire respecter ses amies, et ne souffrait pas impunément qu'on compromit leur réputation.

CHAPTRE XXX.

Pendant qu'Isménie jouit de la satisfaction d'être entièrement reconciliée avec la princesse Zoé, Noureddin qui n'a point le même bonheur, ou qui du moins, sans être véritablement brouillé avec la princesse, n'a plus l'espoir de la faire consentir à l'accompagner dans sa fuite, puisque cette proposition a été si mal reçue, qu'Isménie, rentrée en grâce, n'ose la remettre en avant; Noureddin se trouve si vivement affecté de cec ontre-tems, que sa santé s'en ressent; il paraît encore à la Cour, parce qu'il veut jouir des derniers instans où il peut voir son adorable princesse; mais il est pâle et défait; son visage seul atteste ses souffrances.

Isménie s'apperçoit bientôt de l'effet que fait sur l'aimable Zoé le changement de Noureddin; elle voit qu'elle le considère avec attendris-

sement, que cette preuve de la sensibilité de son amant la touche sensiblement ; dès lors Isménie songe à tirer en parti ; déjà le prince avait annoncé son départ, toute la Cour savait qu'il n'attendait que l'arrivée du vaisseau que Saladin devait lui envoyer ; pendant que Zoé s'étudie à dissimuler sa douleur, qu'elle tâche de s'armer de force et de courage toutes les fois qn'on parle du départ du prince, ou que le rencontrant, elle doit encore cacher plus soigneusement tout l'intérêt qu'elle prend à cette triste nouvelle ; Isménie rappellant l'espoir dans l'âme du Sarrazin, lui conseille de prétexter auprès de son oncle le mauvais état de sa santé, l'assure qu'en gagnant du tems, il peut espérer de rendre la princesse plus favorable à ses desirs,

Noureddin, qui ne demande pas mieux que de prolonger encore son séjour en Chypre, adopte volontiers le conseil d'Isménie ; en conséquence, pour mieux tromper et redoubler l'intérêt que sa situation inspire à la

princesse, il consent à se priver de la voir, il feint de tomber réellement malade, il fait appeller les plus habiles médecins de la Cour; et quoiqu'il ne fût qu'indisposé, ces habiles, mais complaisans esculapes, convertissent en maladie sérieuse l'indisposition du prince; ils commencent par déclarer que l'air de la mer lui serait très-contraire, que sa maladie sera longue et demande des soins constans, que de très-longtems il ne doit songer à s'embarquer, s'il ne veut s'exposer à une maladie dangereuse, et peut être mortelle. Sur cette assurance qu'on ne manque pas de constater par une consultation en forme et signée; notre héros dépêche un esquif à Saladin; on contremande le vaisseau déjà en marche pour le venir chercher, et, s'abandonnant aux soins des obligeans médecins, il passe dix jours entiers sans sortir de sa chambre; au bout de ce tems, il se traîne chez la princesse qui avait versé bien des larmes d'inquiétude, et qui ne le voit pas sans émotion. Délivrée de la crainte

de le voir partir, elle ne l'est pas de celle que lui cause sa prétendue maladie ; Isménie se plaît un peu à lui cacher que ce n'est qu'un prétexte ; elle jouit quelques jours de son inquiétude, et ne consent à y mettre fin, que lorsqu'elle suppose qu'elle pourrait être nuisible à sa propre santé.

Grâces à sa prétendue convalescence et au regime qu'il observe exactement, Noureddin goûte quelques avantages qui lui paraissent trop précieux pour ne pas les prolonger le plus qu'il lui est possible : au cercle de la princesse, il est placé près d'elle et ne cède sa place à personne ; il est dispensé d'assister au lever du Roi et à ses ennuyeuses audiences ; il ne se rend chez lui, que lorsque la princesse sa fille y vient avec ses dames, et alors comme chez Zoé, il occupe un fauteuil près de la cheminée, pendant que le Roi est placé à l'autre coin ; il jouit du plaisir d'être toujours auprès de sa chère princesse, et se trouve enfin si bien, sous tous les rapports, du

rôle de convalescent, qu'il voudrait l'être toute sa vie, pourvu qu'il fût tout ce tems-là près de Zoé, et aussi favorablement accueilli qu'il l'est depuis qu'il est malade.

Isménie, toujours occupée de ses intérêts, travaille cependant à lui procurer d'autres plaisirs : depuis quelque tems elle a tant de fois entretenu la princesse de l'intérieur de la Chypre, des lieux jadis célèbres qu'elle renferme, qu'elle est parvenue à lui inspirer le désir de les parcourir. Ce projet ne trouve point d'opposition de la part d'Isaac ; il n'est pas fâché que sa fille se fasse voir à ses sujets; et pourvu qu'elle s'entoure d'une garde nombreuse, d'une suite qui annonce son faste et sa puissance, il consent volontiers qu'elle parcoure les états qui doivent être son héritage ; il est même satisfait qu'elle se montre, qu'elle soumette les cœurs par sa présence, et opère dans tout le royaume l'heureux effet que produisit son entrée à Nicosie.

Le voyage est décidé; on arrête de

profiter des beaux jours du printems, qui vient de succéder aux rigueurs de l'hiver.

On s'occupait déjà des préparatifs de la partie projetée par la princesse, lorsqu'une circonstance faillit faire manquer le voyage. La bonne nourrice Roxa, qui ne se séparait pas volontiers de sa chère élève, et qui d'ailleurs ne connaissait pas l'intérieur de la Chypre, avait témoigné le désir d'accompagner la princesse; celle-ci ayant appuyé sa demande, elle avait été agréée; le Roi avait formellement promis que Roxa serait du voyage; mais au moment de l'exécuter, il survint une difficulté qu'on n'avait pas prévue; le char destiné, préparé pour la princesse, ne contenait que deux places de fond; Lasthénie, en sa qualité de dame d'honneur, prétendait devoir être placée à côté de Zoé; celle-ci voulait au contraire que sa nourrice occupât près d'elle la place qu'elle avait toujours eue. Là dessus, grande discussion! Isménie, qui avait ses raisons pour écarter la dame d'honneur, encouragea fortement sa mai-

tresse à la soutenir contre Lasthénie, et à parler fortement au Roi en faveur de sa nourrice; pour la bonne Roxa, elle était désolée d'occasionner tout ce vacarme; elle eût volontiers consenti à céder la place que Lasthénie réclamait avec tant de hauteur; pourvu qu'elle accompagnât sa chère enfant, qu'elle voyageât dans sa voiture, peu lui importe la place qu'on lui donnerait; mais Zoé, s'étant trop avancée pour reculer, ne prétendit pas qu'il en fût ainsi; elle porta au Roi la décision de cet incident, et soutint avec chaleur ce qu'elle appellait les droits de sa nourrice; Lasthénie exposa les siens avec plus de réserve et moins d'aigreur : Isaac se trouva fort embarrassé. Les droits de Lasthénie étaient incontestables; d'un autre côté, la princesse Zoé soutenait sa nourrice avec tant de chaleur! celle-ci avait d'ailleurs pour elle la possession constante et les égards que semblait mériter son âge, et plus encore l'attachement que lui montrait son élève; également partagé entre la crainte de mécontenter la princesse

sa fille, ou d'être injuste envers la dame d'honneur, Isaac prit le parti de consulter sa favorite. Zoé regarda alors sa cause comme perdue : elle se trompait ; Azéma lui fut plus favorable qu'elle ne pensait.

Charmée d'avoir occasion de lui être agréable, elle engagea le Roi à lui abandonner entièrement le soin de cette affaire. La favorite, après avoir pesé les raisons et les prétentions de Lasthénie et de Roxa, ne trouva pas d'autre moyen conciliateur que celui-ci : ce fut que la dame d'honneur feignît une indisposition, et que le voyage se fît sans elle. Isaac eut d'abord quelque peine à adopter ce parti ; le désir qu'il avait de mettre du faste dans toutes ses actions, le portait à vouloir que sa fille fût accompagnée de toute sa maison, ou du moins d'une grande partie ; mais sur les instances d'Azéma, il fut décidé que Roxa, réintégrée dans ses anciennes fonctions de gouvernante, aurait, au lieu de la dame d'honneur, la surveillance de la princesse pendant ce voyage. Isménie avait été

nommée, dès le premier moment; l'une de celles qui devaient prendre place dans le char de Zoé. Pour achever de rendre cette excursion agréable à la princesse, on lui laissa le choix de la quatrième personne qui devait remplacer Lasthénie.

Isménie engagea sa maîtresse à faire choix d'une jeune personne nommée Lauréa, d'un caractère doux et confiant, nouvellement attachée à sa maison; elle faisait sa cour à Isménie, qui la trouvant sans expérience, la jugea alors plus convenable à ses desseins.

Tout étant ainsi arrangé à la satisfaction de Zoé, on ne songea plus qu'à se mettre en marche.

Peu avant son départ, Zoé reçut une nouvelle preuve de l'attachement que lui portaient les habitans de Nicosie. Sur le bruit qui s'était répandu de son voyage, les jeunes gens les plus distingués de cette ville se réunirent pour réclamer l'honneur de l'escorter et de former sa garde pendant toute la durée de son voyage. Cette grâce, qu'ils sollicitaient vivement,

ne leur fut pas accordée, autant par l'embarras de faire un choix dans le grand nombre des aspirans qui se présentaient, que pour une sorte de répugnance qu'éprouvait Isaac à donner la garde de sa fille à des jeunes gens, dont la plupart étaient épris de ses charmes : il les remercia, et préféra confier sa fille à ses gardes ordinaires.

Douze furent nommés pour l'escorter, qui, réunis aux courriers qui précédaient son char, et aux valets de pied qui marchaient à côté, formaient une suite d'environ vingt personnes, qu'on jugea un nombre suffisant pour le cortège de la princesse et environner ses trois voitures.

Le plaisir de parcourir une belle contrée, de voir les lieux si célèbres, et jadis si chers aux amours, Paphos et Amathonte, noms protégés de Vénus, inscrits encore de nos jours dans les fastes de Cythère, vous n'étiez point l'unique objet de la curiosité de la princesse ; un motif plus pur, mais qu'elle dissimulait soigneusement, l'avait porté à desirer de voir

l'intérieur de la Chypre. Ce motif était non seulement l'amitié qu'elle conservait pour Zulmis, mais encore le besoin qu'elle sentait avoir de la sagesse de ses conseils. Nous avons vu l'amour s'emparer de toutes les facultés de l'ame de Zoé; nous avons vu cette jeune et estimable princesse combattre long-tems avec avantage l'empire qu'il voulait exercer sur elle; nous l'avons vu enfin repousser la séduction, et rejetter courageusement les propositions de Noureddin. Mais hélas! le moment est venu où elle verra son courage s'épuiser, ses forces l'abandonner; la trop fatale impression qu'a paru faire sur son amant le refus de l'accompagner dans sa fuite, l'impression, dis-je, qu'a paru ressentir la santé de Noureddin, a pour ainsi dire abattu la vertu de Zoé; l'état de langueur où elle l'a vu, les craintes qu'il lui a inspirées pour l'avenir l'ont presque déterminée à tout lui sacrifier. Elle combat, elle dissimule encore ses irrésolutions; mais elle se voit si faible, si incertaine, qu'elle redoute de succomber à l'ins-

tant cruel de la séparation. Point de secours pour elle, point de soutien contre sa faiblesse dans les conseils des personnes qui sont dans sa confidence : la bonne Roxa est incapable de donner un avis salutaire, elle ne sait que pleurer et gémir avec sa maîtresse lorsque celle-ci lui fait part de ses combats ; si par instant elle l'exhorte à persévérer dans la vertu, elle convient bientôt qu'il est difficile de résister au prince Sarrazin ; elle n'a que de bonnes intentions, mais n'a pas l'esprit de les faire valoir ; pour Isménie, entièremeut dévouée à Noureddin, elle est pour la princesse un dangereux conseiller ; celle-ci en est si persuadée, qu'elle ne s'ouvre plus avec elle sur ce qui se passe dans son esprit ; mais, sans connaître entièrement le changement qui s'y opère, sans toucher directement au but de l'enlèvement, Isménie, qui n'ose rappeler cette proposition, en parle vaguement, et tâche d'atténuer les motifs qui retiennent la princesse ; elle attaque sur-tout ceux puisés dans la religion ; elle prétend que toutes les

religions sont bonnes pour l'homme de bien, et que la différence des cultes, n'agissant que sur l'opinion, doit être comptée pour rien, et est absolument nulle, lorsqu'il s'agit de l'union des cœurs, et même du mariage.

Elle est appuyée par Isaac lui-même, qui ne cesse d'attaquer les prêtres, et notamment l'église de Rome, qu'il accuse journellement de vénalité : il détruit ainsi, sans s'en douter, les plus forts argumens de sa fille contre Noureddin. Notre Héroïne est donc livrée sans défense à tous les genres d'attaques; et lorsqu'elle cherche dans sa raison des armes contre son cœur, elle ne trouve dans ce qui l'entoure que des conseils lâches, timides, ou enfin entièrement subordonnés aux intérêts de son amant; nous avons vu cette sage princesse chercher un moment à se rapprocher de Lasthénie; mais elle trouve si peu de ressources dans cette femme; elle découvre en elle un génie si étroit, si occupé de ses petits intérêts, qui la portent à faire bassement sa cour à la favorite,

que Zoé la juge indigne de sa confiance et ne tarde pas à revenir à Isménie, qui lui offre au moins des dehors aimables, et lui donne des preuves d'un attachement sincère; mais malgré ces avantages, elle n'est rien moins que propre à diriger Zoé dans les sentiers de la vertu. Notre Héroïne qui a sujet de s'en méfier, sent le besoin de chercher un autre appui contre sa faiblesse; elle ne voit que Zulmis qui puisse véritablement l'éclairer et la soutenir; elle desire la consulter dans les circonstances délicates où elle se trouve; elle pense qu'elle pourra facilement se détourner un peu dans le cours de son voyage, pour l'aller chercher dans sa retraite, et puiser ainsi au sein de l'exil la force et la sagesse qu'elle ne peut trouver à Nicosie.

Les deux premiers jours du voyage se passèrent sans accident comme sans évènemens mémorables, car nous ne regardons pas comme tels les honneurs qu'on rendit à la princesse sur son passage. Bientôt excédée de ceux qu'on lui prodigue,

elle prend le parti, pour s'y soustraire un peu, de changer l'ordre de sa marche. Instruite que la sage Zulmis habite les environs de Paphos, c'est vers cette ville qu'elle donne l'ordre de se diriger, quoique la première direction eût été d'un autre côté ; les gardes cèdent à la volonté de la princesse ; on prend le chemin de l'ancienne ville de Paphos, dont on commence à appercevoir les murs à la fin de la troisième journée. La princesse s'informe alors du lieu où Zulmis est retirée, on fait quelques pas rétrogrades pour se rendre dans la retraite paisible où l'ancienne amie de Laodicée oublie les injustices d'Isaac, et a fait élever un cénotaphe à la mémoire de la Reine de Chypre qu'elle ne cesse de regretter.

Zulmis était loin de s'attendre à la visite de la princesse ; lorsqu'elle arriva chez elle, elle la trouva dans son jardin, occupée de la culture de quelques fleurs qu'elle se plaisait à arroser de ses propres mains. Zoé ayant défendu de l'avertir de son arrivée, se fit un plaisir de l'aller sur-

prendre, et devançant le domestique qui la conduisait, elle traversa avec la rapidité de l'éclair le petit parterre de Zulmis ; elle allait voler dans ses bras, lorsque le bruit de ses pas, le léger frémissement de sa robe qui flottait contre les bordures du parterre, trahissant sa marche, firent retourner Zulmis ; elle jetta un cri de joie et de surprise en appercevant la jeune souveraine ; elle voulait s'incliner respectueusement devant elle, mais Zoé se jettant dans ses bras, et la serrant tendrement contre son cœur, lui fit connaître que l'amitié était le seul sentiment dont elle réclamait les droits. Zulmis fut infiniment sensible au tendre accueil que lui faisait la princesse ; elle commençait à craindre d'en être oubliée, mais Zoé l'assura qu'elle n'avait cessé de penser à elle, et de la regretter tous les jours ; elle avait deux ou trois fois tenté de la faire rappeller, mais elle s'était toujours vue contrariée par la favorite, dont le ressentiment n'était point encore appaisé. Zulmis dit à

la princesse que sans elle, elle ne regretterait pas la Cour ; j'ai trouvé, dit-elle, dans cette retraite, des plaisirs plus purs que ceux que vous goûtez à Nicosie, des plaisirs plus convenables à mon âge et à la tranquillité de mon caractère, qui ne fut jamais fait pour les intrigues des Cours. A propos, ajouta-t-elle, en plaisantant, il faut que je vous fasse voir celle que je me suis créée ici, et conduisant la princesse vers un charmant théâtre de tulipes, alors en pleine floraison, voici, dit-elle, la cour où je viens méditer, dans mon exil, sur le peu de durée des faveurs des hommes ; je ne redoute ici ni brigue, ni concurrence ; je me suis divertie à donner à mes fleurs les noms des principaux courtisans de la Cour de votre père, et sans crainte de vous déplaire, j'ai donné le vôtre à cette charmante tulipe, dont vous admirez les fraîches et brillantes couleurs ; voyez avec quel soin je l'élève, comme je la préserve d'un soleil trop ardent ; j'espère, dit-elle, prolonger sa durée bien

au-delà de celle ordinaire de ses compagnes. — Oh, dit Zoé attendrie, en serrant tendrement la main de Zulmis, que ne pouvez-vous de même, ma cher Zulmis, me préserver moi-même des dangers non moins grands qui me menacent! — Comment, répond l'ancienne favorite de Laodicée! auriez-vous en effet quelque chose à redouter?..... Seriez-vous sur le point de perdre les faveurs du Roi? auriez-vous à craindre personnellement le crédit d'Azéma? Je vous plains si la favorite entreprend de vous l'enlever.. — Ce n'est point Azéma dont je dois craindre en ce moment l'ascendant; elle m'a frappé le coup le plus cruel en me privant du bonheur de vous avoir près de moi; mais dans cet instant, ce n'est pas elle que je dois appréhender, ce n'est que moi-même! — Comment! que voulez-vous dire? répond Zulmis, toute étonnée. — Ma digne et respectable amie, je viens ici réclamer vos conseils, je viens m'aider de vos lumières et vous consulter dans l'occasion peut-

être la plus importante de ma vie! — Dans tous les instans je vous serai toute dévouée, vous pouvez disposer de moi, je me trouverai trop heureuse de pouvoir être utile à la digne et charmante fille de ma bienfaitrice. — Ma chère Zulmis, je suis persuadée de votre zèle, de votre dévouement, et je vais vous prouver combien j'ai de confiance en vous...

— Je suis prête à vous entendre, dit la bonne et sage Zulmis, mais ne serait-il pas à propos, ma chère princesse, qu'avant de m'honorer de votre confidence, vous veniez prendre quelques rafraichissemens? Je crois remarquer qu'ils ne vous seront pas inutiles. La princesse allait peut-être rejetter l'offre de Zulmis et profiter, pour s'ouvrir à elle, de l'instant où elle se trouvait seule; mais Roxa et Isménie qui s'approchent, ne lui laissant pas le tems de s'expliquer, elle accepte pour elle et ses dames la proposition de Zulmis, qui revoit avec plaisir la bonne Roxa et Isménie; on rentre dans la maison que Zoé

trouve meublée avec autant de goût que de simplicité ; on sert diverses gelées de fruit avec du laitage et des pâtisseries. Après avoir satisfait son appétit, Zoé, laissant les dames achever de faire l'honneur à la collation, fait signe à Zulmis, qui la conduit dans une petite pièce où elle s'enferme avec la princesse.

Là, elle reçoit l'aveu de son amour pour le prince Sarrazin; Zoé lui confie tout ce qui s'est passé entre eux à la Cour de Constantinople, et depuis son arrivée en Chypre; elle lui peint sans détour l'état actuel de son cœur, ses combats, ses irrésolutions ; elle sollicite et réclame ses conseils. Zulmis est loin de les lui refuser, mais elle est presque consternée de l'aveu qu'elle vient d'entendre, elle était si loin de soupçonner que cette jeune princesse, dont la piété l'avait tant édifiée, pût se livrer à de tendres sentimens pour un Mahométan, qu'elle fût quelques instans à revenir de sa surprise. Zoé eut le tems de détailler tout ce qui s'était passé avant que Zulmis fut en

état de la questionner ; elle aimait sincèrement la jeune souveraine ; elle desirait que sa conduite fût toujours digne d'éloges; on peut juger quelle fut sa douleur, en la voyant en proie à une passion aussi dangereuse pour son repos, que contraire à sa gloire. L'innocente franchise des aveux de Zoé rassure bien Zulmis sur sa sagesse, mais elle apperçoit tant d'amour dans le cœur de cette jeune princesse ; tant d'abandon dans sa passion, qu'elle tremble pour elle, et la juge dans le péril le plus prochain ; elle essaie cependant de l'en tirer en la rappellant au sentiment de ses devoirs ; elle lui fait voir combien elle s'en est écartée, en livrant son cœur à un attachement aussi peu séant. Zoé convient de tout ce que lui dit Zulmis, mais elle s'excuse en même tems sur les circonstances où elle se trouve ; elle retrace tout ce qu'elle a fait à Constantinople pour combattre son amour, elle peint tout ce qu'elle a souffert, et enfin elle ajoute qu'elle s'était flattée d'opérer la conversion du prince et de pou-

voir s'unir à lui légitimement ; Zulmis ne donne pas comme Roxa dans ce projet de conversion; elle voit combien il était impraticable ; elle regrette vivement de ne s'être point trouvée auprès de la princesse, lorsqu'il était encore possible d'attaquer dans sa source une inclination naissante. Zoé le regrette comme elle; elle assure Zulmis qu'elle se serait laissée conduire par ses conseils, qu'elle n'eût rien fait sans son avis ; mais vous auriez vu, lui dit-elle, combien il est difficile de ne pas aimer Noureddin !.... Zulmis sourit, mais reprenant bientôt la gravité qui convient à son ministère, elle tâche de ranimer la vertu de la princesse, d'exciter en elle le noble orgueil qui soutient les ames fortes et les élève au-dessus des passions ; Zulmis puise son éloquence dans le sein de la religion et d'une raison éclairée ; elle parle avec force, avec sagesse ; elle peint le calme heureux qui succède aux combats ; la gloire de triompher de ses penchans; Zoé croit, en l'écoutant, entendre encore cet homme de

Dieu, le sage et vertueux Rodolphe, dont les discours faisaient tant d'impressions sur son cœur. O ma chère Zulmis, dit-elle, avec attendrissement, que n'êtes-vous restée près de moi, vous m'auriez aidé à vaincre ma passion, vous auriez fortifié ma raison par vos sages préceptes; mais hélas! j'ai dû combattre seule, et de toutes parts je suis environnée d'écueils!... Oh! revenez avec moi, ayez le courage de vous présenter devant le Roi, il n'aura pas celui de vous exiler de nouveau, lorsqu'il verra sa fille à ses pieds, lui demander pour unique grâce de ne plus vous séparer d'elle; la jeune et charmante Zoé, passant ses bras autour de Zulmis, la presse de partir avec elle; mais ce transport qui part de son cœur ne peut entraîner Zulmis qui lui représente qu'elle ne peut s'exposer à un affront, et l'exposer elle-même au courroux d'Isaac: puis revenant à son sujet, elle achève de verser dans le cœur de Zoé tout ce que sa sagesse et son expérience peuvent lui dicter de plus convenable à la circonstance;

elle ne manque pas de rappeller le souvenir de Laodicée, tout ce que cette reine mourante adressa de vœux au Ciel pour la conservation de la vertu de sa fille! Zoé pleure au souvenir de sa mère, elle se rappelle les derniers mots qu'elle lui adressa : Zulmis, cruelle dans cet instant, par excès de prudence, aulieu de chercher à modérer l'attendrissement de la princesse, se plait à le porter au comble ; elle pousse une petite porte, et prenant Zoé par la main, elle l'entraîne dans une allée sombre au bout de laquelle est un monument qui frappe vivement notre Héroïne: c'est un espèce de cénotaphe ; sur un piédestal de forme antique, en marbre noir, est placé une urne funéraire qu'ombragent des cyprès ; sur l'urne d'un superbe albâtre, est un génie qui soutient une couronne et paraît s'élever vers les cieux. La princesse croit deviner ce que ce cénotaphe représente, elle s'approche pour l'examiner ; et dans l'intention d'éclaircir ses doutes, elle se baisse pour lire l'inscription gravée sur le

marbre du piédestal ; au même instant Zulmis fait partir un ressort caché dans le pied de l'urne, elle l'ouvre et fait paraître un portrait de Laodicée.... A la vue de cette image d'une mère chérie, Zoé fait un cri et baise pieusement et tendrement des traits si chers à son cœur !.... Zulmis lit alors tout haut l'inscription gravée sur le piedestal ; elle est simple et ne contient que ces mots : *à la vertu malheureuse, l'amitié reconnaissante élève des autels.* Zoé lui serre la main en signe de remerciement, et vivement émue de cette preuve d'affection pour la mémoire de sa mère, elle ne peut s'exprimer que par des larmes. Zulmis reprend la parole. — Ce n'est point, dit-elle, comme reine que je révère ici Laodicée, mais comme le modèle des épouses et des femmes vertueuses. Soyez donc digne d'une telle mère ! méritez qu'on fasse un jour de vous le même éloge. — O ma chère princesse ! c'est aux pieds de ce monument qui, s'il ne renferme pas les cendres de votre mère, contient du

moins une partie d'elle-même, ses cheveux et son portrait, et je me plais à croire que son esprit plane quelquefois autour de ce cénotaphe; qu'il daigne donc entendre mes vœux! C'est ici, dis-je, que je vous prie, que je vous conjure instamment de rassembler toutes les forces de votre âme pour repousser le cruel ennemi de votre salut!... Pour vaincre cette passion funeste qui ne peut que vous égarer. Hélas! si la vertueuse Laodicée vivait encore, quelle serait sa douleur de voir l'enfant chéri de son cœur en proie à un amour que tout condamne.....! Et une larme vient mouiller les paupières de la sage Zulmis. O mânes révérées de mon auguste amie! s'écrie-t-elle, remplie d'une religieuse tendresse, mânes de Laodicée, unissez vos efforts aux miens, ranimez dans le cœur de cet enfant l'amour sacré de la vertu....! Donnez-lui la force de résister aux séductions qui l'environnent, donnez-lui celle de faire sur elle-même un généreux effort, et de triompher de son fatal penchant. Zoé qui s'est age-

nouillée, et qui s'unit en pleurant à l'invocation de Zulmis, voit en ce moment les feuilles des cyprès s'agiter vivement, et sans être superstitieuse, elle est tentée de croire que ces arbres consacrés aux regrets et à la douleur, sont en ce moment les interprètes de Très-Haut; que l'esprit de Laodicée plane dans les airs et vient errer autour du monument; remplie d'une sainte terreur, et croyant entendre sa mère elle-même lui parler par l'organe de Zulmis, elle sent ranimer tout son courage. — Oui, dit-elle, je vaincrai mon malheureux amour !... Je tâcherai d'être digne fille de Laodicée...! Si je ne puis, ajoute-t-elle en soupirant, oublier Noureddin, je promets au moins de ne jamais céder à ses désirs !... Oui, c'en est fait, j'aurai la force de le voir partir, et lorsqu'il sera retourné dans sa patrie, je retrouverai sans doute plus d'empire sur mon cœur. Zulmis l'embrasse, elle applaudit à ses résolutions qu'elle achève de fortifier en peignant vivement à la princesse tout ce qui pourrait résulter de sa

fuite avec le prince Sarrazin ; elle assure à Zoé , qu'elle s'exposerait à être malheureuse, non seulement par ses remords , mais encore par l'inconstance de son amant , qui ne manquerait pas , après avoir satisfait sa passion et l'avoir éteinte par la jouissance, d'user des droits que lui donnent les lois de son pays pour s'unir à d'autres femmes, et lui faire partager avec elles ses faveurs et ses grâces. Zoé frémit à la seule idée de voir plusieurs femmes à Noureddin , et , malgré les protestations qu'il lui a faites à ce sujet , elle en croit en ce moment l'expérience de Zulmis, elle jure de ne jamais épouser le prince Sarrazin.

Pendant qu'elle fait entre les mains de l'ancienne amie de sa mère le serment téméraire de fuir celui qu'elle adore, de ne jamais céder à son amour, Isménie qui commence à s'inquiéter de la longue absence de la princesse , la cherche dans les appartemens et dans le jardin ; entendant parler dans une allée sombre, elle dirige sa marche de ce côté , et vient rejoindre la

princesse, à l'instant où Zulmis ayant reçu sa promesse, la serre entre ses bras ; à l'attendrissement qu'Isménie remarque sur le visage de Zoé, elle se doute qu'elle vient de faire quelque confidence, et tremble d'avance des conseils que Zulmis à donnés ; mais appercevant le monument et le portrait de Laodicée, elle se rassure et pense que leur vue a causé les pleurs de Zoé ; elle dit un mot sur la ressemblance frappante du portrait qu'elle reproche à Zulmis d'avoir fait voir à sa maîtresse, disant qu'il lui rappelle des souvenirs trop cruels; puis elle avertit la princesse qu'il est déjà fort tard, qu'il est tems de se remettre en marche pour arriver à Paphos d'assez bonne heure pour visiter le Temple ; elle répond à Isménie qui la presse de partir, que d'après ce que Zulmis lui a dit, l'ancien Temple de Paphos est tellement tombé en ruines, qu'il n'est guère digne de curiosité, et qu'enfin pour voir des ruines, elle ne pense pas qu'il soit si pressant de se hâter. Isménie soutient que ces ruines méritent d'attirer

l'attention. Zoé cède à ses instances; elle prend congé de Zulmis dont elle se sépare à regret ; elle aurait volontiers accepté la proposition de cette dame, qui l'engageait à coucher chez elle, et à ne se rendre que le lendemain matin à Paphos; mais elle craint autant de l'embarrasser par sa suite, que d'encourir le blâme d'Isaac, en séjournant si long-tems chez une exilée, qu'elle ne va voir qu'à son insu; elle embrasse donc de nouveau Zulmis, en lui promettant de lui écrire aussitôt qu'elle sera de retour à Nicosie, l'engageant à lui donner elle-même souvent de ses nouvelles, et de l'instruire de tout ce qui lui arrivera, et de se conduire d'après les conseils qu'elle a reçus de son amitié. Ces derniers mots qui sont entendus par Isménie, la déconcertent un peu; elle voit que la sage et trop prudente Zulmis va se mêler d'entraver ses projets, mais elle espère cependant pouvoir rendre vains ses conseils et ses avis.

CHAPITRE XXXI.

Le char roule avec rapidité vers la célèbre ville de Paphos ; Isménie impatiente d'arriver, presse vivement les conducteurs, et l'on fait en moins de trois quarts d'heure le trajet qu'on avait jugé demander au moins une heure et demie.

L'aspect de Paphos attriste la princesse, par la misère qu'il lui présente; On lui apprend que cette misère est le fruit de la suppression du paganisme : depuis que les peuples de ces contrées, convertis à la foi, ont embrassé le Christianisme et renoncé au culte de leurs faux Dieux, Paphos, Amathonte, Idalie, tous les lieux généralement consacrés au culte de leur divinité ont perdu de leur importance. Zoé s'étonne que les habitans n'aient pas cherché une ressource dans le commerce et dans un travail utile, mais on lui dit que les habitans de Paphos sont en général paresseux, et qu'adonnés aux

vices que leur ancien culte autorisait, ils sont trop voluptueux, trop ennemis du travail, pour être industrieux. Zoé les plaint moins, en apprenant qu'ils sont misérables par leur faute, cependant elle ordonne de distribuer des secours à ceux dont la misère lui paraît la plus apparente.

A la grande surprise de Zoé, au lieu des ruines, au lieu des monceaux de pierre qu'elle s'attend à voir, elle trouve un bel édifice qui a la forme d'un ancien temple, mais nouvellement et très-galamment orné de fleurs et de verdure. On a remplacé les pilastres abattus par d'autres élevés en gazon; ceux restant sur pied, mais qui ayant reçu l'empreinte de la main du tems, ou du zèle destructeur des chrétiens, ne pouvaient offrir à l'œil qu'une image désagréable, ont été très-artistement recouverts de branches de verdure et particulièrement de l'auriers, qui en, voilant les défauts, font ressortir avec avantage les parties des pilastres non endommagés. Du faîte des chapiteaux pendent des

guirlandes de fleurs dont la fraîcheur atteste que ce jour les a vu placer; de leur mélange heureux avec les branches de lauriers et les pilastres de gazon, résulte un effet aussi pittoresque qu'enchanteur.

Cependant une musique douce se fait entendre, elle semble célébrer l'entrée de la princesse dans le temple, par des airs analogues à ceux qui marquent une entrée triomphale; elle attire toute l'attention de Zoé, et comme elle paraît venir de la partie du temple où fut l'autel du Dieu qui jadis régnait à Paphos, elle s'avance de ce côté, mais elle n'apperçoit personne; le temple est absolument solitaire, et les musiciens qui en font retentir les voûtes, dédaignent de se faire voir aux mortels; l'autel n'existe plus; il fut, ainsi que la statue de Vénus, l'un des premiers objets renversés, sacrifiés au culte du vrai Dieu. A la place de la statue de la déesse, on voit un rideau transparent, au-devant est un petit autel en gazon sur lequel est posé un vase de porphyre; sur les côtés sont deux

jolis enfans habillés en amour ; ils sont chacun assis sur un petit tertre et jouent tranquillement avec des fleurs effeuillées qu'ils ont devant eux, dans des corbeilles.

A peine la princesse s'approche de l'autel de gazon, à peine a-t-elle eu le tems de le considérer, que les jolis enfans frappent leurs petites mains l'une contre l'autre, en souriant avec malice ; le rideau placé derrière l'autel se relève aussi-tôt en draperie flottante ; une superbe glace paraît derrière ; la charmante figure de Zoé, qui se trouve directement vis-à-vis, se répète dans la glace ; un espèce d'étendard en satin blanc, s'échappe des replis ondoyans du rideau : il se déroule et fait lire cette devise en broderie:

Vénus reparaît sur la terre,
L'Amour a relevé ses autels ;
Nouvelle Déesse de Cythère,
Recevez l'encens des mortels!

Au même instant, les guirlandes de fleurs qui ornent les pilastres s'agitent, et sèment le parvis des débris de leurs coroles ; les deux petits amours

jettent en même tems devant la princesse les fleurs que contiennent leurs corbeilles; plusieurs retombent dans le vase de porphyre, d'où s'élève aussitôt une vapeur embaumée ; tout le temple est bientôt rempli de l'odeur des plus suaves et plus rares parfums de l'Arabie. Lauréa, qui est fort naïve, demande par quel enchantement tout s'opère sans que personne paraisse. La musique qui s'était tue un instant, se fait entendre; une flûte harmonieuse module des airs charmans, tous les autres instrumens cessent de jouer : la flûte seule continue. Le joueur habile en tire des sons si doux, des accords si parfaits, que la princesse en est ravie; elle regarde de tous côtés, pour découvrir le charmant musicien qui lui fait tant de plaisir : elle voudrait le voir et le récompenser. Isménie s'écrie qu'il faut absolument savoir où il se cache; la bonne nourrice, non moins enchantée que les jeunes dames de la petite fête qu'on donne à sa chère Zoé, dit qu'il faut interroger les jolis enfans qui jouent le rôle des amours, qu'ils pourront peut-être apprendre

qui est-ce qui l'a préparée, et où sont placés les musiciens. Elle et Lauréa se mettent à les caresser et cherchent à tirer d'eux quelques lumières, pendant que Zoé écoute encore les sons mélodieux de la flûte.

Mais comme ces enfans n'entendent que l'idiôme particulier à Paphos, qui est un peu différent de celui de la capitale de la Chypre, Roxa ne peut parvenir à se faire entendre d'eux; Lauréa croit être plus heureuse; elle persévère à les questionner; ils répondent d'ailleurs à ses caresses avec une grâce toute aimable. Isménie cependant regardant de tous côtés, apperçoit une petite porte à droite de l'autel, elle dit que c'est sans doute là qu'est caché le joueur de flûte; poussant aussitôt la petite porte, elle entraîne la princesse, que Roxa s'empresse de suivre. Lauréa, encore occupée avec les enfans, veut rejoindre sa maîtresse, mais Isménie tire la porte dès que Roxa est entrée; Lauréa ne peut l'ouvrir, elle se trouve forcée de rester, d'attendre dans le

temple avec les femmes et le reste de la suite de la princesse.

Que deviennent cependant Isménie, Roxa et notre aimable héroïne? Engagées d'abord dans un passage étroit et faiblement éclairé, elles se trouvent dans une petite pièce qui servait jadis à préparer les sacrifices. Mais quel est l'objet qui s'offre alors aux yeux de Zoé? . . . Noureddin! Noureddin lui même, sous le costume du berger Pâris, une flûte à la main, assis sur un tertre de mousse et de verdure, qui représente le mont Ida. Zoé ose à peine en croire ses yeux; quoi! c'est lui! c'est le prince Sarrazin qui tire des sons si harmonieux de sa flûte? Notre héroïne savait bien qu'il jouait de cet instrument, elle l'avait même entendu deux ou trois fois à Constantinople; mais alors il n'en possédait que les premiers principes; il était si loin d'un véritable talent, qu'elle ne peut concevoir comment il a pu en quelques mois acquérir une si grande perfection. Que ne peut cependant le désir de réussir, secondé

de celui de plaire à l'objet qu'on aime! Depuis qu'il est en Chypre, le prince a constamment étudié cet instrument, et par le conseil d'Isménie, depuis qu'il a acquis un certain talent, il en avait fait un mystère à la princesse, attendant pour le lui faire connaître, une occasion telle que celle-ci.

Avant que Zoé fut remise de sa première surprise, le prince a eu le tems de descendre du mont Ida, de tirer de son sein une superbe pomme d'or, semblable à celles du fameux jardin des Hespérides, pour le moins aussi belle que celle que la Discorde jetta aux nôces de Thétis et de Pelée, et qui excita la jalousie et la désunion entre Junon, Pallas et Vénus. Noureddin, sans mission des Dieux, jouant le rôle du berger phrygien, vient offrir à la nouvelle Vénus, cette pomme sur laquelle sont tracés ces mots : *A la plus belle et la plus sage des mortelles.* Il s'incline respectueusement devant Zoé, et mettant un genou en terre, il lui présente son offrande, qu'elle regarde à peine, n'étant occupée que d'admirer com-

bien il est beau sous le costume de Paris. Revenant à elle-même, elle lui reproche son imprudence, lui dit qu'il s'expose à la compromettre, en suivant ainsi ses traces; Noureddin la rassure : personne, dit-il, ne sait à Paphos qui il est, il n'y a paru que déguisé. Puis il se plaint tendrement d'être maltraité aulieu d'être remercié de la petite fête qu'il a imaginée pour la princesse; elle sourit, et malgré sa promesse à Zulmis, elle ne se sent pas le courage d'être sévère en ce moment. Noureddin revient à son offrande; il présente la pomme de nouveau, et presse vivement Zoé de l'accepter; elle refuse d'abord, mais sur les instances réitérées du prince, elle cède pour obtenir qu'il se hâte de se retirer, car elle redoute qu'il soit apperçu et reconnu par les gens de sa suite. Noureddin lui dit d'être tranquille, que toutes ses précautions sont prises, qu'il ne peut être vu; et lui montrant la porte d'une cavité souterraine, c'est par là, dit-il, que je vais me soustraire à tous les yeux, et je défie à vos gens de deviner que vous

m'avez vu. Zoé le presse de se hâter de sortir, car elle entend sa suite s'efforcer d'ouvrir la porte qui conduit du temple dans le lieu où ils sont; elle tremble qu'on n'y pénêtre avant que Noureddin se soit retiré. Roxa partage les frayeurs de Zoé; Isménie seule est tranquille, elle se fie sur la bonté du secret qui ferme la porte au-dehors.

Noureddin cédant enfin aux instances de Zoé, sort par le souterrain; Isménie jette aussitôt sur son entrée le monceau de mousse qui figurait le Mont Ida: et retournant gaîment à la porte du temple, elle badine Lauréa encore occupée à tâcher de l'ouvrir; vous êtes, lui dit-elle, ma chère, bien gauche, ou bien maladroite! passez-moi l'expression; mais si le charmant Sylphe que nous venons de voir, n'était pas plus adroit que vous, il ne traverserait pas aussi rapidement les vastes régions de l'air, pour porter et faire admirer dans d'autres climats les harmonieux accords qu'il nous a fait entendre. — Comment! c'était un Sylphe? dit la crédule Lauréa, oh! que je suis fâchée

de ne pas l'avoir vu ! il y a si long-tems que j'ai envie d'en voir un. — Vous avez perdu une heureuse occasion ! reprend gravement l'enjouée Isménie, mais consolez-vous ; voici à peu près la description de sa personne et de ses vêtemens : je crois, autant que je puis me rappeller, que son habit était bleu céleste ; il avait une figure angélique..... Oh ! je le crois bien, reprend Lauréa, qui ne doute nullement de l'existence des Sylphes, il doit avoir une véritable figure d'ange ! mais je vous en conjure, venez me montrer le lieu où vous l'avez vu. Isménie consent à retourner avec elle dans la pièce d'où sort la princesse ; les femmes, non moins curieuses que Lauréa, entrent là avec elle, le monceau de mousse accrédite le conte d'Isménie, qui, s'amusant de la crédulité de sa compagne, lui persuade que le Sylphe s'est envolé par la fenêtre, et qu'à son départ, le banc qui lui servait de siège s'était aussitôt écroulé.

Parmi les femmes de la princesse, il en est plusieurs qui ne sont point

dupes du Sylphe, mais aucune ne soupçonne Noureddin, qu'on croit encore à Nicosie. On attribue généralement la restauration du temple à un certain Aristorias, jeune homme de Paphos, ou des environs, qu'on sait s'être follement épris de la princesse, dans un voyage qu'il a fait à Nicosie. On ne doute point, qu'instruit de son arrivée, il n'ait employé toute son industrie à lui donner une preuve touchante de son amour. Comme ce sentiment intéresse toujours lorsqu'il est porté à l'extrême, et alors même qu'il ne peut être heureux, on plaint Aristonias, et l'on se persuade que c'est par ménagement et par pitié pour sa faiblesse, que la princesse garde le silence, car elle n'a pas dit un mot en sortant du temple; et laissant tout le monde discourir sur ce qui s'est passé, elle se met peu en peine des conjectures qu'on peut former; dès que la véritable cause n'est point devinée, peu lui importe celle qu'on suppose.

De retour à la maison qui lui est

destinée, la princesse se retire dans sa chambre à coucher. Là, elle se rappelle sa conversation avec Zulmis, les promesses qu'elle lui a faites; lorsqu'elle songe ensuite à ce qui s'est passé dans le temple, à la surprise que lui a faite Noureddin, elle interroge son cœur, pour savoir s'il n'a pas déjà manqué à son serment, s'il n'a pas pris trop de plaisir à revoir le prince Sarrazin; en se faisant cette question, elle tire de sa poche la pomme d'or qu'elle a reçue de lui; elle en admire la beauté, le fini du travail, et sur-tout la jolie queue d'Emeraude qui la couronne; puis s'appercevant qu'elle s'ouvre, elle se hâte de voir ce qu'elle renferme; elle y trouve d'abord des pastilles semblables à celles dont le parfum suave l'a embaumée dans le temple, ce sont de celles appellées depuis, pastilles du sérail. Zoé remarque ensuite un charmant étui dans lequel est une bague et un solitaire d'une grande beauté; elle se demande si elle peut bien accepter un tel présent; puis un brasselet des cheveux

de Noureddin, et ce qui est encore plus précieux aux yeux de la princesse, un petit médaillon contenant le portrait du prince Sarrazin. Zoé le contemple, l'admire, le trouve d'une ressemblance parfaite ; mais une cruelle réflexion vient troubler la joie que lui cause ce don. Peut-elle, après les promesses qu'elle a faites à Zulmis, conserver le portrait de Noureddin, et sur-tout le recevoir de sa main ?.... La raison lui dit que non, elle a promis de tâcher de l'oublier, elle a promis de ne jamais consentir à être son épouse ; mais son cœur lui dit aussi, que séparée de son amant, elle goûtera quelque consolation à contempler ses traits : si un sévère devoir l'éloigne du prince, ne peut-il lui être permis d'y songer quelquefois, d'aimer à revoir son image ?.... La réponse à cette question n'est pas tout-à-fait favorable à l'amour, mais ce portrait est si séduisant, il a tant de charmes pour notre Héroïne, que tout en disant qu'elle a tort, qu'elle ne devrait pas le garder, elle le serre

soigneusement, se proposant de ne le faire voir qu'à la seule Isménie. A peine la princesse venait de ranger le médaillon dont l'entourage, quoiqu'en très-beaux brillans, n'avait nullement fixé son attention, à peine l'avait-elle mis en lieu de sureté, à l'abri de tous regards indiscrets, qu'elle voit entrer sa nourrice, suivie d'Isménie et de Lauréa. Zoé s'étonne de les voir arriver si-tôt ; occupée de Noureddin, le tems lui a paru si court ! la conversation s'engage et se soutient quelque tems sur les évènemens du jour : mais bientôt Zoé engage Roxa et Lauréa que le sommeil commence à gagner, à se retirer, annonçant que pour elle, qui ne se sent aucune envie de dormir, elle restera encore quelque tems avec Isménie à profiter des charmes de la soirée.

Isménie, restée seule avec la princesse, lui parle bientôt de Noureddin, de la charmante surprise qu'il lui a causée, et enfin, elle tâche de pénétrer quelle sorte d'impression a faite sur Zoé la petite scène

du temple ; celle-ci ne se défend pas d'avoir été sensible à l'agréable surprise que lui a causée l'élégante décoration du temple ; elle convient avoir été encore plus flattée de voir à son amant une idée aussi ingénieuse ; elle soupçonne Isménie d'être de concert avec lui, d'avoir eu connaissance de ses projets, et peut-être même de lui en avoir facilité l'exécution ; Isménie répond n'en avoir rien sû; elle laisse à Noureddin tout le mérite de la chose, et prétend avoir été aussi étonnée que la princesse, en le voyant sous le costume du berger Phrygien ; tout en se défendant d'une chose dont elle a donné le plan et l'idée, Isménie ouvre une croisée qui donne sur une terrasse, où elle invite la princesse à venir prendre le frais. Le Ciel est si pur, l'air est si doux que Zoé se rend volontiers à cette invitation ; elle goûte avec délices les charmes d'une soirée qui lui paraît d'autant plus agréable que depuis long-tems elle n'en a vue de si belle ; on était alors au milieu du printems : déjà,

depuis quelques jours, l'heureux chantre des nuits, le tendre rossignol faisait entendre ses amoureux accens: deux fois la princesse l'a entendu depuis qu'elle a quitté Nicosie, et jamais la plaintive mélodie du chantre des forêts ne lui a fait autant de plaisir que cette année; mais un bruit se fait entendre, on ouvre une porte donnant sur une terrasse presque contigue à celle de la princesse, qui, toute occupée du chant du rossignol, fait d'abord peu d'attention à la personne qui sort de la maison voisine; jalouse cependant de mériter ses regards, cette personne tire une flûte, et modulant les plus doux sons, elle rivalise avec l'oiseau du printems. Zoé tourne la tête et voit qu'elle ne s'est point trompée, c'est Noureddin, c'est Noureddin lui-même, non plus sous le costume du berger Pâris, mais sous celui d'un Persan; il salue la princesse qui l'accuse de nouveau d'imprudence, et cependant ne peut lui savoir mauvais gré d'avoir eu l'adresse de s'approcher d'elle; il fait

un clair de lune si beau, si favorable, que nos amans peuvent facilement se voir, et le flambeau de la nuit, la douce clarté de sa lumière semblant encourager les feux de Noureddin, il lance à la princesse des regards brûlans et expressifs; mais dans la crainte d'être entendu par quelques personnes, il n'ose lui dire que quelques mots à voix basse; à défaut de la parole, il laisse à sa flûte le soin d'exprimer tout ce que son cœur ressent; il file, il gradue ses sons avec autant d'art que le tendre oiseau qui lui sert d'émule; comme lui, il aspire à émouvoir Zoé, et ses efforts ne sont point vains, son amante se sent attendrir; moins en garde contre ses sens, contre l'effet magique d'une musique tendre et expressive, elle se livre, saus défiance, aux douces impulsions du plaisir, que font naître en son âme les sons enchanteurs de la flûte; déjà ses yeux font connaître à Noureddin le désordre qu'ils portent dans son âme, lorsqu'un incident

vient troubler le plaisir de nos jeunes gens.

Lauréa n'était point encore couchée, et comme son appartement n'était pas très-éloigné de celui de la princesse, elle entendit les accords mélodieux de la flûte; leur douceur lui rappelle le charmant Sylphe, elle ne doute pas que ce ne soit lui qui apparaisse de nouveau à la princesse; curieuse au dernier point de voir cet être charmant dont Isménie lui a parlé, elle prend la hardiesse de retourner chez Zoé; elle vient à petits pas pour ne point effaroucher le Sylphe; déjà elle a ouvert doucement la porte, elle est entrée dans l'appartement, mais le froissement de sa robe fait retourner Isménie; comme elle s'approche de la terrasse, elle fait un cri, en appercevant Lauréa, plus pour mettre Noureddin sur ses gardes, que par la frayeur que lui cause sa compagne, qu'elle reconnaît à l'instant; mais si l'effroi d'Isménie est feint, celui de Zoé ne l'est pas. Elle tremble que Lauréa

n'ait reconnu le prince, et pour la première fois, elle lui parle avec une sorte d'aigreur, en lui reprochant de venir ainsi les surprendre. Lauréa est désespérée d'avoir fâché la princesse; elle s'excuse sur le motif qui l'attirait, et marque son regret d'avoir fait évanouir le Sylphe; car la flûte ayant cessé aussitôt de jouer, et n'appercevant pas celui qu'elle cherchait avec tant d'empressement, elle ne doute point qu'il ne se soit envolé, ce qu'Isménie se hâte de lui confirmer. La crédulité de Lauréa rassure bientôt la princesse, qui sourit à ses nouvelles questions, sur le prétendu Sylphe; Noureddin qui n'a fait que s'éloigner un peu, se reposant sur son déguisement pour n'être point reconnu de Lauréa, cache sa flûte sous sa robe, et enfonce un peu plus son large et épais bonnet; retiré à l'extrémité de sa terrasse, il entend de là les plaisanteries d'Isménie; concevant la méprise à laquelle il a donné lieu, il songe à en tirer parti. Croisant sa robe de manière à paraître beaucoup plus

épais qu'il ne l'est en effet, affectant un air gauche et emprunté, il se met à regarder du côté opposé à celui de la terrasse de la princesse, avec l'air de quelqu'un qui fixe un objet dans la nue, et paraît vivement frappé. Isménie saisit de suite son idée, et pour achever de se mocquer de Lauréa : tenez, lui dit-elle, ce lourd et épais personnage que vous voyez sur cette terrasse, ou comme vous, il a été attiré par les sons divins du Sylphe merveilleux, suit encore, dans les airs, le sillon d'azur, qu'a tracé dans sa route aérienne, le léger habitant de la moyenne région. Ces paroles sont avidement reçues par Lauréa, qui croit, sur la foi de sa compagne, appercevoir l'ombre du sillon ; son attention se tournant ensuite sur le personnage indiqué, qu'elle est loin de soupçonner être le prince Sarrazin, elle lui trouve une plaisante et grotesque figure, son habit le lui faisant prendre pour un Persan, elle se persuade aussitôt que c'est quelqu'un de la suite de l'ambassadeur,

qu'on lui a dit être en ce moment à Paphos. Isménie n'a garde de rejetter cette idée, elle paraît au contraire la trouver très-juste, et dit à Lauréa qu'elle croit en effet reconnaître en cet homme le secrétaire de l'ambassadeur Persan. Zoé s'amuse de cette nouvelle erreur de Lauréa, mais craignant qu'un plus long examen ne lui fasse reconnaître Noureddin, elle s'empresse de la congédier.

Restée encore une fois avec Isménie, elle la charge d'engager le prince à se retirer, et sur-tout à bien lui défendre de sa part, de ne plus faire entendre les sons de sa flûte, qui finiraient par le trahir, enfin à lui signifier l'ordre de retourner à Nicosie, et de ne plus la suivre dans son voyage. Noureddin veut recevoir ces ordres de la bouche même de la princesse; il proteste qu'il ne quittera point la terrasse qu'elle ne lui ait fait la faveur de lui parler elle-même; il jure qu'alors il remplira fidèlement ses intentions. Zoé se fait prier pour retourner

sur la terrasse, qu'elle avait quittée en renvoyant Lauréa ; mais enfin, voyant que le prince persiste à rester sur la sienne et qu'il prélude de nouveau sur sa flûte, craignant que son instrument n'attire encore l'attention, elle se décide à lui dire quelques mots ; Noureddin s'agenouille pour recevoir ses ordres. C'est, un genou en terre, qu'il l'assure de sa soumission, et sollicite encore un instant de conversation ; mais Zoé est inexorable, et, pour mettre fin à ses prières, elle se hâte de rentrer.

Le lendemain, dès l'aube matinale, la princesse se remet en route. Noureddin, fidèle à sa promesse, ne paraît point à son passage; deux jours après, elle arrive dans une île non moins célèbre par le culte qu'on y rendait à Vénus, la fameuse île de Cythère.

Au moment de s'embarquer, Zoé marqua quelque hésitation. Ce n'était point par crainte de l'élément perfide ; le bras de mer qui sépare Cithère de la Chypre, n'était point fait

pour effrayer celle qui avait fait sur mer un plus long trajet ; mais une sorte de pressentiment, le souvenir de ce qui s'est passé à Paphos, firent redouter à la princesse de visiter encore un temple de Vénus. Cependant sur les instances de sa suite, elle se résoud à partir. Elle se rend donc sur le rivage. Prévenus de son arrivée, une foule de bateliers et de mariniers, s'empressent de venir offrir des galères et des gondoles, dont plusieurs mêmes paraissent avoir été préparées pour la recevoir ; pendant que Zoé hésite dans le choix de celles qu'on lui présente, elle distingue bientôt une charmante gondole qui quoiqu'encore assez éloignée, fend les eaux avec une rapidité étonnante ; cette gondole qui, par sa propreté et son élégance, l'emporte sur toutes les autres, a bientôt atteint la partie du rivage où se trouve la princesse ; elle fixe son indécision, elle obtient la préférence que lui méritent l'habileté de ses mariniers, et son élégante décoration. Zoé s'y place avec ses dames

et une partie de sa suite. Pendant que le reste monte dans une galère et qu'on charge sur une autre le char et les chevaux de la princesse, Isménie et Lauréa considèrent attentivemens les ornemens de la gondole. tout annonce qu'elle a été destinée pour l'aimable Zoé; la fraîcheur de ses voiles qui sont d'une étoffe de soie blanche, un charmant pavillon également orné de rideaux de taffetas blanc, et de glands et de réseaux incarnat qui les relèvent élégamment et font ressortir à-la-fois la fraîcheur des rideaux et plus encore celles des belles qu'ils préservent de l'ardeur du soleil, rien n'a été oublié de ce qui peut enchanter l'œil et contribuer à la commodité du trajet; des coussins ont été préparés pour les dames, ceux dans le fond du pavillon sur un siège élevé qui paraît destiné à la princesse, portent son chiffre en broderie. Surprise, elle se récrie sur cette attention, et Lauréa dit qu'elle ne peut venir que du marquis de Cythère. Je parie, dit-elle, que c'est

lui qui a fait préparer cette charmante gondole ; il aura sû que vous vous proposiez de vous rendre dans ses états, et par un galanterie aussi délicate qu'ingénieuse, il se sera fait un plaisir de vous faire faire le trajet d'une manière digne de vous. Le propos de Lauréa rappelle à Zoé que le marquis de Cythère qu'elle a vû à Nicosie, dans le courant de l'hiver, a paru en effet sensible à ses charmes, ce qui pourrait faire supposer que, comme le dit Lauréa, il a pu s'occuper de lui rendre le voyage agréable. En adoptant cette idée, la scrupuleuse princesse regrette d'avoir choisi cette gondole, et même de s'être embarquée ; elle craint d'encourager les espérances du marquis, en visitant une île dont il est le seigneur Suzerain, et où il régne avec presque autant d'empire qu'Isaac lui-même ; elle craint sur-tout que Noureddin ne s'allarme des attentions de ce rival, elle desirerait être encore à terre ; mais déjà l'on est en pleine mer, il n'est plus tems de songer à retour-

ner sur ses pas, l'on vogue en conséquence vers Cythère.

Isménie jouit de la rêverie que lui cause cette idée; elle se plaît à la laisser quelque tems dans l'erreur; elle lit dans son cœur, elle voit que le Sarrasin l'occupe tout entier, et que même en attribuant à son rival une attention délicate, une galanterie dont lui seul est l'auteur, elle ne se livre qu'imparfaitement au plaisir qu'elle croit devoir à un autre que Noureddin. Ni le charme de la musique, ni celui d'une traversée agréable, ne peuvent la distraire entièrement; elle soupire de tems-en-tems; Isménie prenant enfin pitié d'une inquiétude dont elle devine le sujet, dit à la princesse qu'elle ne peut plus long-tems lui voir attribuer au marquis de Cythère une chose à laquelle il n'a même pas songé; que c'est enfin par les ordres de Noureddin que la gondole a été préparée; en vous obéissant, lui dit elle, en s'éloignant comme vous lui ordonniez de le faire, il vous a prouvé sa sou-

mission; mais son amour, ses soins et ses persévérances vous suivront toujours. Cet éclaircissement charme et rassure Zoé; elle jouit alors délicieusement de ce qu'elle considérait un instant auparavant avec une sorte d'indifférence. Combien elle trouve de délicatesse dans la conduite du prince, qui même, en s'éloignant, s'occupe des plaisirs de celle qu'il aime! Cependant elle doute de son éloignement; elle craint qu'il ne soit que simulé; elle pense qu'il peut être déguisé sous le simple habit d'un passager; elle les regarde attentivement l'un après l'autre, se promène même sur le pont pour s'assurer que Noureddin n'est point parmi eux, et revient ensuite sous le pavillon, jouir plus tranquillement de la conversation de ses dames.

Déjà l'on approche des rives de Cythère; déjà l'on apperçoit les délicieux bocages de cette terre fortunée; déjà l'on voit sur ses bords une foule nombreuse accourir avec joie pour aider au débarquement de la prin-

cesse, et jouir de la vue de celle que, dans d'autres tems, le peuple eût pris pour la Divinité du lieu.

Isménie et Lauréa dévancent Zoé; leur beauté excite quelque admiration; on les prend d'abord pour la princesse de Chypre; mais la princesse paraît bientôt : semblable à l'astre de la nuit, dont l'éclatante beauté efface celle des étoiles; dès que Zoé a paru, elle enlève tous les suffrages, ses dames sont tout-à-fait éclipsées. Les grâces, la majesté de sa taille, son port aussi noble que gracieux ravissent et charment tous les regards; sa figure enchanteresse paraît aux habitans de Cythère le moindre de ses attraits; tous la choisiraient pour leur souveraine, s'il s'agissait de décerner l'empire à la plus belle; mais charmés de trouver dans la fille d'Isaac la réunion de tout ce qui peut flatter et concilier les cœurs, ils n'expriment leur admiration que par des exclamations entrecoupées. Elle remonte dans sa voiture, ses dames s'y placent avec elle, et aux acclamations

du peuple enchanté, on marche vers la capitale de l'île, où le temple est situé.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

363253